

Vincent Pr sumey.

## Incitation à la lecture du *Capital*.

### Présentation : une montagne à escalader.

*Lire le capital* est une formule qui fait penser à Althusser dans le monde universitaire. Un excellent *Relire le capital* a été, depuis, écrit par Tran Hai Hac. La vie ayant fait que j'ai lu et relu ce monstre et le relirai peut-être encore (avec le Quichotte de Cervantès !), je me permets d'apporter ma contribution qui ne prétend pas remplacer une lecture mais au contraire y encourager, y inciter fortement tout en la facilitant.

Ce texte est le résultat de plusieurs lectures, commentaires, relectures et nouveaux commentaires, et il aboutit à une vision d'ensemble intégrant des points jusque-là peu notés. Il conduit à une synthèse des trois livres du *Capital* qui ne le considère pas comme un tout achevé, et contredit l'ordre « dialectique » des trois livres, leur préférant la vision suivante : les contradictions fondamentales sont dans le livre I, le seul terminé par Marx, leur expression superficielle du point de vue du capital sont dans le livre III, la forme d'ensemble du capital et donc sa nature de contradiction en acte étant le vrai sujet du livre II que je suis conduit à tenir pour un aboutissement, inachevé.

Cette conception d'ensemble de l'œuvre ressortira progressivement de mes résumés et commentaires et sera exposée en conclusion de ce travail. Elle comprend, centrale, la dimension écologique de Marx, qui appar it   présent évidente mais ne l'a pas été, ni pour les « marxistes » ni pour les «  cologistes ».

La question accessoire mais passionnante de la dialectique dans *le Capital* sera souvent abordée ici mais elle n'y est pas étudiée de manière systématique. Disons en quelques mots que les concepts hégéliens y jouent un rôle structurant, fondamental, mais que cela ne veut pas forcément dire que la dialectique hégélienne soit une clef explicative de la pensée ou de la nature, car elle se présente dans *le Capital* avant tout comme l'expression ... du capital, justement !

En outre, la dialectique n'est pas qu'hégélienne : Aristote est, surtout au départ même du *Capital*, constituant pour Marx.

Commençons maintenant par le commencement.

A priori, celles et ceux qui n'ont pas lu *le Capital* mais s'y intéressent ont forcément un souci : sachant que cette œuvre majeure est 1 )  norme et 2 ) inachevée, par quel bout la prendre ?

Or il y a une réponse à cette question, ou plutôt deux.

## **Solution I : se faire le corpus.**

Si vous avez la possibilité et l'intention d'y consacrer le temps nécessaire, il faut lire et travailler toute l'œuvre, c'est-à-dire non pas les trois livres, ou les quatre, titrés *le Capital*, mais tout ce qui a été publié – car tout ne l'a pas été en français (voir bibliographie) – des manuscrits de Marx qui ont accouché du *Capital*, à savoir :

1°) Le premier jet de 1857-1858 : ce sont les *Grundrisse* (« Fondements »), d'une densité extraordinaire, mais que Marx ne destinait pas à publication, et qu'Engels a passé sous silence et qui ne sont parus, en russe et confidentiellement, qu'en 1939, introduits par la suite en Occident par l'ukrainien Roman Rosdolsky, et indépendamment au Japon. Ils se composent d'une esquisse sur des économistes, puis d'une Introduction générale publiée à part dès 1903 par Karl Kautsky, puis d'un « Livre de l'Argent » et d'un volumineux « Livre du Capital », et d'un index fait par Marx.

2°) C'est ensuite que Marx entreprend de rédiger son *opus* proprement dit, avec un faux départ car la première version de *Contribution à la critique de l'économie politique* (le futur premier chapitre) est stoppée et délaissée. La seconde version est publiée sous ce titre, avec un avant-propos, en 1859. S'ensuit une longue interruption car Marx a dû s'occuper de l'« affaire Vogt » (un agent bonapartiste qui le faisait passer, lui, Marx, pour un agent prussien dans l'émigration démocrate et révolutionnaire européenne ...). La rédaction est reprise à partir de 1861 et jusqu'en 1863 dans une série de 23 cahiers dont le début annonce le livre I du *Capital*, puis dont la grande partie centrale, considérée comme matériaux pour le futur livre IV, sera publiée par Karl Kautsky (initialement aidé d'Edouard Bernstein) sous le titre d'*Histoire des théories économiques*, connue en France sous le titre, plus juste, de *Théories sur la plus-value*, puis dont la fin préfigure divers aspects des trois futurs autres livres.

3°) Ensuite, après la rédaction intermédiaire du texte *Salaires, Prix et Profits* à destination du Conseil général de l'Association Internationale des Travailleurs, et d'un manuscrit destiné à un chapitre du livre I qui ne sera finalement pas incorporé - c'est le « chapitre inédit », titré *Résultats du processus immédiat de production* -, Marx réalise, en 1865-1867, la rédaction du brouillon de quasiment tout ce qui sera, édité par Engels en 1894, le livre III. Il compose ensuite, en refondant et en amplifiant des manuscrits antérieurs, le texte effectif du livre I qui paraît enfin en 1867, puis il passe aux brouillons du livre II dont les deux tiers sont écrits entre 1868 et 1870.

Nous constatons donc que la rédaction du *Capital* comporte trois grandes périodes : 1857-1858, 1859-interruption-1861-1863, et 1865-1870, et que ce que nous appelons le livre I, seul publié du vivant de Marx et seul à avoir été considéré par lui comme achevé, le livre II, publié par Engels en 1885, et le livre III, publié par Engels en 1894, provient de la troisième de ces périodes rédactionnelles. Engels en outre supervisera la traduction anglaise du livre I (avec Samuel Moore, Eleanor Marx et Charles Aveling) de 1886, et sa réédition allemande de 1890 qui sert depuis de référence.

4°) Mais des reprises de Marx interviennent dans les années qui suivent la Commune, avec des ajouts et modifications de détail (mais significatives) lors de la supervision directe de la traduction française du livre I (en feuilleton en 1872-1875), de la seconde édition allemande (1873), et de la troisième (1883) - ces divers ajouts et autres n'ont pas tous été repris par Engels dans la réédition de 1890. Un chapitre supplémentaire, mathématique, du livre III, est écrit en 1875, quelques morceaux complémentaires de chapitres des livres II et III sont repris de ci de là, et, surtout, le brouillon de la troisième section du livre II est rédigé en 1877-1878. Marx comptait approfondir les thèmes du livre

II, ainsi que les questions agraires et financières. Les notes, lettres et commentaires divers se raréfient en 1882, Marx mourant en 1883.

Remarquons tout de suite qu'il résulte de ce qui précède que, avec un certain nombre de va-et-vient, l'ordre réel de la rédaction a été : III, I, II !

### **Solution II : le livre I du Capital.**

Si vous craignez ce travail de bénédictin de « tout lire » (et il faudrait lire en plus les textes antérieurs à 1857, surtout les *Manuscrits économique-philosophiques* de 1844 !), il y a une solution, qui certes ne fera pas saisir la globalité et la diversité du travail de Marx, mais qui permet de s'approprier de manière complète et cohérente le noyau de son analyse, c'est de lire le livre I, seul publié du vivant et avec l'aval de Marx, et seul à avoir de son point de vue sa pleine cohérence et complétude. Craignant de ne pas arriver à bout des deux autres livres ou de voir leur édition advenir tardivement, Marx a incorporé dans le livre I des éléments, stratégiquement placés, qui anticipent sur une partie de leur contenu voire de leurs conclusions.

Le livre I pesant environ 950 pages selon les éditions, cela reste une entreprise conséquente, mais moins que le flot des quelques 7000 pages de la formule précédente, pour laquelle il peut d'ailleurs être la meilleure des mises en bouche. Soit dit avec une restriction, à savoir le manque d'une édition critique complète autre que la seconde MEGA (voir bibliographie) signalant chacune des modifications apportées çà et là par Marx dans la seconde édition allemande, dans la traduction française, et dans sa correspondance.

### **Éviter de postuler une unité dialectique totale des livres I, II et III.**

« Tout » lire ou se centrer sur le livre I : avec ces deux réponses possibles (et qui peuvent s'enchaîner), j'écarte une autre méthode, celle de la lecture comme un bloc unitaire des livres I à III. On est bien entendu libre de les lire à la suite, mais mieux vaut ne pas croire qu'ils forment un tel bloc. Or, comme je m'apprête pourtant ici à présenter un résumé des trois livres, une telle mise en garde s'impose d'autant plus !

En effet, autant Marx est parvenu – grosso modo - à donner au livre I ce caractère de « *tout achevé* » qu'il affectionnait, autant ce n'est pas le cas des livres II et III malgré leur importance, et ce n'est pas calomnier Engels que de dire qu'il n'y est pas arrivé non plus en organisant les manuscrits légués par son ami. Les deux autres livres ne forment, ni en eux-mêmes ni groupés avec le livre I, un tel « tout achevé » - c'est une évidence - par conséquent, leur étude n'est pas possible sans leur mise en relation avec la totalité du corpus depuis les *Grundrisse*.

Présenter l'ensemble des trois livres comme un tout achevé, en les résumant, est une chose possible : Alain Bihl par exemple l'a fait, avec une certaine élégance, dans son petit livre *La logique méconnue du capital*. Mais cette élégance va avec une mutilation, et en fait avec une mécompréhension profonde, des positions propres à Marx, tant du point de vue de l'accumulation que du point de vue de la spécificité marchande du capitalisme, et que de celui de la lutte des classes, ce qui fait beaucoup. J'ai eu un débat quelque peu polémique là-dessus avec Alain Bihl, débat qui ne pouvait avoir d'issue car l'entreprise même consistant à prétendre donner un fil conducteur, une « logique », aux trois livres du *Capital*, donc aux trois livres tout entiers et aux trois livres tout seuls, ne pouvait conduire qu'à un tel résultat.

## La gestation du plan de Marx : plaidoyer pour le livre I.

En 1857-1858 Marx a progressivement envisagé un plan en six parties : capital, propriété foncière, salariat, État, commerce international, marché mondial (lettre à Ferdinand Lassalle du 22 février 1858 et avant-propos à la *Contribution ...*).

La première partie aurait dû comporter quatre sections : capital en général, concurrence, crédit, capital par actions (lettre à Friedrich Engels du 2 avril 1858).

Initialement la section sur le capital en général devait comporter trois chapitres, sur la valeur, sur l'argent, et, la plus importante, sur le capital lui-même (même lettre).

Assez rapidement Marx précise que les parties sur l'État (« ... à l'exception peut-être du rapport entre les diverses formes d'État et les différentes structures économiques », lettre à Kugelmann, 28 décembre 1862), le commerce international, le marché mondial (qui se recoupe d'ailleurs), seront de simples annexes de l'ensemble.

Puis, implicitement mais clairement, il ramène tout son plan à ce que nous entendons par *Le Capital*, cette fois-ci en quatre livres : 1) procès de production du capital, 2) procès de circulation du capital, 3) forme du procès d'ensemble (unité entre production et circulation), 4) « contribution à l'histoire de la théorie » (lettre à Kugelmann, 13 octobre 1866).

A l'exception du « livre IV » (les remarques sur les économistes et l'histoire de la théorie sont d'ailleurs présentes tout au long du corpus, mais le nom de « livre IV » a été donné aux cahiers 6 à 15 et 18 des 23 cahiers des manuscrits de 1861-1863, mieux nommés *Théories sur la plus-value*), le projet des trois livres a *a priori* une cohérence dialectique qui était présente dès les diverses subdivisions envisagées par Marx dans la première partie des *Grundrisse*, en 1857 (nous verrons plus loin s'il l'a toujours *a posteriori*).

Cette cohérence dialectique est la suivante. Qu'elle ait été pleinement mise en œuvre, c'est là un problème, qui traverse le présent travail, et sur lequel je conclurais.

Le livre I (production du capital) doit traiter du capital dans sa généralité, comme phénomène social total. Le livre II (circulation) doit envisager la particularisation du capital dans ses différents moments (marchandise, production, argent), dans ses différentes vitesses de rotation (capital fixe et circulant), et dans ses secteurs de production. Le livre III, combinant les deux, production et circulation, doit envisager les capitaux dans leur singularité, il traite donc du profit et du taux de profit mais aussi des formes particulières de profit – profit commercial, intérêt, rente foncière.

Ce schéma s'apparente à un syllogisme hégélien, mais de façon non orthodoxe, car il est de forme UPS, Universalité, Particularité, Singularité, allant donc de l'abstrait au concret, ce qui est la forme de syllogisme *inverse* de la forme SPU, dont part Hegel, certes pour le critiquer, mais sans aller jusqu'à l'inverser. Chez Marx l'universalité, les catégories générales abstraites, ne sont pas le résultat, mais c'est la singularité concrète qui est visée. L'abstraction- la valeur- est, depuis la fin des *Grundrisse*, le point de départ.

Précisons que tout ceci n'a rien à voir avec une opposition entre « idéalisme » et « matérialisme », et que ce caractère dialectique du capital saisi chez Marx pour l'étudier, ne permet pas, par lui-même, de faire de la dialectique hégélienne le reflet du mouvement réel des choses en général : elle pourrait refléter, surtout et par excellence, le mouvement du capital !

Cette cohérence dialectique visée du projet des trois premiers livres permettait logiquement, par le passage à la singularité concrète, de faire rentrer dans le livre III, via la rente foncière, une grande partie de ce qui devait concerner la propriété foncière, ainsi qu'une grande partie du traitement de la concurrence, du crédit et du capital par action, initialement annoncé sous la forme de sections distinctes dans la lettre à Engels du 2 avril 1858.

En outre, Marx a pris la décision politique de placer dans le livre I l'étude du salaire en tant que tel (c'est sa VI<sup>e</sup> section), pour que les militants ouvriers en disposent.

Si les théories du profit, de la rente et de la finance ne sont pas dans le livre I, la dynamique de la production de survalueur ou plus-value a permis à Marx d'y donner son cadre à la théorie de la concurrence et d'y anticiper certains résultats sur le profit. En outre, le rôle de la propriété foncière est abordé dans la dernière section du livre I, et un ajout final à la section IV aborde – de manière assertorique, comme un résultat qui devra être démontré dans une autre publication – la question de la contradiction entre capital et fertilité du sol.

Au total, il est donc justifié de considérer que Marx a malgré tout réussi à « comprimer » beaucoup de thèmes de son énorme projet initial, et que le livre I a une portée qui va au-delà de la seule question de la production du capital, et bien entendu au-delà de la seule « exploitation des travailleurs par les capitalistes » dont il traite indubitablement, mais à laquelle il est fort loin d'être réductible.

## La structure du livre I.

Le livre I possède de ce fait une sorte de diversité interne, qui permet de le lire par tranches, même s'il faut bien entendu ne pas le saucissonner, et donc relier ces tranches entre elles.

Les deux premières sections (*Marchandise et monnaie* et *Transformation de l'argent en capital*) ont une unité de style et un contenu qui permet de les grouper. De plus, la première section est la seconde version du livre de 1859 (*Contribution à la critique de l'économie politique*) et possède une très forte cohérence interne, de type dialectique au sens hégélien, certes, mais aussi au sens aristotélicien. Elle est le texte que Marx a le plus travaillé, et qu'il n'a sans doute, au fond, jamais fini de travailler - un texte à la fois d'une pureté classique et aux ramifications infinies. On peut donc isoler dans un premier temps les sections I et II, qui vont de la valeur à la survaleur et au capital, qui est la valeur engendrant sa survaleur.

Les sections III, IV et V forment une sorte de grand traité de la survaleur et de l'exploitation du travail par le capital, y compris les ajouts anticipateurs stratégiques au début et à la fin de la section IV. C'est le corps principal du livre I. Comme Engels le faisait remarquer de manière critique à Marx, les chapitres sont disproportionnés : le fait que le livre I traite du capital en général ou soit, en termes de logique hégélienne, sous le signe de l'universalité, n'est en effet pas contradictoire au fait qu'il traite de production, donc de travail, de conditions de travail, et de technologie. Deux volumineux chapitres sont donc centraux : le chapitre 8 sur le temps de travail, dans la section III, et le chapitre 13 sur *Machinisme et grande industrie*, dans la section IV. Il est logique de joindre à tout cet ensemble la section VI sur le salaire, même si elle a été rajoutée par Marx qui prévoyait initialement d'en traiter beaucoup plus loin, dans le cadre de la singularité concrète.

Restent les deux sections sur la dynamique du capitalisme.

La section VII en traite d'un point de vue immanent : c'est *L'accumulation du capital*, qui comporte le troisième des chapitres « disproportionnés », le chapitre 23 sur la dynamique de l'accumulation et le chômage.

La section VIII en traite d'un point de vue historique : c'est *La prétendue accumulation initiale* (et non pas « L'accumulation primitive » comme on le lit souvent !), section qui fut détachée par Marx de la précédente à partir de l'édition française de 1872, et qui est donc le seul exposé de nature historique du livre I, à propos, de manière explicite, du passé du capital, et, de manière pour ainsi dire translucide, de son avenir.

Ayant ainsi découpé le livre I du *Capital* en trois blocs, je vais donc tenter d'en décrire la substantifique moelle, en signalant au passage certaines des connexions avec d'autres parties du corpus.

Dans ce qui suit, j'utilise plutôt la traduction de Jean-Pierre Lefebvre que celle de Maximilien Rubel mentionnée à l'occasion (voir bibliographie). Je me rallie du même coup au terme « survaleur » plutôt que « plus-value » (le sens est le même).

Signalons que chez Marx, le mot même de « capitalisme » n'existe pas encore : Marx parle du capital, du mode de production capitaliste, ou des rapports de production capitaliste. On peut sans difficulté employer le terme de « capitalisme » pour exposer les explications de Marx, mais il est bon de garder ce « détail » à l'esprit.

## Marchandise et monnaie et Transformation de l'argent en capital.

### *Les erreurs à éviter sur le premier chapitre.*

Le premier chapitre de la première section du *Capital, Marchandise et monnaie*, chapitre titré *La marchandise*, est un texte fondamental qui peut et a fait l'objet de deux types d'erreurs complètes de lecture et d'interprétation.

Étant donné qu'il ne traite pas encore *ex professo* du capital ni de l'exploitation des travailleurs, on peut faire croire qu'il ne s'agit que d'un préambule général et on peut même suggérer de le sauter et de commencer la lecture à la section II, voire à la section III - c'est le fameux conseil d'Althusser, gêné à la vérité par les « hégélianismes » et les catégories abstraites servant de point de départ à l'analyse, non pas seulement de ce premier chapitre, mais de tout le *Capital*.

On peut aussi s'imaginer qu'il décrit un ordre social réel ayant précédé le capitalisme, celui de la « petite production marchande simple » : Engels se l'est plus ou moins imaginé et le marxisme traditionnel du XX<sup>e</sup> siècle y a cru, alors que Marx explique maintes fois que les catégories générales telles que marchandise, valeur, travail abstrait ... dont il y traite ne peuvent être mises à jour dans leur généralité que sur la base de la production capitaliste. S'il existe des formes marchandes et un capital marchand, et usuraire, avant le capitalisme, celui-ci n'en provient pas.

Les deux erreurs d'interprétation et de lecture sont cumulables. Le premier chapitre n'est pas historique, pas plus qu'il n'est une abstraction logique dont on pourrait se passer.

Alors en quoi consiste ce premier chapitre ? C'est explicite, mais comme souvent, ce qui est explicite est dur à voir et à lire : « *La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une « gigantesque collection de marchandises ».*

Cette première phrase, où Marx se cite lui-même dans la *Contribution ...* de 1859, indique bien qu'il parle d'emblée du seul mode de production capitaliste, et qu'il va l'aborder par son apparence immédiate, celle des marchandises.

Suit une analyse de la marchandise qui dégage des catégories socio-économiques générales en une sorte d'enchaînement logique que nous avons dans les deux premières sections du chapitre, celles sur valeur d'usage et valeur d'échange et celle sur la double nature du travail « *représenté dans les marchandises* » - cette précision implique que la double nature du travail n'est pas une propriété du travail en général, mais constitue bien sa forme propre au capitalisme, puisque la marchandise est la forme d'apparition de la richesse dans le capitalisme. Les deux sections suivantes du même chapitre, sur le rapport de valeur et sur le fétichisme, analysent la forme spécifique d'apparition, non seulement de la richesse, mais des relations interpersonnelles et sociales, dans le capitalisme.

Ce découpage du chapitre en quatre sections, et le développement particulier des troisième et quatrième sections, le distingue du chapitre équivalent de la *Contribution ...* qui développait tout d'une traite les catégories de marchandise, valeur d'usage, valeur d'échange, travail concret, travail abstrait, travail en général, travail social, travail simple, temps de travail socialement nécessaire, valeur, équivalent général, circulation marchande, division du travail, ce qui englobait même le chapitre deux du livre I du *Capital*.

Dans une interprétation courante, cette réécriture, structurant beaucoup plus la présentation analytique, aurait été une prise de distance envers les « hégélianismes » de l'exposé de 1859. Cela

n'est vrai qu'en un seul sens : l'impression d'un enchaînement logique, presque automatique, des catégories, est atténuée et mise à distance dans le *Capital*. Mais le système relationnel des catégories entre elles est d'autant plus mis en évidence, et il est fort « dialectique ».

### ***L'archéologie du premier chapitre.***

Ce premier chapitre est l'aboutissement de plusieurs rédactions.

La première est le *Livre de l'argent* dans les *Grundrisse* (1857) : Marx démarre en critiquant les proudhoniens, prend une sorte d'envol théorique en reprenant la catégorie de « valeur » de Ricardo, le plus profond des économistes « bourgeois », mais en la saisissant d'emblée comme un fait social historiquement déterminé, puis il passe rapidement de la valeur d'échange à l'argent, traite des métaux précieux, et dessine l'analyse tripartite de l'argent comme mesure des valeurs, moyen de circulation et matière de la richesse, tout en définissant la catégorie de la circulation marchande, caractérisée comme *mauvais infini* au sens de Hegel (*Science de la Logique, Doctrine de l'Être*, première et seconde partie), c'est-à-dire la reproduction indéfinie du même, élargie quantitativement.

Le capital se dessine alors comme synthèse des deux premières fonctions de l'argent, mesure des valeurs et moyen de circulation, comme expression monétaire incarnant la richesse abstraite pure, vouée à grossir, croissance indéfinie qui sera le summum jamais achevé du « mauvais infini », et non pas son dépassement (chez Marx, on sort du mauvais infini par l'abolition du capital, et le capital en est, lui, l'amplification continue).

Marx passe alors à la seconde, et la plus volumineuse, section des *Grundrisse*, le *Livre du capital*. A la fin de celle-ci, il s'interrompt en se proposant de reprendre depuis le début, avec la *valeur* comme point de départ.

Ensuite, la première version de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, dite *Urtext* (1858), traite surtout de l'argent (mais les premières pages sont perdues), définit le travail comme médiation sociale exclusive dans le capitalisme, laquelle se matérialise dans les marchandises, médiation objective sans laquelle les individus n'ont pas de rapports, puis elle amorce une déduction du capital pouvant donner l'impression qu'il naît de la nécessité immanente à la valeur d'échange de se perpétuer dans la circulation, alors que c'est le rapport social capitaliste qui produit, permet et généralise cette nécessité. On peut penser que cette difficulté de présentation a stoppé la rédaction de cette première version.

La seconde version, éditée en 1859 comme *Contribution à la critique de l'économie politique*, comprend le développement fluide de toutes les catégories de la future première section du *Capital*, suivi d'un chapitre développé sur l'argent selon ses trois fonctions, le tout avec des annexes remarquables d'histoire des idées économiques, sur la valeur et sur les fonctions de l'argent. A la fin de la première annexe, Marx énumère des questions dont il annonce la résolution dans la suite de l'œuvre : travail salarié, capital, concurrence, rente foncière.

Par la suite, Marx perçoit la nécessité de réécrire cet exposé. Début 1863 la section des *Théories sur la plus-value* remontant du problème de la rente foncière à celui de la valeur et des prix de production chez Ricardo (chapitre 10 ; il y revient aussi au chapitre 21 en critiquant un anti-ricardien, Samuel Bailey) est une transition importante, car Marx y critique le fait de ne parler que de « valeur » comme si le « travail » en était simplement la « substance », alors qu'il faut analyser précisément la



*forme-valeur*, forme sociale historiquement datée, qui consiste dans la monnaie exprimant les contradictions de la marchandise, par laquelle cette substance sociale est effectivement réalisée, contradictoirement, dans les prix.

De plus, Engels lui a fortement suggéré de multiplier titres et sous-titres dans la nouvelle partie rédigée spécialement pour le livre I, qui décortique la genèse immanente de cette forme-valeur.

### ***La mutilation de Marx.***

De toutes ces précisions, il résulte que la « fausse lecture » surdéterminée par les idéologies dominantes, est à présent facile à identifier, même si elle se cache souvent sous des phrases compliquées. Combien d' « écoles de formation marxistes », quand il y avait des écoles de formation, et combien d'antimarxistes voulant « réfuter Marx », n'ont-ils pas présenté ainsi sa théorie :

1°) D'une part, en ramenant Marx à la théorie de la valeur-travail incorporée dans les marchandises, de Ricardo, et en prenant cette théorie pour l'analyse d'une propriété naturelle du travail (« la valeur, c'est du travail, voilà le matérialisme marxiste » !!!), dont le capitalisme devient alors une conséquence historique nécessaire. Or, à l'inverse, Marx considère que c'est la domination du capital et nulle autre qui réalise cet étrange rapport social par lequel le « travail » aurait la propriété de mettre de la « valeur » dans ses produits.

2°) D'autre part, en ne comprenant rien aux raisons de l'exposé systématique de la forme-valeur conduisant à la monnaie chez Marx, donc rien à sa théorie monétaire, et en prenant la formule « *20 m. de toile = 1 habit* » pour la formule d'un troc (ainsi chez Alain Bihr), ce qu'elle n'est pas du tout, croyant ensuite que le troc s'étendant, il a bien fallu créer la monnaie pour faciliter les échanges – ce qui n'est ni plus ni moins que le récit libéral standard, plein de faux bon sens, enseigné en « économie » !

Ces deux récits, le premier ricardien, le second libéral, sont déconnectés l'un de l'autre, alors que chez Marx, l'abstraction du travail et la constitution de la forme-valeur sont indissociables. Le fétichisme, qui est au cœur de leur liaison, est évacué ou réduit à une simple apparence trompeuse.

Après cette mise en garde, récapitulons les grandes lignes de la théorie propre à Marx qui, insistons-y, est la seule cohérente avec une lecture précise mais littérale du premier chapitre du *Capital* !

C'est une symphonie à quatre mouvements.

### ***Premier mouvement : valeur d'usage et valeur d'échange.***

Dans le premier mouvement, on considère une marchandise : elle doit avoir une utilité (notion très extensible), appelée ici valeur d'usage, mais elle a une valeur d'échange puisqu'elle a pour raison d'être son échange.

Cette valeur d'échange renvoie à une substance intrinsèque qui ne peut être que sociale, à savoir le fait que les marchandises sont produites par le travail, ce qui constitue leur valeur proprement dite. Elle consiste dans le temps de travail socialement nécessaire à la production de tel type de marchandise, qui n'est pas la même chose que le temps qui lui a été réellement consacré dans tel ou tel cas donné.

La différence entre valeur d'usage et valeur d'échange est illustrée par le fait que la force productive du travail n'a pas le même effet quantitatif sur elles : quand elle augmente, elle produit plus de

valeurs d'usage mais pas plus de valeur d'échange, et elle fait donc baisser le prix de chacune, et inversement quand elle diminue.

Remarquons que le raisonnement tenu dans toute cette section vaut pareillement si l'on considère que les marchandises sont des « services » et non des objets.

Marx glisse très vite sur la notion de temps de travail comme seule mesure possible du travail socialement nécessaire à la production de marchandises. Dans la *Contribution ...*, il avait été un peu plus détaillé, expliquant que le temps permet de mesurer le mouvement comme quantité, dans un passage qui arrache les cheveux des traducteurs, à cause de son hégélianisme selon l'un d'eux, Maximilien Rubel, qui souligne qu'on trouve le mot *Dasein* répété 5 fois. En fait, la théorie du temps comme nombre du mouvement est typiquement aristotélicienne.

Dans le *Capital*, Marx présente cette fonction du temps, socialement construite, de manière très rapide. Si l'on réduit le travail à de la quantité de dépense de force humaine effectuée d'un point de vue social, il est simplifié, homogénéisé et réduit à un temps social homogène, qui n'est pas le temps concret vécu, ni même le vrai temps de travail, mais qui s'impose à lui via la valeur des marchandises produites par lui, qu'il constitue.

### ***Second mouvement : double nature du travail.***

Dans le second mouvement, on considère le travail qui produit la marchandise : il a forcément une double nature sociale.

En tant qu'il produit des utilités et donc, dans le capitalisme, des valeurs d'usage, il est concret et particulier : n'importe quel travail ne peut produire n'importe quelle utilité. Et il n'en est jamais la seule source : avec lui il y a toujours la terre et la nature, non seulement dans les matériaux mais dans l'acte de travail.

En tant qu'il produit des valeurs d'échange, il est réduit à une dépense de force humaine physiologique homogène – ce terme, « physiologique », ne signifie pas qu'il soit une substance matérielle et correspond en fait à sa réduction à du temps de travail social, car le temps ainsi déterminé est bien une substance.

Cette réduction fait du travail complexe, qualifié, *skilled* en anglais, qui demande lui-même un travail de formation, un multiple du travail simple, déqualifié, *unskilled*. Le double caractère du travail se manifeste dans les effets contradictoires de la force productive du travail sur la valeur, déjà signalée précédemment.

Marx considérait que « *ce qu'il y a de meilleur dans mon livre* », outre l'analyse de la survalueur indépendamment de ses formes particulières, et en tout premier lieu, était, « *... et c'est en cela que repose toute l'intelligence des faits, la mise en relief, dès le premier chapitre, du caractère double du travail, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange* » (lettre à Engels, 24 août 1867).

Le travail utile et concret est une « *nécessité éternelle* », dit-il au passage dans cette partie du chapitre, s'écartant de tout utopisme qui postulerait une abolition de la nécessité. Mais le travail abstrait est historiquement spécifique, il a eu une naissance, une histoire et il peut avoir une fin : de lui on peut s'émanciper.

C'est le fait que les relations entre sujets humains soient médiatisées par leur travail qui est la particularité historique radicale du capitalisme, et c'est l'opposition entre cette forme sociale spécifique et le caractère utile et concret de l'activité productive qui est la source expansive et explosive de ses contradictions.

***Troisième mouvement : forme d'expression de la valeur.***

Le troisième mouvement entend présenter l'origine de la forme que prend nécessairement la valeur, dont le temps de travail socialement nécessaire est la substance, à savoir la monnaie, et pourquoi elle doit prendre cette forme, entreprise totalement absente chez les économistes.

Arrivent ici des habits, de la toile, du fer, une Bible et un peu d'eau-de-vie, marchandises mises deux à deux en relation dans des rapports de valeur où l'une exprime sa valeur dans l'autre, car elle ne peut faire autrement.

Le rapport de valeur n'est pas réversible car la fonction de chaque marchandise située d'un côté ou de l'autre de l'égalité n'est pas la même : l'une s'exprime, elle est relative à l'autre, qui lui sert d'équivalent, lequel doit, certes, avoir une valeur d'usage, mais qui ne figure pas dans ce rapport à ce titre, mais à titre de représentant pur de la valeur d'échange de l'autre marchandise. C'est là une forme sociale par excellence, non une relation naturelle, et une forme telle que le grand analyste des formes, Aristote, qui est la vraie référence méthodologique de Marx au départ du *Capital*, l'avait esquissée en son temps où elle n'était pourtant pas développée. Pour qu'une marchandise soit marchandise, elle doit projeter sa valeur dans une autre marchandise instituée en équivalent.

Cette forme est développée en 4 moments par Marx – rapport de valeur entre deux marchandises, rapport de valeur entre une marchandise et chacune des autres marchandises lui servant d'équivalent, rapport de valeur entre une seule marchandise servant d'équivalent général et toutes les autres, et adoption de la marchandise ayant la forme concrète la plus appropriée à ce rôle qu'est le métal monétaire. Le développement bien plus important du premier de ces 4 moments montre que le secret de la monnaie est déjà présent dans « *10 m. de toile = 1 habit* » ou tout autre rapport de valeur.

Une marchandise devient donc monnaie, à la fois élue et exclue du monde des marchandises, à la fois incarnation réelle de la valeur de toutes les autres et signe de celle-ci, marchandise et non-marchandise : la théorie monétaire de Marx part de la monnaie-marchandise, mais, en montrant son caractère contradictoire, elle ne s'y tient pas.

Force est de constater que cette troisième section du premier chapitre a souvent été lue en vitesse et avec distraction, comme une espèce de hors d'œuvre, en y projetant ce que Marx voulait écarter – une genèse naturelle et éternelle de la monnaie à partir du troc – et que les nombreux sous-titres rajoutés sur le conseil d'Engels n'y ont rien changé.

L'idée en est que c'est précisément en raison de la double nature du travail ayant produit la marchandise que celle-ci pour être échangée avec une autre d'après sa valeur, doit passer par une marchandise équivalent général qui joue le rôle de médiation réelle entre toutes les marchandises, phénomène de surface nécessaire, correspondant à l'essence cachée du travail abstrait, qui en forme la substance – ce rapport de phénomène à essence est bien, lui, parfaitement hégélien.

La seule faiblesse de l'exposition provient de sa force elle-même : elle peut donner l'impression d'un processus automatique imposé par « les marchandises » elles-mêmes, impression inévitable qui relève du fétichisme analysé ensuite. En réalité, ce processus est un résultat, et le statut de la monnaie provient de luttes sociales, de l'intervention de l'État central, etc.

#### **Quatrième mouvement : le fétichisme.**

Dans le quatrième mouvement, Marx revient de manière approfondie sur la notion de fétichisme qu'il avait introduite très rapidement dans la *Contribution ...*

Là encore, son succès sera mitigé, car tout le but de cette section est de souligner qu'il s'agit certes d'une illusion mais de bien plus encore, alors que l'on réduit souvent le fétichisme à une illusion.

Il ne consiste pas seulement, en effet, en ce que l'on croit que tel produit « a » une valeur, « vaut » tant, mais en ce que les rapports sociaux des travaux humains entre eux sont réellement projetés dans les choses devenues marchandises et en ce que le rapport marchand, propre au capitalisme, c'est cela même. Le travail concret passe en travail abstrait, le travail social est privatisé, l'égalisation du travail propre à toute société passe par ces médiations-là dans la société capitaliste.

Toute transparence est abolie, par opposition aux autres formations sociales précapitalistes, d'une part, et d'autre part par rapport à ce que serait une société d'« *hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social* », une communauté d'individus souverains – Marx n'écrit ni « socialisme » ni « communisme ».

Le fétichisme (*Fetischismus*) présenté dans cette section englobe les notions d'aliénation (*Entfremdung*), qui vient de Hegel et de Feuerbach et qui structure les *Manuscrits économico-philosophiques* de 1844, et aussi d'idéologie, idéologie qu'il nourrit en permanence, développée dans *l'Idéologie allemande* en 1846, et il recoupe d'autres termes relatifs au même processus, objectivation (*Versachlichung*), réification (*Verdinglichung*) – mais ces deux derniers termes, très employés par divers interprètes, Lukacs pour réification ou Kuruma et Saito pour objectivation, ne figurent pas dans la section 4 du premier chapitre du *Capital*.

Le fétichisme, dont Marx souligne la réalité, une illusion qui est donc la réalité, et qu'il rapproche de la religion (surtout du monothéisme), n'est pas une notion annexe, mais est le centre du processus de reproduction de la société capitaliste dans ses rapports marchands généralisés. Les relations entre personnes deviennent réellement des relations entre choses du fait que les productions marchandes sont le seul moyen de mettre en relation les individus en tant que travailleurs.

#### **Sens du premier chapitre.**

Comme on le voit, ce premier chapitre qui est un point de départ, est tout aussi bien un résultat. Ce que disait d'ailleurs la toute première phrase : la richesse *se présente* comme gigantesque collection de marchandises. Ce résultat, ce sont les relations sociales marchandes propres au capitalisme, telles qu'elles apparaissent et telles qu'elles sont réellement à la surface de la société.

#### **Le second chapitre.**

Le chapitre 2, *Des échanges*, écrit initialement pour reprendre de façon ramassée les nombreuses explications sur les échanges et la circulation comme processus global, déjà rédigées par Marx depuis

1857, semble s'être transformé en cours de rédaction en un complément à la section sur le fétichisme du chapitre I.

Il montre en effet comment les nombreuses contradictions entre valeur d'usage et valeur d'échange dans l'échange, plus exactement au seuil de l'échange – ma marchandise doit être une non-valeur d'usage pour moi, une valeur d'usage pour autrui, etc.- sont résolues dans et par l'échange lui-même avec le recours à la monnaie, et il aboutit au fétichisme monétaire : la monnaie est prise pour la valeur qui est donnée, par elle, aux marchandises, ou qui exprime celle des marchandises, et c'est plus qu'une illusion là encore : le fétiche par excellence qu'est la monnaie porte et donne la valeur, dans le capitalisme.

Au rapport de valeur entre marchandises correspond le rapport juridique de droit égal entre les individus porteurs des marchandises, faisant-fonction de l'échange, apparaissant comme les sujets libres de l'échange, indépendants les uns vis-à-vis des autres et liés les uns aux autres par la forme du contrat, « *légalement développé ou non* » : il l'est dans les ventes différées et reconnaissances de dettes, il ne l'est pas mais il est implicite dans toute vente répondant à un achat.

Marx esquisse là une critique du droit, mais ne la développe pas.

### ***La théorie monétaire de Marx.***

Le chapitre 3 développe les formes et fonctions de la monnaie. On aura compris que la théorie monétaire fondamentale de Marx a été présentée dans la troisième section du premier chapitre : si on ne l'a pas compris, on ne comprendra pas le chapitre III et on n'y verra que des précisions techniques. Nous avons donc dans ce chapitre non toute la théorie monétaire de Marx, mais son déploiement sur la base du fondement qu'est la notion d'équivalent général représentant la valeur dont la substance est le temps de travail socialement nécessaire.

Ce déploiement se retient d'ailleurs d'aller plus loin, s'arrêtant au moment où la monnaie circule non comme simple monnaie, mais comme capital.

Je l'ai dit, la théorie des fonctions de la monnaie chez Marx est ternaire : mesure des valeurs, moyen de circulation (non pas moyen de transport matériel bien sûr, mais moyen d'échange social de la propriété privée des marchandises), et incarnation de la valeur en tant que telle. Ces trois fonctions apparaissent chez Aristote (*Éthique à Nicomaque* et *Politiques*), où la troisième est dénoncée comme poussant à l'accumulation et menaçant les cellules sociales, civiques et familiales, sous le nom de chrématistique.

Chez Marx elles passent, ou sont susceptibles de passer, en permanence l'une dans l'autre, ou de se combiner, et elles ont systématiquement tendance à se dédoubler, et tantôt à disparaître, tantôt à s'affirmer avec pertes et fracas.

La monnaie, mesure des valeurs, n'est que simple étiquette, mais elle est indispensable ; elle indique non la valeur, mais le prix qui s'en écarte dans un sens ou dans l'autre ; et en tant que mesure elle devient à la longue unité de compte, déconnectée des prix réels.

La monnaie, comme moyen de circulation des marchandises, n'a pas à matérialiser autant de valeur que celle de la masse des marchandises car plus elle circule vite, opérant un grand nombre de ventes M-A (Marchandise contre Argent) et d'achats A-M (Argent contre Marchandise), moins elle doit exister en quantité. Sa valeur intrinsèque n'est plus sa raison d'être et elle devient simple signe, ou

numéraire, ce qui se produit ouvertement avec les billets (à ne pas confondre avec les signes de crédit, mais les deux peuvent s'entremêler).

La monnaie comme représentant de la valeur en tant que telle, trésor, se retire de la circulation et ne sert plus à rien avant d'y revenir. Comme moyen de paiement ou crédit, elle réalise un transfert de propriété avant d'être versée en tant que créance. La possibilité en soi des crises, présente depuis le début si des ventes ne répondent pas aux achats et réciproquement, s'accroît ici, où les trois fonctions sont réunies : mesure des valeurs quand il s'agit de fixer la dette par contrat, moyen de circulation en opérant le transfert de propriété avant paiement, incarnation pure de la valeur, absolument exigible par recours à la force publique si besoin, au final.

### ***Une difficulté finale : l'or et le commerce international.***

Enfin, dans le commerce international, la monnaie serait par excellence l'incarnation sociale de la valeur, sous la forme de l'or. Cette conclusion peut paraître problématique. Mais d'une part, Marx distinguait, dès son plan initial, les catégories « commerce international » et « marché mondial ». Le commerce international met en jeu avant tout les relations entre États, dettes internationales, banques centrales, alors que le marché mondial les intègre dans une sphère de circulation plus vaste qui tend à passer à travers eux et à être globale.

D'autre part, et c'est là le point essentiel, toutes les affirmations de la première section du *Capital* sont en réalité des questions, des constats de ce qui se manifeste en « surface », appelant la recherche des fondements.

Ainsi, au temps de Marx, l'or est l'incarnation sociale par excellence de la valeur dans les échanges internationaux, c'est un fait (plus précisément, il était en train de le devenir complètement, ce que Marx avait bien perçu) - à l'évidence pour nous, l'étalon or n'est pas une manifestation nécessaire des rapports capitalistes, mais plutôt contingente et historique, ce qui ne veut pas dire pour autant que le métal monétaire soit totalement désuet.

Rappelons que pour Marx or et argent ne sont pas par essence monnaie, mais que les rapports sociaux trouvent pour la monnaie les formes correspondant à ses fonctions, tout en les fétichisant. Sur le marché international, la forme de la monnaie y devient adéquate à son idée, mais cette idée n'est pas une idée pure, elle correspond au rôle de la monnaie dans les rapports de production à un moment donné. Si la monnaie devient du capital – et elle le devient – les choses vont se compliquer, ses différentes fonctions se combinant, y compris au niveau international.

A travers la difficulté que soulève, pour nous aujourd'hui, le dernier point du chapitre III sur la monnaie, nous voyons donc de manière exemplaire que le dogmatisme ne sied pas au *Capital* en général et à sa première section en particulier, qui n'affirme pas des choses nécessaires, mais qui soulève des questions, la forme de toutes ces questions étant : pourquoi tel phénomène se manifeste-t-il, dans le mode de production capitaliste, sous telle forme ? et en quoi cette forme constitue-t-elle une manifestation nécessaire (ou pas) de ce mode de production ?

### ***Le capital arrive, parce qu'il a acheté la force de travail.***

La seconde section du *Capital*, beaucoup plus courte, est décisive : c'est le « passage » de l'argent au capital. « Passage » est un terme trompeur, car les formes traitées dans la première section, marchandise et monnaie, sont bien les formes d'apparition *du capital*. On peut les envisager

indépendamment de lui, d'une part parce qu'abstraitement elles peuvent en être isolées, d'autre part parce qu'historiquement elles ont existé de manière isolée en dehors de lui, mais leur généralisation comme formes socialement dominantes découle de la domination *du capital*.

La méthode suivie par Marx consiste à nous conduire à une contradiction, ici assez simple : quand l'échange a en vue non pas la marchandise, mais la monnaie, il a donc la forme A-M-A, mais ceci n'a de sens qu'en vue de récolter plus de A à l'issue de l'échange qu'au départ. La vraie forme est donc A-M-A', ou A' est A + une survaleur.

Or, il est impossible que la simple circulation marchande engendre une valeur supplémentaire à l'échelle de la société, alors que le capitalisme c'est cela.

Le simple échange marchand ne permet que de prendre aux uns pour apporter aux autres en cas d'échange inégal. Il est par ailleurs tout aussi impossible qu'une valorisation se produise en dehors de la circulation marchande puisque c'est là que tout accroissement de valeur se valide. La chose qui se produit tous les jours sous nos yeux apparaît comme impossible.

La solution de la contradiction est qu'une marchandise a pour valeur d'usage de créer plus de valeur qu'elle n'a coûté : c'est la force de travail, dont le travail est la mise en action un certain temps, plus de temps qu'il ne faut pour produire son équivalent.

Il est clair que Marx a voulu concentrer l'exposition sans issue de la contradiction, suivie de sa résolution par l'intervention d'un troisième facteur se situant à un niveau plus profond, la force de travail, en concentrant le texte de cette section. Sa première version, dans les manuscrits de 1861, est en effet beaucoup plus longue car elle va de l'exposé sur la circulation M-A-M et A-M-A à la différenciation entre capital constant et capital variable, embrayant sur la section III du texte final.

On y voit aussi que Marx emploie, outre le terme *Kraft*, force, *Vermögen*, au sens de pouvoir matériel, en se précisant à lui-même qu'il ne faut pas le rapprocher ici de la richesse ou de la bonne fortune, mais de la potentialité aristotélicienne, *dunamei* : la puissance de travail, la potentialité au travail vendue au capitaliste qui va la pressurer.

Voilà donc le pot-aux-roses : le temps est exploitation. Le capitalisme a imposé le temps mathématique, les journées chronométrées de 24 heures qui commencent à minuit, etc. C'est pour cette exploitation et en vue d'elle que le temps socialement nécessaire forme la valeur des marchandises.

La force de travail est donc une marchandise, et ce faisant toute production, en recourant à l'exploitation de la force de travail, devient une production marchande. C'est donc le rapport salarial qui est au fondement du rapport marchand, et pas l'inverse : c'est lui qui le généralise et qui exclut que quoi que ce soit lui échappe.

La valeur de la force de travail est spéciale : elle ne peut pas simplement se mesurer en temps de travail socialement nécessaire à la production de la force de travail, car elle a une composante « *historique et morale* » à laquelle on peut agréger ses fondements biologiques et culturels. Elle a une part d'irréductibilité, comme toute valeur d'usage elle comporte en elle la nature, humaine qui plus est. Elle traduit, on le verra, un rapport de force.

Pour qu'il y ait des vendeurs de leur force de travail, il faut qu'il y ait des sujets libres, maîtres de leur unique marchandise, mais en même temps privés de tout, sans rien d'autre que celle-ci, ce qui fonde

la liberté et l'égalité marchandes et les nie comme liberté et comme égalité réelles, puisque les prolétaires, ceux qui doivent vendre leur force de travail pour vivre, doivent être libres et n'avoir rien, ne pouvoir que la vendre et en aucun cas ne pouvoir en user en dehors de cette vente, qui est même une avance faite au patron.

### ***La spécificité du capitalisme chez Marx.***

Une lecture superficielle consiste à se dire : « hé bien voilà, Marx nous a menés (avec quelques jolis détours dont on aurait pu se passer) au point où il apparaît que la société actuelle comporte des exploiters et des exploités ». La belle affaire !

Nous n'avions pas besoin de Marx pour savoir cela et lui-même n'a jamais prétendu avoir fait une telle pseudo-découverte. Ce qu'il découvre par contre, c'est la spécificité du capitalisme le distinguant de toutes les formes d'exploitation l'ayant précédé : la finalité n'est pas le gain individuel, elle n'est pas la personne de l'exploiteur, mais elle est l'augmentation incessante de la valeur en un « mouvement qui n'a pas de fin », expressément rapproché dans une note de la chrématistique d'Aristote. La substance de la valeur se révèle « substance en procès, substance qui se met en mouvement par elle-même, et pour laquelle marchandise et monnaie ne sont que de simples formes. »

La spécificité du capitalisme n'est pas qu'il est une société de classe, mais qu'il est un système social dans lequel les rapports entre les personnes sont devenus des rapports entre travailleurs et sujets de l'échange, via les marchandises, échappant donc aux sujets individuels, rapports s'engageant comme d'eux-mêmes dans un processus illimité d'expansion et d'auto-accroissement. Les classes dans le capitalisme, une fois entré dans son procès de reproduction et d'accumulation, ne sont pas des pré-supposés, mais sont des résultantes du procès et des luttes qu'il provoque.

En toute rigueur la théorie de Marx du *Capital* n'est donc pas une théorie reposant sur la lutte des classes, mais elle est une analyse de la société qui refonde la lutte des classes sur une base de liberté, d'égalité, de marchandisation contractuelle généralisée, entraînant une dynamique autonome qui tend à faire de tout sujet humain, capitalistes et prolétaires, ses faisant-fonction.

La lutte des classes dans ces conditions est problématique. Paradoxalement, les sociétés précapitalistes n'apparaissent pas comme des sociétés de classes mais comme des sociétés d'ordres, de castes ou de communautés naturelles, alors que dans ces sociétés, les affrontements entre classes étaient transparents et constitutifs : capturer des esclaves, soumettre des paysans, d'un côté, se révolter, de l'autre, étaient par exemple des actes de lutte de classe réelle fondateurs.

Dans la société capitaliste telle que Marx la construit explicitement dans les deux premières sections du livre I du *Capital*, les classes ne sont pas les composants initiaux, elles sont des masses émergentes de par leur lutte engendrée par la concurrence généralisée des sujets libres et égaux de l'échange marchand.

L'interprétation de Marx, correcte et la plus littérale, mais qui fut longue à percer, que je donne ici, s'appuie notamment sur Isaac Rubine ou Moshe Postone. Réduire les classes et leur lutte à un aspect exotérique de Marx absent de sa « vraie » théorie, ou absent du Marx ésotérique tenu pour le « vrai », et faire de la lutte des classes une notion fétichiste, est une surinterprétation erronée que nous avons dans le courant dit de la « critique de la valeur ».



Le livre I du *Capital* nous parle bien de classes, à un niveau fondamental, mais c'est une fois posée le *Grund*, le fondement, qu'est l'achat et la vente de la marchandise force de travail, qu'il refonde, repose, resitue, les classes et leur lutte, dans le grand ensemble formé par les sections III à VI du livre I du *Capital*, que nous devons donc aborder à présent.

### **Le grand traité de l'exploitation : les sections III à VI du *Capital*.**

#### ***La section III : construction de la distinction capital constant/capital variable.***

La section III du livre I du *Capital* est titrée *La production de la survaleur absolue*, et la section IV *La production de la survaleur relative*. L'opposition duale survaleur absolue/survaleur relative est trompeuse : par définition, la survaleur est relative puisqu'elle est un surcroît de valeur. Nous pourrions aussi bien considérer que la section III traite de la production de survaleur en général et qu'elle trouve sa suite contradictoire développée dans la section IV.

La double nature du travail dans le capitalisme est à la base de la production de survaleur : comme travail utile et concret il lui faut produire des valeurs d'usage pour qu'en même temps, comme travail abstraitement social, il produise des valeurs.

Marx développe cette distinction en trois étapes.

La première étape correspond au chapitre 5, qui distingue le procès de travail et le procès de valorisation.

La merveilleuse dissertation finaliste et aristotélicienne sur le procès de travail qui ouvre ce chapitre définit, dépeint le travail comme activité humaine par excellence, guidée par un but, indépendante des conditions sociales et historiques qui la dominent. Elle est donc « transhistorique », ce qui implique que les formes concrètes du travail, et des moyens de travail, moyens de production, matières premières, matières auxiliaires, outils, machines, infrastructures, et de la terre, consommés productivement, formes concrètes introduites ici comme des catégories générales, seront, ensuite, toutes déterminées formellement et matériellement dans le développement de la production de survaleur, la production capitaliste. Cette domination et ses conséquences seront le sujet de la section IV.

Il ne faut donc pas croire que tout caractère matériel des machines, des moyens de production, etc., soit socialement neutre du point de vue du capital et donc aussi du point de vue de l'opposition au capital.

*A priori*, le capital achète de la force de travail qui est l'héritière de cette construction historique qu'est le travail humain, et comme il l'a achetée, il établit sur elle une domination formelle, consistant dans le fait que le travailleur travaille sous la direction du capitaliste auquel revient tout le produit du travail, afin qu'il soit productif non pas seulement de valeur d'usage, mais de valeur et de survaleur.

Seconde étape du raisonnement, qui correspond à la première partie du chapitre 6 : le travail concret, sous la domination du capital, transmet la valeur des produits consommés dans le procès de travail.

Dans les matériaux dont s'empare le travail concret, se trouvent des marchandises précédemment produites : matières premières incorporées au nouveau produit, matières auxiliaires détruites pour

lui apporter telle propriété, matières transformées en déchets par la fabrication, et d'autre part machines et bâtiments progressivement usés par leur consommation productive.

Ainsi, le travail concret transforme des valeurs d'usage en d'autres valeurs d'usage, supports de la valeur. Et ce faisant, la valeur des valeurs d'usage consommées, soit entièrement, soit progressivement comme pour les machines et les bâtiments, est transmise au nouveau produit (*nota bene* : ceci ne concerne pas les « dons gratuits de la nature » tel qu'air, eau, sol, humus non encore cultivé, dont l'usage peut exiger paiement d'une rente prise sur la survaleur, mais qui n'ont pas de valeur).

Ce fait social nécessaire de la transmission de valeur n'est pas une propriété naturelle du travail concret, mais constitue la matérialisation de sa subordination à la production de valeur, au capital : une nouvelle valeur d'usage véhicule nécessairement la valeur des valeurs d'usage consommées par sa production et achetées en vue de celle-ci, et transmise par la production.

C'est sur cette base que, dans la suite du chapitre 6, Marx définit les catégories de *capital constant* et de *capital variable*, qui lui sont propres.

La constance du capital constant consiste en ce qu'il ne contribue pas à créer de valeur nouvelle mais n'est que transmis d'une valeur d'usage, consommée dans la production, à une autre, résultant de ce procès de production.

Ceci dit, la quantité de valeur ainsi transmise peut diminuer et surtout augmenter avec la force productive du travail, ce qui est une cause contribuant à faire confondre la transmission de « valeur-machine » ou de « valeur-bâtiment » avec sa création. Et la valeur du capital constant n'est pas celle qui était en vigueur lors de sa production, mais celle qui est en vigueur lors de sa consommation productive : il a pu se dévaloriser, notamment, entre les deux moments. Dans la représentation fétichiste, sociale, comptable, et idéologique, la valeur d'usure du capital fixe devient un « intérêt » calculé comme tel, ce qui contribue à occulter sa réalité. Que les machines créent de la valeur est une croyance spontanément répandue.

En fait c'est uniquement le travail humain qui transmet leur valeur, même s'il y a très peu de travail humain pour beaucoup de technologies : c'est là une contradiction de la dynamique de l'accumulation du capital. « ... *la puissance de travail est la possibilité universelle de la richesse matérielle et la source unique de la richesse sous la forme sociale déterminée que cette puissance de travail possède en tant que valeur d'échange* » (manuscrit de 1861).

La variabilité du capital variable consiste en ce qu'il produit, lui, de la valeur nouvelle. L'investissement en capital variable, c'est la dépense salariale : l'achat des forces de travail. Celles-ci, avancées par les travailleurs aux capitalistes, produisent par leur valeur d'usage, qui est le travail lui-même, la propre valeur de la force de travail puis, à partir d'un certain point temporel, elles produisent de la valeur supplémentaire, la survaleur, qui sera appropriable par le capital si la marchandise qui en est le support est vendue.

La distinction capital constant/capital variable, abrégés respectivement en C et V, est donc fondamentale pour comprendre ce qu'est l'essence même de la production capitaliste, qui ne vise qu'à créer plus de valeur, tout en devant pour ce faire couvrir ses investissements, « rentrer dans ses frais » en récupérant les avances faites en capital constant et en force de travail.

### ***La section III : l'exploitation extensive de la force de travail et la lutte des classes.***

S'il est donc entendu que c'est uniquement la force de travail qui, par sa consommation capitaliste qu'est son travail, produit la survalueur, alors le rapport clef mesurant la création de survalueur n'est pas celui de la totalité du capital avancé à la survalueur, mais uniquement celui du capital variable, payant les forces de travail, à la survalueur (S) : c'est  $S/V$ , qui peut aussi se définir en parties proportionnelles du même produit, ou en délimitations de la durée du travail sur une journée (chapitre 7).

On arrive ainsi à un nœud de l'œuvre de Marx.

La journée de travail est « *en soi indéterminée* », il faut qu'elle soit plus longue que le temps de travail nécessaire au renouvellement de la valeur de la force de travail, et comme le capitaliste a acheté la force de travail, il a le droit marchand de l'utiliser de façon illimitée « *en suçant tel un vampire du travail vivant* » : « *Si le travailleur consomme pour lui-même son temps disponible, il vole le capitaliste.* »

Mais la force de travail doit pouvoir être renouvelée et revendue le lendemain. Du point de vue du droit contractuel libre et égal de l'échange marchand, « *Utiliser ma force et la piller sont deux choses complètement différentes.* », est fondé à dire le vendeur de sa force : si le capitaliste en consomme en un jour l'équivalent de trois jours, outre qu'il tue le travailleur (mais ceci n'est pas le problème en termes purs de droit marchand !), c'est lui qui commet un vol à son encontre.

Donc :

*« ... à part des limites tout à fait élastiques, il ne résulte de la nature de l'échange marchand proprement dit aucune limitation à la journée de travail, donc aucune limite du surtravail. Le capitaliste se réclame de son droit d'acheteur quand il cherche à rendre la journée de travail aussi longue que possible et à faire deux journées de travail en une seule. D'un autre côté, la nature spécifique de la marchandise vendue implique une limitation de sa consommation par l'acheteur, et le travailleur se réclame de son droit de vendeur quand il veut limiter la journée de travail à une grandeur normale déterminée. Il y a donc ici une antinomie, droit contre droit, l'un et l'autre portant le sceau de l'échange marchand. Entre des droits égaux, c'est la violence qui tranche. »*

La nature particulière de la marchandise force de travail, qui est au fondement du mode de production capitaliste et de la production marchande, aboutit à cette antinomie concernant sa consommation productive par le capital. « *Lutte qui oppose le capitaliste global, c'est-à-dire la classe capitaliste, et le travailleur global, ou la classe ouvrière.* »

La notion de classe est donc construite par Marx sur la base et dans la dépendance de la contradiction du fondement de l'échange marchand, qu'est l'échange de la force de travail contre le capital variable : la nature contradictoire de cette marchandise engendre la *lutte* par laquelle il y a des *classes*, qui, méthodologiquement, ne lui préexistent pas.

A partir de là, se développe le grand chapitre 8 sur la *Journée de travail*, premier chapitre très volumineux par des apports documentaires sur l'exploitation capitaliste, dans le corps du texte et dans les notes. Les exemples choisis évitent de mettre en scène les machines, qui arriveront dans la section suivante du livre I du *Capital*. L'ensemble est solidement structuré par les deux fronts de la lutte : celui du capital et, initialement, de l'État, pour *augmenter* la journée de travail, et celui des travailleurs, et aussi de l'État dans certaines limites, pour ensuite lui fixer des bornes et la *diminuer*.

Dans l'exposé de Marx, la lutte pour allonger la journée de travail démarre significativement, mais cela peut surprendre, par un exemple non capitaliste, mais surdéterminé par le capitalisme : le servage, les corvées paysannes, etc., en Moldavie et en Valachie en plein XIX<sup>e</sup> siècle sont une illustration de ce qui se passe lorsque le capital se saisit de l'extérieur, par l'échange marchand, d'un mode de production par exploitation du travail mais qui ne visait pas par lui-même à augmenter sans fin la survaleur, et il lui insuffle sa « *faim canine* » de surtravail. Cette forme tardive du second servage en est marquée comme, signale aussi Marx, l'esclavage en Amérique.

Sont aussi examinées, en Angleterre, des branches de production dépourvues de restrictions légales, avec des digressions sur diverses formes d'abus comme la vente de pains frelatés, etc., et en faisant sa place aux systèmes de relais et à l'étalement du travail sur les 24 heures de la journée : les « 3 huit » (adaptation ultérieure de ce système à la journée de 8 heures) ne sont en rien un besoin normal de la production, mais découlent des besoins de saisie de la totalité du temps par le capital.

Avec un sens historique frappant au vu des recherches menées depuis, Marx situe les origines du combat de l'État pour allonger le temps de travail aux lendemains de la grande peste de 1348 en Angleterre.

La lutte pour, sinon diminuer, du moins pour borner, la journée de travail, est aussi, à un certain stade, le fait de l'État capitaliste lui-même, pour ne pas laisser tels ou tels groupes de capitalistes détruire la force de travail, qui doit rester renouvelable et exploitable dans la durée. Il faut donc des mesures d'ordre public fixant des bornes, de même qu'il a fallu importer du guano pillé au Pérou pour sauvegarder la fertilité des champs. Mais elle est portée par la résistance des travailleurs, qu'elle constitue en collectif, en classe, cela depuis leur résistance initiale à l'allongement du temps de travail, depuis, donc, le XIV<sup>e</sup> siècle anglais.

Du *Factory Act* de 1833 introduisant la notion de « *journée normale* » dans le textile (12h maxi entre 5h et 20h 30 pour les 13-18 ans ...), à la généralisation de cette notion de « *journée normale* » dans les années 1860, Marx rend compte de la lutte fondamentale pour la réduction de la journée de travail en Angleterre et en Écosse au XIX<sup>e</sup> siècle, puis il annonce son extension internationale en mettant en parallèle les résolutions du 1<sup>er</sup> congrès de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs) de Genève en 1866 (dont il est l'auteur), et celle d'un congrès d'ouvriers nord-américains à Baltimore fixant la nouvelle étape à gagner : celle de la journée de 8 heures.

Cette lutte pour des « *lois coercitives* » - coercitives envers les patrons mais aussi envers les travailleurs leur interdisant de « *se vendre au capital par « *contrat libre* », eux et leur progéniture, jusqu'à l'esclavage et la mort* » -, la lutte syndicaliste et « réformiste » donc, marchandage de la valeur de la force de travail à travers le combat pour la journée de travail « normale », constitue les travailleurs en classe consciente.

Quelle en est la finalité, cela, Marx le fait dire en note par l'un des remarquables inspecteurs de fabrique de l'Angleterre victorienne, comme l'inspecteur Leonard Horner, chez qui il a tant puisé :

« *En constituant les ouvriers maîtres de leur propre temps, la législation manufacturière leur a donné une énergie morale qui les conduira un jour à la possession du pouvoir politique.* »

Comme on le voit, ce chapitre ne doit surtout pas être relégué dans la rubrique « Marx chroniqueur de la condition ouvrière du XIX<sup>e</sup> siècle » : à travers de telles chroniques, présentes et remarquables, c'est une théorie de la lutte des classes qui est posée, émergeant des relations marchandes et de leur

caractère contradictoire dépourvu de toute solution possible, et constituant, à partir de là, la foule atomisée et en concurrence des vendeurs de leur force de travail, en une classe candidate au pouvoir.

Au chapitre 9, Marx apporte quelques précisions, dont le fait qu'une forme développée de l'élasticité de la journée de travail, jouant sur le taux d'exploitation d'un côté et l'effectif exploité de l'autre côté, se heurte toujours à des limites physiologiques et sociales ; ou que la proportionnalité de la survalueur produite aux investissements salariaux n'est pas conforme à l'expérience, problème qui sera résolu au livre III du *Capital*, manière d'annoncer la théorie du taux de profit.

En conclusion, il annonce que le capital fait des moyens de production des moyens d'absorption du travail d'autrui, ce qui sera le sujet de la section suivante.

#### ***La section IV : la production de survalueur relative, clef de la production capitaliste.***

L'autre manière d'augmenter le temps de production de survalueur est de diminuer, dans le temps de travail, la partie consacrée à la production de l'équivalent du salaire, ou temps de travail nécessaire.

Si l'on fait abstraction des situations concrètes où le patron fait cela par abus ou vol, reste comme procédé l'abaissement de la valeur réelle de la force de travail, découlant de l'abaissement des valeurs des marchandises nécessaires à son renouvellement – biens de consommation mais aussi formation, etc.

Cet abaissement ne peut que résulter de l'accroissement de la force productive du travail, produisant plus de valeurs d'usage pour la même valeur totale, donc des marchandises de moindre valeur à l'unité. En s'engageant dans la production de plus de survalueur de cette façon, le capital devient un mode de production, et pas seulement un rapport dominant de production.

L'on passe alors de la domination formelle du travail par le capital à une domination réelle, car elle se matérialise dans l'organisation et dans les moyens de production par lesquels la productivité est accrue.

C'est seulement ici, en dehors des titres des chapitres précédents qui ont été rajoutés, que Marx introduit les expressions de « *survalueur absolue* », ou survalueur en général résidant dans l'allongement du temps de travail, et de « *survalueur relative* », ou survalueur résultant de l'accroissement de la productivité du travail et de la transformation concrète du travail concret, par et pour le capital.

Ce qui dévalorise la force de travail, c'est l'accroissement de la productivité dans la production des marchandises qui la produisent, la forment et la renouvellent. Il n'y a nulle recherche intentionnelle d'un tel résultat par les capitalistes, alors que, pour la survalueur absolue, ils cherchent très consciemment à allonger le temps de travail.

C'est la concurrence qui les pousse à essayer de vendre plus que les autres capitalistes en modifiant l'organisation du travail et la technologie : si la productivité augmente dans leur entreprise, ils peuvent vendre moins cher que les autres mais quand même avec un meilleur bénéfice qu'eux, en engrangeant donc une *survalueur extra* (un « surprofit » dans le livre III du *Capital*). Pour ne pas être ruinés par cette concurrence, les autres capitalistes de la même branche doivent en faire autant.

Au final, les nouveaux procédés se généralisent : il n'y a alors plus de survaleur extra propre à telle entreprise ou à tel secteur d'une branche de production, mais, à l'échelle de toute la production capitaliste, la valeur de la force de travail a baissé, même si les salaires réels ont pu monter.

Elle a baissé, non du fait de la hausse de la productivité du travail dans toutes les branches, mais du fait de sa hausse dans les branches produisant le « panier salarial » des marchandises lui correspondant - ce qui, précisons-le, représente, soit directement, soit indirectement par la production des moyens de production, une majorité ou un très grand nombre de branches, mais pas toutes : les produits de luxe consommés par les seules classes riches, ou la production militaire, ne contribuent pas à la hausse de la survaleur relative.

La concurrence n'est pas un fait premier, mais le mode nécessaire de constitution du capitalisme en mode de production : le heurt des multiples capitaux les pousse à accroître la productivité du travail en vue d'avoir un avantage comparatif sur les autres, et, progressivement (en fait, par cycles, dans ce que l'on appellera au XX<sup>e</sup> siècle les « phases A »), les nouveaux procédés se banalisant, ils perdent cet avantage relatif mais la survaleur globale produite a augmenté, du fait de la dévalorisation de la force de travail.

Marx a intégré au chapitre 10 cette définition de la concurrence comme mode de réalisation de la tendance immanente du capital à s'accroître en révolutionnant les modalités de la production, ce qui implique que le capital existe toujours concrètement sous la forme de multiples capitaux. C'est là une anticipation par rapport au programme initial du livre I du *Capital*.

La conclusion du chapitre 10 est fondamentale : en devenant un mode de travail et de production, le capital fait systématiquement en sorte qu'il y ait moins de valeur dans chaque marchandise afin de pouvoir s'accroître de plus de valeur, ce qui est contradictoire et implique un emballement productif.

#### ***La section IV : la dynamique matérielle de la production capitaliste, ses trois moments.***

Cette matérialisation du mode de production capitaliste comporte trois moments : la coopération (chapitre 11), la division (chapitre 12) et le machinisme (chapitre 13). Par division, je désigne ce que Marx appelle l'organisation du travail en manufactures, qui fait éclater les travaux particuliers en gestes spécialisés. Ces trois moments pourraient, ou ont parfois été, non capitalistes : ils ne sont pas, par eux-mêmes, propres au capitalisme, mais celui-ci les utilise et, en somme, un grand malheur pour l'humanité aura été que la 3<sup>e</sup> forme, la forme machinisme, soit développée par lui.

Marx étudie donc ces formes en tant que formes nécessaires de la production de survaleur relative, non en tant que formes transhistoriques du travail humain, malgré le recours (justifié pour illustrer ce dont il s'agit) à des exemples précapitalistes, surtout pour montrer que la coopération, le travail en commun, fait augmenter la force productive du travail.

Son étude ne doit donc pas être prise pour une fresque historique, malgré ses références historiques (surtout, cette fois-ci, pour la manufacture) : coopération, division manufacturière du travail et machinisme sont bien les trois moments, combinés et renouvelés, de l'accroissement capitaliste de la productivité du travail.

Dans la coopération, celle-ci augmente de par le caractère collectif du travail, dans la division manufacturière de par sa spécialisation, et dans le machinisme de par le remplacement du travail humain par des machines qu'il a produites antérieurement.

Coopération, spécialisation manufacturière et machinisme sont toujours combinés contradictoirement sous la détermination du capital.

Le capitalisme, c'est la coopération ou si l'on veut la socialisation de la production (dont l'internationalisation est un aspect) la plus poussée, mais combinée au caractère privé de l'appropriation et de l'accumulation.

Le capitalisme, c'est la division du travail interne à l'entreprise régie despotiquement, combinée à l'anarchie marchande dans la sphère de la circulation reliant les entreprises.

Le capitalisme, c'est la substitution croissante du travail humain par le machinisme, combinée au fait que la source de la valeur et la raison d'être du machinisme reste le travail humain abstrait producteur de valeur et donc de survaleur.

Le *Capital* de Marx ne serait pas ce qu'il est sans ses notes : cela est particulièrement vrai de ces chapitres, dans les notes desquels apparaissent Darwin, Vico ou Adam Ferguson, que Marx désigne comme le vrai maître d'Adam Smith, et bien d'autres. En particulier, la remarquable note 89 au début du chapitre 13 sur *Machinisme et grande industrie* appelle de ses vœux, d'après Darwin, une « *histoire de la formation des organes productifs de l'homme social* », technologique, tout en lançant une attaque contre « *le matérialisme abstrait fondé sur les sciences de la nature et qui exclut le procès historique* », à savoir le matérialisme ordinaire mécaniste et déterministe (du temps de Marx celui d'auteurs comme Buchner, Moleschott, Vogt ...), que marxistes et antimarxistes ont souvent pris, depuis, pour celui de Marx.

#### ***La section IV, chapitre 13 : la dynamique matérielle de la production capitaliste et le machinisme.***

Le chapitre 13, *Machinisme et grande industrie*, est, après le chapitre 8, le deuxième chapitre à développement disproportionné du *Capital*, grossi par une abondante documentation. Et, comme pour le chapitre sur le temps de travail, ce serait une grosse erreur de le prendre pour une fresque sur la condition ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle, à la Dickens (auquel il fait souvent penser), en perdant de vue sa structure théorique fondamentale. Dans le triptyque des trois moments de la productivité, coopération, spécialisation, machinisme, le troisième moment du machinisme est en effet celui qui combine et amplifie les deux premiers moments, et constitue l'accélération exponentielle décisive.

La machine selon Marx a un contenu social. Contrairement à la banale bévée d'un Fernand Braudel selon qui « *Marx croyait au primat de la technique* », la machine n'est pas chez lui quelque chose de technologique au départ. Elle ne se définit ni comme ensemble d'outils mécaniques, ni comme moteur consommant beaucoup d'énergie, ces aspects nécessaires étant en fait des aspects dérivés.

Elle se définit par la fonction de la machine-outil terminale : se substituer à du travail humain. C'est cette fonction qui requiert un système de transmission depuis une source d'énergie, et la consommation de beaucoup d'énergie. Ce n'est donc pas la machine à vapeur qui produit la révolution industrielle comme le disent les manuels d'histoire, mais c'est la machine-outil qui exige la machine à vapeur une fois remplacé l'homme travailleur manieur d'outil. La machine manie l'outil à la place de l'homme :

« ... en examinant la machine dans sa forme élémentaire, nous constatons que la révolution industrielle ne part pas de la force motrice, mais de cette partie de la machine que les Anglais appellent la *working machine*, donc elle ne part pas par exemple de l'emploi de l'eau ou de la vapeur

*se substituant au pied pour actionner le rouet, mais de la transformation du processus immédiat du filage lui-même et de l'éviction de cette partie du travail humain qui n'est pas simple dépense de force (comme l'action de presser la pédale du rouet), mais le processus de travail affectant immédiatement la matière à transformer » (lettre à Engels du 28 janvier 1863).*

La dynamique propre au machinisme capitaliste répète les trois moments généraux de l'accroissement capitaliste de la productivité : 1°) coopération de machines juxtaposées, 2°) articulation de celles-ci en un système de machines spécialisées formant une fabrique ou usine, fonctionnant comme un automate collectif actionné par un moteur à forte consommation énergétique, 3°) autonomisation totale du machinisme reposant sur lui-même avec la production de machines par des machines, étape qui s'accomplit à l'époque même de la rédaction du *Capital*.

Marx signale comme machine par excellence le *slide rest* d'Henry Maudsley, inventé en 1802, combinant moteur à puissance variable et contrôlable et outils terminaux mobiles et adaptables avec glissière mobile : c'est l'ancêtre des développements postérieurs allant des tours à fileter à la programmation informatique.

#### **La section IV, chapitre 13 : les contradictions du capitalisme comme machinisme.**

*« Ce n'est que dans l'industrie mécanique que l'homme arrive à faire fonctionner sur une grande échelle les produits de son travail passé comme force naturelle, c'est-à-dire gratuitement. »*

Mais dans le capitalisme le machinisme n'a pas cette finalité, mais uniquement celle de remplacer du travail pour que le travail, toujours lui, produise encore plus de survaleur.

Ce qui est, on le voit, totalement contradictoire, puisqu'il lui faut réduire la part du travail pour augmenter le produit du seul travail.

7 des sections du chapitre 13, comprises entre la section introductive et la section conclusive sur l'agriculture, qu'il faut considérer à part, développent cette contradiction.

Sans les récapituler toutes ici, il faut dire très clairement ce qui en ressort : la fabrique, l'usine, la grande production industrielle, ne sont pas pour Marx des formes nécessaires de la production, mais des formes nécessaires de la matérialisation et de la domination du capital, ce qui n'est pas du tout la même chose, et la forme despotique du commandement central dans l'entreprise (comme disait Lénine en 1918 pour appeler à le mettre en œuvre ...) correspond à cette domination, niant le droit bourgeois libre et égal du marché.

Concrètement, le machinisme, forme achevée de production de survaleur relative, va servir à produire de la survaleur absolue en mettant au travail les femmes et les enfants, en servant à augmenter le temps de travail, et en instaurant une nouvelle forme du temps comme exploitation consistant non pas dans son prolongement mais dans son intensification.

Il produit la formation de branches économiques mixtes, combinant le pire de la surexploitation physique et le pire de la domination mécanique : manufacture et travail à domicile sont réinventés sous son égide comme des formes d'exploitation poussée – depuis, cela s'est appelé « externalisation », « distanciel », etc. ...

Sur le travail et sur les travailleurs, il agit comme l'agent puissant de la déqualification et de la réduction de la force de travail à la simple force motrice (cf. lettre à Engels citée ci-dessus).



Il est normal que la lutte des classes prenne la forme de la lutte entre travailleurs et machines : ce constat fait du « luddisme » une tendance nécessaire et permanente et non pas un moment primitif de la lutte des classes.

Son action dissolvante sur la famille et sur le statut des femmes et des enfants, d'une part, et la nécessité d'ordre public qu'elle entraîne, pour éviter la destruction de la force de travail, de réglementations sanitaires, d'une instruction primaire, d'un enseignement professionnel, d'autre part, soulèvent la contradiction de l'humanité dominée par le capital :

*« Oui, la grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porteur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sait tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans les fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises. »*

Décidément, nous sommes très loin du « XIX<sup>e</sup> siècle » auquel on tente de ramener Marx, ou plutôt, le « XIX<sup>e</sup> siècle » a vu naître en Angleterre ce qui est à présent mondial ... et bien pire.

#### **Section IV, chapitre 13 : « Grande industrie et agriculture. »**

Et cela éclate dans la dernière section du chapitre 13, qui se veut conclusive et marquante. De même que Marx a placé stratégiquement au début de ce chapitre un ajout anticipant sur les prochains livres du *Capital* à propos de la concurrence, de même il a placé à la fin de ce même chapitre cet ajout stratégique introduisant l'idée d'une contradiction absolue entre production capitaliste et fertilité du sol.

Si « *C'est dans la sphère de l'agriculture que la grande industrie a l'effet le plus révolutionnaire* », la production capitaliste en opposant ville et campagne et en concentrant la population dans les villes, perturbe gravement « *le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol.* »

*« Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès pour l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme l'arrière-plan de son développement, et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant en même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur. »*

Cette phrase finale souvent citée est toutefois mal comprise et elle ne peut l'être que difficilement car, dans cette section, Marx ne démontre pas ce qu'il dit présenter « par anticipation ».

Une longue note sur sa source principale, le grand agrochimiste Justus Liebig, n'éclaire guère le lecteur car elle vise à suggérer que, sans s'en rendre compte, Liebig n'était pas du tout sur le terrain de la « loi de la population » malthusienne et de la « loi des rendements décroissants » malthusorcardienne, théories dont je parlerai plus loin, et que rejette Marx (à juste titre).

Mais en travaillant la 7<sup>e</sup> édition, amplifiée et remaniée, de la *Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture* de Liebig tout en travaillant au *Capital* en 1865, Marx a acquis la

conviction que la production capitaliste visant la survaleur, en traitant le sol comme une ressource illimitée, entre en contradiction avec la reconstitution de la productivité naturelle.

D'où un parallèle, fondamental pour lui, mais non développé ici, et mal connu par la suite, entre ces deux contradictions : celle de l'exploitation du travail par le capital et celle de l'exploitation de la nature et du sol.

### **La section V : productivité et intensité.**

La cinquième section, titrée dans le texte allemand *Survaleur absolue et survaleur relative*, peut passer dans une lecture rapide pour un simple appendice des deux grandes sections précédentes.

En projetant le futur livre I sur la production du capital, Marx s'était proposé en décembre 1862 un plan qui comportait d'abord les sections I à IV de la version finale, puis envisageait une large section V (« *Combinaison de la plus-value relative et de la plus-value absolue. Rapports (proportion) entre travail salarié et plus-value. Soumission formelle et réelle du travail au capital. Productivité du capital. Travail productif et improductif.* »), suivie de sections tournant autour de l'accumulation primitive, du « *résultat du procès de production* » et des critiques des théories sur la plus-value et sur le travail productif et improductif.

Mais Marx a bifurqué directement vers la critique des théories à la fin du cinquième cahier des manuscrits de 1861-1863, qui stoppent l'élaboration sur le machinisme, ce qui correspond à la compréhension de la machine exposée ci-dessus d'après sa lettre à Engels du 28 janvier 1863.

Après le remplissage des 23 cahiers de 1861-1863, il rédige un chapitre qui reprend la pagination là où il s'était arrêté juste avant les « théories sur la plus-value », intitulé *Résultat du processus immédiat de production*, dit par la suite « chapitre inédit » du *Capital*. Il semble que ce texte avait été conçu comme la conclusion de la totalité ou de la majeure partie du livre I, l'accumulation du capital étant prévue pour le livre II. Mais Marx a finalement placé les deux sections essentielles sur l'accumulation à la fin du livre I. Dès lors, le chapitre conclusif devenait un chapitre de synthèse assez court, notre section V.

Le chapitre 14 y envisage le travail productif dans sa totalité sociale : le caractère de plus en plus social, collectif, de la production, fait que le travail productif des valeurs d'usage nécessaires à tous est loin de se limiter à la « production », industrielle ou agricole, proprement dite, et englobe bien des travaux « non manuels ». Cependant, le travail productif au sens du capital est uniquement celui qui produit de la survaleur pour le capitaliste. Marx a ici condensé de façon très elliptique ses matériaux, notamment ceux du chapitre 4 des *Théories sur la plus-value*, qui permettent d'envisager la question des « services » immatériels ainsi que celle des travaux domestiques contribuant à l'entretien et au renouvellement de la force de travail.

Notons que du point de vue d'un capital particulier, un travail peut être productif de survaleur pour lui sans l'être pour le capital social total, s'il lui permet de s'approprier une part de celui-ci : bien des travaux passant pour très « productifs » dans le cadre capitaliste, autour du commerce, des services financiers, etc., sont purement parasites au plan de l'utilité.

Dans l'édition française de 1872, Marx a élagué un passage qui, là encore, condensait les récapitulations et les réflexions du « chapitre inédit », qui relie la subordination, ou subsomption, formelle du travail au capital à la survaleur absolue, et la subordination réelle à la survaleur relative, et établit que la survaleur absolue est relative et réciproquement, présentant une sorte d'unité dialectique totale de la production capitaliste de survaleur.

Le reste du chapitre 14 traite de la « productivité naturelle » du travail. Il s'agit de démythifier la fiction des économistes selon laquelle tout travail humain est productif de capital, fiction courante dans bien des visions historiques qui voient des commerçants préhistoriques, des banquiers assyriens, des capitalistes romains, etc. Effectivement, le capital ne peut exister que sur la base d'une productivité héritée déjà construite par l'histoire. Mais il ne consiste pas dans celle-ci : il consiste dans la survaleur, et c'est la survaleur qui exige la productivité et en est la seule finalité. Par conséquent, productivité « du capital » (attribuée au capital : en fait, dominée par lui) et productivité naturelle sont deux choses différentes et souvent exclusives l'une de l'autre.

Ainsi, dans des îles indonésiennes, le palmier sagou donne-t-il de quoi manger une semaine aux habitants pour une journée de travail, mais, « *Si l'on introduisait la production capitaliste, notre brave indigène travaillerait peut-être six jours par semaine pour s'approprier finalement le produit d'une seule journée de travail* », ce qui n'a manifestement rien à voir avec la prodigalité de la nature ...

Le chapitre 15 se présente comme une étude des variations combinées entre durée, productivité et intensité du travail. L'unité des deux formes de survaleur est ici médiatisée par un moyen terme, l'intensité du travail, qui avait été introduite dans l'étude des conséquences de la division manufacturière et surtout du machinisme sur l'exploitation. L'intensité est une augmentation quantitative de la dépense de travail et a donc le même effet que la durée : elle produit plus de valeur, ce que ne fait pas la productivité qui ne produit que plus de valeurs d'usage, mais en même temps, comme la productivité, l'intensité produit aussi plus de valeurs d'usage.

De cette étude des variations combinées, il ressort la critique de l'illusion pessimiste de Malthus et de Ricardo qui, devant l'explosion du paupérisme, les rendements agricoles supposés décroissants, et le cours monétaire forcé, en Angleterre pendant les guerres anti-jacobines, avaient cru à un recul de la production de survaleur, alors qu'au contraire elle explosait, durée, productivité, intensité – et nombre de travailleurs – étant tous en forte hausse : c'était le moment clef de la « révolution industrielle ».

L'évolution « normale », influencée par la lutte de classe des ouvriers s'inscrivant elle-même dans le cadre du développement du capital, c'est la baisse de la durée, combinée à la hausse de la productivité et à une forte hausse de l'intensité, donc de l'exploitation, précisément aidée voire permise par la baisse de la durée. Le schéma général est : hausse de la productivité permettant une baisse de la durée qui facilite à son tour la hausse de l'intensité. La lutte de classe ne fait pas monter les salaires par rapport à la survaleur ou très exceptionnellement, mais elle atténue la dévalorisation continue de la force de travail, et peut donc faire monter les salaires réels.

Toute l'histoire ultérieure a confirmé cette analyse : avec les « 35 heures » en France par exemple, on a vu augmenter la production réelle de survaleur ainsi que l'intensité - et le stress - au travail.

Le chapitre 16, fort court, montre que les ratios de l'économie politique classique (qui ne sont plus usités dans l'économie « moderne » issue de celle que Marx appelait l'économie « vulgaire »), surtravail/journée entière, survaleur/valeur du produit, produit net/produit total, d'une part passent à côté du problème de la transmission de la valeur du capital constant, d'autre part et surtout oblitérent (mais pas totalement, comme cela sera fait par la suite !) l'exploitation du travail qui se mesure, elle, par les ratios survaleur/capital variable ou survaleur/valeur de la force de travail, et surtravail/travail nécessaire. En fin de compte, la formule travail non payé/travail payé traduit bien mieux la réalité.

Ainsi faite de touches successives, la section V du livre I du *Capital* a un grand intérêt théorique qui peut facilement échapper au lecteur. En particulier, la médiatisation des notions de durée et de productivité par l'intensité est un approfondissement non négligeable de la détermination capitaliste du temps comme exploitation.

### ***La section VI : le salaire.***

Le salaire est appelé et apparaît comme la valeur du travail ou le prix du travail. Mais si tel était le cas, si le salaire payait le travail fait et donc son produit, il n'y aurait pas de survaleur. Le salaire ne paie pas plus le travail que le prix d'une machine ne paie le travail que fait ensuite la machine une fois achetée. Mais la forme « valeur du travail » ou salaire a précisément pour fonction sociale de masquer que le salaire paie la seule force de travail, dont l'exercice est le travail. Cette mystification relève du fétichisme marchand et elle est nécessaire au fonctionnement de l'achat et de la vente de la force de travail, à l'exploitation du travail salarié. La distinction fondamentale, propre à Marx, entre travail et force, ou puissance de travail, revêt donc un contenu politique déterminant.

La mystification est partagée par les travailleurs qui croient qu'on leur « paie leur travail », et elle agit jusque dans leurs protestations pour être payés au « juste prix », qui apparaît par exemple dans les conceptions proudhoniennes protestant contre les « excès » du capital sur la base du fétichisme de l'échange marchand. La lutte ouvrière commence non pas en mettant en cause le salariat, mais en voulant un « juste » salaire. Quant aux capitalistes, ils croient eux aussi qu'ils « paient » « le travail », et le considèrent comme une dépense qu'ils sont bien bons de consentir – l'expression « coût du travail », on le sait, a fait florès depuis ...

Cette démystification de la catégorie du « salaire », effectuée dans le chapitre 17, est fondamentale, mais, méthodologiquement, elle n'est pas à sa place dans le livre I qui traite des catégories de la production du capital. C'est, précise Marx, une « *expression irrationnelle* » comparable à la « valeur de la terre », qui n'a pas plus de valeur que le travail. « *Ces expressions irrationnelles ont cependant leur source dans les rapports de production eux-mêmes, dont elles réfléchissent les formes phénoménales. On sait d'ailleurs dans toutes les sciences, à l'économie politique près, qu'il faut distinguer entre l'apparence des choses et la réalité.* »

Le phénomène en surface traduisant l'essence en profondeur (une distinction et des termes tout à fait hégéliens), relève dans le plan de Marx de tomes ultérieurs du *Capital* – le livre III voire le livre sur le « travail salarié » qui semble encore évoqué ici. Mais s'il a décidé de placer dans le livre I ce court chapitre, d'ailleurs très « pédagogique », sur le salaire, c'est que cela lui a paru politiquement

indispensable pour que l'ouvrage atteigne son but : dévoiler la nature de la production capitaliste et armer le mouvement ouvrier montant.

Marx n'étudie d'ailleurs pas, dans les trois chapitres suivants, les lois et facteurs agissant sur le mouvement des salaires, mais il approfondit les distinctions à faire sur la base de la définition du salaire comme forme fétichiste nécessaire.

Le salaire paie « le travail », en fait la force de travail, sur la base de périodes temporelles – le noyau en est la journée de travail, des durées plus longues, semaines, mois, années, ayant été prises en compte depuis, mais toujours sur la base de durées horaires standards définies comme tant d'heure dans la journée.

Le salaire au temps (chapitre 18) est donc la forme normale de vente de la force de travail, et le jeu sur la durée du travail, périodes de prolongation et périodes de diminution, permet aux patrons d'agir indirectement, mais efficacement, sur le montant du salaire.

Le salaire aux pièces (chapitre 19) n'en est qu'une forme modifiée : il ne correspond pas à la valeur des pièces produites, mais il se réfère à une quantité donnée de pièces à produire pendant un temps donné. Le salaire aux pièces est idéal pour augmenter l'exploitation par l'intensité du travail, idéal pour mesurer et contrôler intensité et productivité, et idéal pour mettre les travailleurs en concurrence réciproque ou pour les faire surveiller par des petits chefs intéressés au nombre de pièces produites par « l'équipe ». Il est « *la forme du salaire la plus appropriée au mode de production capitaliste* », au point, ajouterais-je, qu'il est reproduit même quand plus aucun travailleur ne produit vraiment un objet, une pièce, à lui tout seul, en évaluant désormais le nombre de gestes, d'opérations, d'« actes » ou d'« items ».

Notons bien que la Russie, la Chine et les autres régimes dits « communistes » en furent les plus fidèles pratiquants ...

Entre les différents pays (chapitre 20), la combinaison durée/intensité/productivité en relation avec les conditions naturelles et sociales générales et avec les résultats de la lutte des classes, engendre des valeurs nationales différentes de la force de travail et produit une sorte d'échelle, de dénivellement des salaires (les pays aux plus hauts salaires étant en fait ceux où est produite le plus de survaleur relative), échelle que Marx réfère, concernant l'intensité, à « *l'intensité ordinaire du travail universel* », ce qui postule, comme une mesure régulatrice, un « travail universel » qui, en fait, n'existe pas, mais tend à être institué par la mondialisation du marché.

## **La dynamique du capitalisme ou l'accumulation du capital – sections VII et VIII.**

### ***Présentation.***

Dans le processus rédactionnel de Marx, les deux dernières sections du livre I du *Capital* ont été écrites ensembles, et la section VIII, dite de l'« accumulation primitive », n'a d'ailleurs été séparée comme section indépendante qu'à partir de la seconde édition du *Capital*.

Pourtant, son style et sa thématique diffèrent de tout le reste de l'ouvrage, car elle en est la seule partie à proprement parler historique. On ne doit pas pour autant la mettre à part dans notre

découpage d'ensemble du livre I : la dynamique de la croissance du capital est le thème commun de ces deux sections, son auto-accroissement répétitif en spirale dans la section VII, la mise en place historiquement « initiale » de cette dynamique dans la section VIII.

Les deux forment un tout : le capital s'auto-reproduit en un système qui, par lui-même, n'offre aucune porte de sortie, et la section VII dessine avec une vigueur dantesque cette sorte de descente le long de ses spirales, sans issue ; mais il a eu un début, ne résultant d'aucune nécessité économique fatale, et il a donc une fin possible, ce que suggère la section VIII, qui, nous le verrons, en dessine peut-être même deux.

Je dois dire que c'est après plusieurs relectures et examens critiques que j'en arrive à penser que la section VII, et son grand chapitre 23 sur la « *surpopulation relative* » est, tout compte fait, *la partie la plus novatrice et la plus actuelle du Capital*.

Or, les représentations idéologiques – marxistes et antimarxistes – ont tout au long du XX<sup>e</sup> siècle coupé court à cette appropriation nécessaire de la section VII. Elle était censée présenter des « lois » nécessaires et fatales, prolétarisation du monde entier, paupérisation « absolue », etc., affirmées dogmatiquement par les uns, « réfutées » avec facilité par les autres.

Le grand appendice documentaire du chapitre 23 passe donc pour le plus « XIX<sup>e</sup> siècle » du *Capital*. Rien n'est plus faux : ce monde de migrants et de précaires voués à la barbarie et à la « *phanérogamie* », terme de Fourier qu'on pourrait rendre par « polyamour », mais dégradé en promiscuité et violence sexuelle dans les bandes de jeunes travailleurs nomades, c'est ce que connaît l'humanité du XXI<sup>e</sup> siècle sous la domination du capital.

La section VII commence par ce qui, en littérature, s'appelle une reprise narrative. Marx dans les premiers plans du *Capital*, je l'ai dit, terminait le livre I avant de traiter de l'accumulation, qui relevait, dans les *Grundrisse*, de la partie préfigurant le livre II, et cela avait sa logique : la dynamique de l'accumulation du capital va avec son mouvement et donc sa circulation, qui correspond à la circulation des marchandises et de la monnaie médiatisée par le moment de la production.

Mais Marx a décidé de placer dans le livre I l'étude de l'accumulation du point de vue de la production, et il a très bien fait nous allons le voir. Ceci implique, explicitement, un effort d'abstraction : abstraction, en l'occurrence, du problème de la « réalisation » c'est-à-dire de la vente des marchandises, ainsi que de l'achat des moyens de production et des forces de travail, deux moments clefs supposés résolus et fluides.

D'où le préambule de la section VII qui annonce que de la circulation dans sa totalité il sera traité dans le livre II, et que du partage de la survalueur en profit, intérêt, bénéfice commercial, rente ..., il sera traité dans le livre III. Cette annonce n'est pas faite en introduction générale au livre I, mais ici. L'analyse de l'accumulation en général, donc du point de vue de la production, contient en somme, comme ses développements concrets, ce que développeront les livres II et III.

La section sur l'accumulation va donc elle-même concrétiser, présenter la vie réelle des catégories abstraites initialement dégagées par l'analyse dans la section I. La marchandise, la valeur et la monnaie, dans la réalité humaine, ce sont l'accumulation productive, le salariat, l'armée de réserve, la

super-pauvreté engendrée par la possibilité de la richesse pour tous, et l'humanité rendue surnuméraire

### ***La reproduction du capital (chapitres 21 et 22).***

Saisir le capital comme un processus à l'échelle sociale, ou, mieux, saisir la société sous la domination du capital comme prise dans un processus, est effectué par Marx en trois temps, autour de trois catégories allant de la plus abstraite à la plus riche : 1) la simple reproduction de l'existant, 2) sa reproduction agrandie ou élargie, 3) le procès réel de l'accumulation où s'épanouissent les contradictions.

La reproduction simple (chapitre 21) est un métabolisme d'autoproduction de la société par elle-même dans ses composants matériels et relationnels, sans augmentation de ceux-ci. Un fonctionnement capitaliste en reproduction simple est donc une abstraction impossible dans laquelle il n'y a pas de réinvestissement, toute la survalueur étant consommée individuellement par ses bénéficiaires, les capitalistes. Mais l'examen de cette abstraction permet de montrer que le capital variable est produit par les prolétaires (même si l'on suppose un moment initial où les capitalistes, par on ne sait quel miracle, en auraient disposés à l'avance pour amorcer la pompe) ; et que le capital constant s'use et doit donc être remplacé par des investissements de remplacement issus de la survalueur, sans quoi il y aurait non pas reproduction, mais diminution. La normalité pour le capital n'est donc pas sa reproduction, mais bien son accroissement.

En outre, la reproduction sociale est celle des rapports sociaux capitalistes. Si, dans sa consommation privée, le prolétaire « *s'appartient lui-même et effectue des fonctions vitales en dehors du procès de production* », en tant que membre de la classe des prolétaires, sa consommation n'a d'autre fonction que de participer (de manière indispensable) au renouvellement du capital, au même titre que l'entretien des machines.

La reproduction est donc en réalité, forcément, une reproduction élargie (chapitre 22). Le droit individuel de propriété marchand libre et égal devient le droit permanent des capitalistes à accumuler ce que leur apporte le travail, d'un côté, et le droit précaire des prolétaires à pouvoir vivre en achetant ce qu'ils ont produit précédemment, comme classe.

Mais cela ne fonctionne que par et dans un accroissement continu car ce n'est pas seulement le capital qui « produit » la survalueur, mais la survalueur qui, dans le procès sans limite ainsi engagé, « produit » le capital : « *Le trajet circulaire de la reproduction simple se transforme, pour reprendre l'expression de Sismondi, en une spirale* » (notons cet hommage à l'économiste classique ayant poussé le plus loin la critique interne de l'économie classique, dans ses limites).

Outre la répartition de la survalueur en capital et en revenu des capitalistes, le volume de l'accumulation dépend du degré d'exploitation de la classe ouvrière, de la masse du capital engagé, de l'appropriation des forces naturelles et des matières premières gratuites, du service gratuit du travail accumulé dans les machines et équipements, de la productivité sociale globale du travail, intégrant la science et la technique : on a là un série de facteurs « gratuits », par eux-mêmes distincts du rapport capitaliste, mais soumis à sa domination et déterminés par lui.

Le capitaliste en lui-même « ... n'a aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale, qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié », « agent fanatique de l'accumulation, il pousse les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure. »

### **L'accumulation du capital : chapitre 23.**

Avec le chapitre 8 sur la journée de travail et le chapitre 13 sur le machinisme, le chapitre 23 est l'un des trois plus longs chapitres du livre I du *Capital*, envers lequel l'erreur de lecture la plus banale consiste à prendre la documentation pour de la documentation servant seulement à s'indigner, alors qu'elle correspond à la visée théorique fondamentale poursuivie, bien soulignée dans le titre du chapitre : « *La loi générale de l'accumulation capitaliste* ». Quelle est donc cette « loi générale » ?

L'analyse de l'accumulation comme processus concret contradictoire au niveau de la production commence par la présentation d'une catégorie analytique nouvelle élaborée par Marx, un véritable concept au sens hégélien dans sa structure, mais ancré dans les données matérielles : la composition organique du capital.

Il s'agit du rapport entre capital constant et capital variable à un double niveau : au niveau matériel des valeurs d'usage, ou composition technique, et au niveau monétaire de la valeur-capital, ou composition-valeur, le point clef étant que la composition-valeur dépend de la composition technique, d'où le terme de composition organique, aux tonalités à la fois hégéliennes et biologiques ; mais cette dépendance est dialectique, c'est-à-dire que la valeur des éléments du capital, le capital constant C et le capital variable V, n'est pas le reflet automatique du rapport entre la masse matérielle des moyens de production et celle des moyens de consommation renouvelant la classe ouvrière.

Marx a élaboré cette catégorie de composition organique en rédigeant les brouillons du livre III, avant donc de réaliser la rédaction finale du livre I : « *Nous appellerons composition organique sa composition-valeur dans la mesure où celle-ci est déterminée par sa composition technique et la refète* » (livre III, section II sur la formation d'un taux moyen de profit). Le terme apparaît dans une lettre à Engels du 2 août 1862. Son contenu conceptuel renvoie à des rapports contradictoires fondamentaux : entre valeur d'usage et valeur, entre matière et forme. Il a en outre un parallèle agricole et podologique remarquable dans la catégorie de fertilité agronomique du sol, définie par Marx comme sa fertilité artificielle construite par l'investissement de capital en tant qu'elle repose sur sa fertilité naturelle et peut l'épuiser. Ce parallèle - fondamental - est très généralement ignoré des commentateurs.

Ceci posé en introduction au chapitre 23, le premier point de l'analyse de l'accumulation proprement dite montre qu'à composition organique constante du capital social, son accumulation entraîne une demande croissante de forces de travail et pousse donc les salaires à la hausse.

Mais ce n'est là qu'un moment nécessaire mais non définitif du procès d'accumulation. Celui-ci, de manière cyclique et saccadée et non pas linéaire, est également qualitatif, c'est-à-dire procède par révolutions technologiques qui font augmenter la part proportionnelle du capital constant et baisser celle du capital variable.



Concrètement, cette tendance fondamentale opère par les voies de la concurrence : concentration et croissance des capitaux, formation de nouveaux capitaux, puis absorption de ceux-ci dans un processus de centralisation qui, sans augmenter la masse totale du capital social, accélère le changement technologique et recourt massivement au crédit, à la forme des sociétés par action, sans exclure les « *annexions* » pures et simples de capitaux par d'autres.

L'évolution générale du mode de production capitaliste est dessinée ici par Marx, mais il entend, dans ce livre I, présenter le processus avant tout du point de vue de la classe ouvrière.

Moins de capital variable produisant plus de marchandises, il s'ensuit que la « loi générale » est celle de la production d'une classe ouvrière à deux composantes, la composante employée et la composante rejetée comme surnuméraire, l'armée de réserve.

Le « marché du travail » est donc pipé : « *Le capital agit des deux côtés à la fois. Si son accumulation augmente la demande de bras, elle en augmente aussi l'offre en fabricant des surnuméraires. Ses dés sont pipés.* »

Cette « loi générale » implique une définition du prolétariat comme englobant les non employés et pose le *Capital* comme une œuvre ayant, en somme, une « théorie du chômage » en son centre.

Et cette « théorie du chômage » est une théorie démographique de l'accroissement humain qui répond à Malthus mais annonce l'explosion démographique planétaire : l'accumulation du capital implique en effet l'explosion démographique et la fabrique planétaire d'une humanité surnuméraire.

Au lieu de « réfuter » Marx en observant que la masse des pauvres ne s'est pas accrue proportionnellement dans tel grand pays industriel à l'échelle, par exemple, du XX<sup>e</sup> siècle, on doit envisager le bouleversement global de l'humanité depuis 200 ans, dans ses effectifs et dans sa condition réelle.

L'accroissement de la composition organique du capital fait monter la valeur de C dans des proportions bien moindres que celles de son accroissement comme matière réelle : alors qu'une immense technostucture couvre la planète, la productivité accrue a dévalorisé les marchandises individuelles constituant ce capital constant, outre le fait que les « dons gratuits de la nature » sont plus surexploités et anéantis qu'ils ne l'ont jamais été. La population ouvrière employée, répondant au capital variable V, augmente de manière absolue, mais décroît proportionnellement au capital constant, d'une part, et d'autre part par rapport à l'humanité surnuméraire fabriquée en masse autour d'elle, et faisant pression sur le niveau des salaires, d'autre part.

Ici, il serait possible de formuler l'autre loi « loi générale et tendancielle » correspondant à la loi principale qui concerne l'immense majorité du genre humain : la tendance à la baisse du taux général de profit, c'est-à-dire que rapporté à l'investissement productif social total nécessaire, étant donné la prépondérance de C, la production de survaleur, qui continue et augmente de manière absolue, n'augmente de manière relative que de façon décroissante, puisque le capital qui vit de l'exploitation du travail a en même temps et pour cela même remplacé de manière croissante le travail.

En outre, la tendance à la destruction de la fertilité des sols, que nous pouvons généraliser en tendance à l'épuisement de tout l'apport « gratuit » de la nature en éléments intégrés au capital

constant et directement gaspillés, puis dynamisés par des procédés artificiels qui ne visent qu'à la création de plus de survalueur et s'avèrent, à plus ou moins long terme, « *prédateurs* », selon le mot de Justus Liebig, se combine aux deux autres tendances.

Explosion démographique produisant pour le capital une humanité surnuméraire, destruction des potentialités du sol et des milieux, décroissance proportionnelle des profits par rapport aux investissements nécessaires à l'échelle sociale pour les réaliser : voilà donc un résumé des contradictions infernales du capital. La troisième n'étant que la moins importante, du point de vue de la terre et du travailleur, de la nature et de l'humanité ...

Revenons au suivi du chapitre 23 lui-même : le capital variable et l'effectif prolétarien employé par le capital connaît donc une « *hausse décroissante* », expression contradictoire qui résume bien le caractère contradictoire du processus, qui prend un caractère « *élastique* » et « *saccadé* » lié aux crises commerciales.

« *L'accroissement des ressorts matériels et des forces collectives du travail, plus rapide que celui de la population, s'exprime en la formule contraire : la population productive croît toujours en raison plus rapide que le besoin que le capital peut en avoir.* » « *Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force de travail, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse.* » Il y a donc une « *corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère.* » Telle est la « loi générale » de l'accumulation.

Dessinait une sociologie de la misère et du chômage, Marx distingue une surpopulation *flottante*, repoussée puis aspirée par les cycles capitalistes, une surpopulation *latente* sous forme de réservoirs notamment dans les campagnes, et une surpopulation *stagnante*, plongée en permanence dans le paupérisme.

Dans la 6° et dernière section du chapitre 23, la plus développée, Marx passe en revue des exemples significatifs de la surpopulation produite par le capital : Angleterre de 1846 à 1866 avec les précaires mal payés en pleine croissance économique (*workers poors* dirait-on aujourd'hui) ; le prolétariat *nomade* de ce que l'on appellerait aujourd'hui les « migrants », présenté dans le cadre de la Grande-Bretagne, les ouvriers qualifiés mieux payés étant désignés au passage du nom d' « *aristocratie* » - mais pour dire que les crises les affectent aussi et peuvent les renvoyer à l'armée de réserve ; les ouvriers agricoles ; et, pour finir, un grand développement sur l'Irlande, dont la dépopulation suite à la famine artificielle de 1848 n'a pas empêché, mais a au contraire accéléré, la prolétarianisation sous forme de l'emploi d'une minorité et du renvoi d'une majorité parmi les surnuméraires.

Ces développements concrets terminant longuement le chapitre 23 présentent des aspects d'un immense intérêt.

Il apparaît que la tendance réelle du développement capitaliste, sans que Marx ne le dise explicitement car ce n'est pas une loi obligatoire, fait de l'armée de réserve une masse *plus nombreuse* que le prolétariat employé. Par conséquent, l' « ouvriérisme » est une conception restrictive, voire « aristocratique », du prolétariat (même lorsqu'il s'en prend aux employés et fonctionnaires qui ne mettent pas « la main à la patte »).

Autre point saillant : l'importance croissante, dans la description concrète, des questions foncières et immobilières touchant à la propriété du sol en Irlande et d'une façon générale au logement, questions prolétariennes à part entière. L'accumulation du capital se spécifie sous une de ses formes les plus barbare : l'accumulation de rentes foncières et immobilières.

Enfin, la place faite à l'Irlande conduit, en conclusion, à suggérer que la question nationale irlandaise est en même temps une question prolétarienne, une question de « paupérisme » et une question foncière, donc qu'elle a un potentiel, une charge révolutionnaire détonante, y compris dans son interaction avec la formation d'un prolétariat révolutionnaire émigré en Amérique ...

C'est daté ? Cherchez donc des cas similaires aujourd'hui, vous en trouverez. Beaucoup !

### ***Les origines du capital : la section VIII.***

La section VIII, au titre improprement traduit par « l'accumulation primitive » et mieux traduit par « la prétendue accumulation initiale », avec les chapitres 24 et 25, termine le livre I. On souligne souvent son caractère historique qui le distingue du reste de l'ouvrage, mais il faut préciser qu'elle se rattache à la section sur l'accumulation, accumulation dont elle constitue en quelque sorte le démarrage : avant que le capital ne s'autoreproduise en grossissant, il fallait bien qu'il démarre. Et la dimension historique est en fait cursive, Marx donnant beaucoup de données en enfilades, sans se lancer dans une analyse historique articulée. Le ton est souvent, surtout sur la fin du chapitre 24, polémique et pamphlétaire : il s'agit, en réfutant les théories des économistes, assez comiques au demeurant, sur la constitution des premiers capitaux par la vertu économe des premiers capitalistes, d'affirmer le caractère violent, et dépendant de l'intervention étatique, du rapport capitaliste de production. Il faut insister sur ce qui en ressort : ce mode de production n'était pas nécessaire, il ne relevait pas de la « nécessité historique », il a eu un début et il peut donc avoir un terme.

Le capital existait-il avant le capitalisme ? C'est ce que semble suggérer le constat, tardivement fait par Marx vers la fin du chapitre 24, que « *le Moyen Age* » connaissait le capital commercial et le capital usuraire, qui produisaient des premières concentrations de capital-argent. Dans d'autres écrits, il en signale d'ailleurs l'existence dans l'Antiquité, et son action seulement dissolvante et nullement productive, par exemple sur Rome au 1<sup>er</sup> s. av. J.C. La citation d'un écrit anonyme de Thomas Hodgskin, ricardien de gauche, suggère que les lois contre l'usure n'ont en rien empêché la domination du capital. Mais la faible place de ce thème, mentionné de façon tardive et rapide, indique que Marx ne voit absolument pas dans ces « *formes antédiluviennes* » du capital l'origine du mode de production capitaliste.

Cette origine, il la situe d'emblée clairement dans la « *dissolution de la société féodale* ». Le féodalisme n'est cependant pas analysé plus précisément : implicitement, il s'agit d'un mode de production où la majorité produit un surplus pour les maîtres du sol, sous la forme d'une production parcellaire dans laquelle les producteurs sont rattachés au sol et aux instruments de production et sont de fait maîtres de leur propre travail. Le féodalisme est localisé en Europe occidentale jusqu'à l'Allemagne incluse, et une note remarquable, et remarquée des spécialistes, signale que, dans une forme assez pure, il existait aussi au Japon.

Où s'est produite la transition ? Marx indique que la production capitaliste apparaît dans des villes italiennes au XIV<sup>e</sup> siècle mais que le démarrage durable se produit en Angleterre à la fin du XV<sup>e</sup> et au

début du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que le servage a disparu de fait et que les villes jouent déjà un rôle important. Il va donc centrer la focale sur l'Angleterre, bien que des allusions à la France ou à la Prusse suggèrent qu'il pense que des processus parallèles, mais inachevés, s'y sont produits.

La clef de l'« accumulation initiale » est une grande expropriation : celle de la population paysanne anglaise qui, dans le féodalisme décomposé, avait réussi à réaliser une sorte d'appropriation individuelle réelle, nécessairement combinée à des droits collectifs essentiels sur les « communs ».

A partir du « *licenciement des suites féodales* » à la fin de la guerre des Deux Roses, avec un coup d'accélérateur donné par la Réforme (vente des biens monastiques), la transformation des paysans à demi libres en prolétariat totalement « libre » mais totalement dépourvu de moyens d'existence, est un processus violent, de longue haleine, dans lequel l'État (roi et Parlement) se range progressivement aux côtés des propriétaires, ce qui est fait complètement au XVIII<sup>e</sup> siècle avec le plein appui du Parlement aux enclosures et aux *clearing of estates* et autres « améliorations ».

La privatisation des « communs » et l'expropriation des « cottages » résument le procédé dans le long terme. Il refaçonne le paysage, détruisant les openfields au profit des prairies d'élevage puis de la *dear forest* et autres landes soi-disant « sauvages » d'Écosse et d'Irlande.

Marx ne parle nulle part de « révolution bourgeoise » et encore moins de « révolution démocratique bourgeoise » et c'est bien l'aristocratie féodale qui se transforme en classe de propriétaires fonciers et de financiers. Au passage, il estime que la première révolution anglaise (1642-1658) n'a pas accéléré, mais au contraire a ralenti, le processus d'expropriation, alors que la seconde, dite *Glorieuse* (1688-1689) l'a consacré. Ses sources sont classiques (et excellentes !) : John Fortescue pour le XV<sup>e</sup> siècle, Thomas More pour le XVI<sup>e</sup>, Francis Bacon pour le début du XVII<sup>e</sup>.

La grande expropriation a produit un prolétariat errant, mais pas encore un prolétariat apte à la discipline du travail salarié et à sa « *contrainte silencieuse* », contrainte économique intériorisée et naturalisée, quasi automatique.

L'autre volet de la violence est donc l'action de la monarchie pour discipliner et terroriser : c'est la guerre contre les pauvres. Marx signale les lois terroristes et tortionnaires contre les vagabonds, et les relie à tout ce qu'évoquait le chapitre 8 sur la lutte engagée dès après la peste noire pour augmenter le temps de travail en Angleterre et en France.

Les grandes violences de la « modernité » en Europe, auxquelles on a ajouté depuis l'enfermement des malades et des « fous » et la chasse aux sorcières, sont ainsi rattachées à la genèse des rapports de production capitalistes.

Quant aux capitalistes, ils émergent progressivement, avant tout parmi les fermiers locataires des grands propriétaires, à partir des baillis et intendants notamment, et aussi parmi les artisans et maîtres-artisans.

Un capital financier et associé à l'État naîtrait donc à partir de la haute aristocratie foncière, d'une part, et un capital productif agricole, artisanal et commercial naîtrait à la base, d'autre part, le vieux capital commercial et usuraire ne jouant qu'un rôle secondaire, ou inexistant, voire réactionnaire, dans cette émergence.

La grande masse doit alors acheter ses moyens d'existence : un marché intérieur se constitue. L'inflation causée par les métaux précieux d'Amérique à partir du XVI<sup>e</sup> siècle accentue les différenciations, désavantageant les rentiers et les salariés et avantageant les fermiers et les commerçants.

Marx met alors en avant une difficulté d'ordre historique : ces processus se déroulaient à « *allure d'escargot* » alors que le « *capitaliste industriel* » arrive, lui, soudainement et à grande échelle, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, c'est l'avènement de la grande industrie qui constitue totalement le mode de production capitaliste en mode de production dominant, par une subordination réelle du travail au capital dans tous les secteurs. La section VI du chapitre annonce, par son titre, la « *genèse du capitaliste industriel* ».

Disons clairement que cette section ne répond pas à ce que ce titre annonce. Ce que Marx y présente, c'est un changement de cadre et d'échelle d'ordre mondial qui s'est produit, lui aussi, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle : la constitution du marché mondial par la poussée dominatrice et colonialiste européenne.

Les sections précédentes parlaient d'un processus endogène, issu des contradictions du féodalisme, et avant tout anglais. Elles sont la source de la tradition interprétative mettant l'accent sur les luttes de classes et la transformation endogène du féodalisme, comme chez Robert Brenner et Hellen Meiskins Wood.

A partir de la section VI l'accent est par contre mis sur le marché mondial et le processus global – et fournit donc une source aux modèles dits de la commercialisation comme explication classique des origines du capitalisme dans le marxisme traditionnel (mis en avant par Paul Marlor Sweezy), puis de façon plus combinée chez Immanuel Wallerstein.

Des études postérieures à Marx ont plutôt indiqué que le premier capital industriel était endogène et procédait de la fructification rapide de petits capitaux, avant le recours au crédit qui advient ensuite. Le schéma suggéré par Marx, ceci dit, n'est pas à infirmer, mais à compléter : son intuition est que le changement d'échelle de la production capitaliste en Angleterre d'abord, devait répondre au changement d'échelle du marché mondial opéré depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

Et surtout, ce marché mondial n'est pas décrit en termes de pur marché, mais avant tout en termes de violence accoucheuse, déchaînée et destructrice. Il est assez étonnant que l'on ait pu faire passer Marx pour un apologue du progrès apporté par « l'Occident » au vu de l'indignation pamphlétaire de cette section, qui ne laisse pas subsister une once de reconnaissance d'un quelconque « aspect positif » de la colonisation, que l'on avait encore, sous le nom de « *mission historique* », dans des écrits de Marx datant du début des années 1850.

L'exposé est, certes, rapide, mais il pose les éléments du dossier : anéantissement des amérindiens, conquêtes coloniales, rôle clef de l'esclavage des noirs et des indonésiens en miroir de l'accumulation du capital au « centre », rôle clef de la guerre commerciale continue entre puissances européennes, recherche, découverte et exploitation des mines d'or et d'argent, en sont les pièces principales.

A partir de là, se forme l'État financier moderne, dont le plein avènement, préparé à Venise, Gènes et Amsterdam – Marx fraie ici la voie à Braudel ! – s'effectue avec la création de la Banque d'Angleterre en 1694. La dette publique et le système fiscal achèvent de faire du territoire de l'État moderne un incubateur d'entreprises, comme on dirait dans les écoles de commerce.

Non seulement tout le processus de la prétendue accumulation initiale voit le capital arriver « *dégoulinant de sang et de boue par tous ses pores, de la tête aux pieds* », mais tout le déroulement, de l'expropriation initiale à la constitution du marché mondial et du marché national scellé par sa Banque centrale, repose sur l'État, à l'encontre de toutes les idées « libérales » qui s'avèrent autant de fables.

Ce dégoulinement est-il limité à ce « démarrage » ? « Démarrage » dont on doit d'ailleurs remarquer qu'il a duré 500 ans !

Rien n'interdit dans la présentation qu'en fait Marx, de penser que les procédés expropriateurs lui sont réservés et ne se retrouvent pas à différents moments de la poursuite de l'accumulation du capital. Rosa Luxemburg, dans son *Accumulation du capital*, revient en 1913 sur l'expropriation des sociétés précapitalistes et les mécanismes de la dette publique, en pleine effervescence au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le plus grand modèle d'expropriation modernisatrice de masse au cœur de la tragédie du XX<sup>e</sup> siècle, ce sera les « collectivisations » staliniennes et maoïstes. Et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec la période dite de « mondialisation néolibérale », voit se reproduire et s'aggraver les formes de l'« accumulation prédatrice » et de l'« accumulation par dépossession » (David Harvey), de *land grabbing* et d'extractivisme déchaîné. La dimension écologique de l'accumulation, ou plutôt anti-écologique, apparaît comme centrale, et ceci non à l'encontre des déductions et descriptions de Marx, mais à partir d'elles.

### ***De la négation capitaliste de l'appropriation personnelle à la négation de cette négation.***

Marx a rajouté au chapitre 24 une septième section qui est une sorte d'appendice, n'apportant pas de nouvelles données historiques ou analytiques, mais opérant une synthèse, explicitement hégélienne – « *C'est la négation de la négation* », écrit-il de manière cryptique, avec une certaine ironie quand on sait qu'il avait, dans ses manuscrits de 1844, critiqué cette notion hégélienne comme trop conciliatrice.

Le capital est une expropriation : c'est l'idée centrale. Il a exproprié toute propriété individuelle fondée sur le travail personnel, puis il continue par l'expropriation des petits capitaux, en se centralisant. Il engendre alors sa propre expropriation, de façon inéluctable : il pose les conditions de l'expropriation des expropriateurs, de la révolution communiste, donc, explicitée par une citation du *Manifeste* de 1848 en note – seule référence au *Manifeste* de tout le *Capital*.

L'interprétation classique de ce passage conclusif consiste bien entendu à dire que pour Marx, la révolution communiste est inéluctable et découle des tendances fondamentales de l'accumulation capitaliste elle-même, qu'elle parachève en somme cette accumulation par une sorte de retournement dialectique final. Cette interprétation est conforme à la lettre et probablement à l'esprit du texte.

Cependant, la lettre comme l'esprit sont duaux et ambigus, ce que l'interprétation classique ne voit pas. Marx en effet ne parle nulle part de propriété d'État, mais bien de propriété à nouveau « individuelle », restaurée sur la base supérieure de la coopération libre et consciente.

Donc, s'il donne d'un côté l'impression d'une continuité allant des forces productives du capital aux forces productives « libérées », interprétable aujourd'hui comme productiviste et centralisatrice, il introduit de l'autre côté une discontinuité qualitative radicale consistant dans un retour aux formes « individuelles » et « communautaires » précapitalistes mais sur une base supérieure, et permettant un véritable épanouissement *des individus*.

Il n'y a pas pour nous à trancher pour Marx et à sa place : les deux dimensions sont entremêlées chez lui. Mais nous avons la capacité à trancher pour nous-mêmes aujourd'hui - en faveur de la seconde de ces interprétations.

### **Le vrai mot de la fin : Théorie moderne de la colonisation.**

Il se trouve que le chapitre 24 et sa « conclusion » sur la « négation de la négation » ne sont pas le mot de la fin du livre I du *Capital*.

Le chapitre 25 et dernier chapitre traite de la *Théorie moderne de la colonisation*. Maximilien Rubel, qui rafistole le texte de Marx à la place de Marx dans l'édition de la Pléiade, a inversé l'ordre suivi par Marx, convaincu que la vraie conclusion politique du livre I est la section finale du chapitre 24 (dont il bouleverse aussi la numérotation), et que le fait de placer à la fin ce chapitre sur les colonies de peuplement n'était qu'une ruse envers la censure, ruse qui aurait d'ailleurs, dans un premier temps, marché en Russie.

Cette dernière considération est possible, mais elle n'autorise pas à remanier l'ordre final du livre I, car - outre le respect élémentaire dû à un auteur quel qu'il soit et sachant que Marx tenait le seul livre I pour achevé - le fait que ce dernier chapitre soit le vrai chapitre final du livre I a aussi une portée théorique significative, qu'il faut savoir saisir.

Marx y part de la critique d'un économiste ricardien, Wakefield (qui contribuera par la suite à la colonisation de la Nouvelle-Zélande) qui déplore qu'aux États-Unis il soit très difficile de fixer des salariés puisque ceux-ci se dispersent en tous sens dans les terres « vierges ». Marx voit là la démonstration du caractère non naturel du capital et de la production capitaliste : même quand ce sont des populations issues de pays capitalistes qui débarquent dans de nouveaux espaces (rendus vierges par l'élimination des « aborigènes »), ce n'est pas la production capitaliste qu'ils apportent naturellement, mais une sorte de réappropriation des terres dans la liberté, qui n'est pas sans évoquer le républicanisme classique et jeffersonien, et auquel on peut aussi trouver, avec Friedrich Jameson, un goût libertaire.

De sorte que ce dernier chapitre nous suggère, outre l'expropriation des expropriateurs affirmée en conclusion de l'avant-dernier chapitre, une seconde « alternative », celle de la désobéissance généralisée. On pourrait donc apercevoir là, en filigrane, une sorte d'anarchisme se dessiner en « alternative » : le front pionnier, ou, mieux, la ZAD généralisée !

Marx indique que Wakefield et les gouvernants ont cherché la parade, qui consiste à affecter un prix artificiel aux terres vierges pour contraindre les émigrants au travail salarié au moins un certain temps, et à affecter l'impôt foncier ainsi récolté au recrutement de nouveaux émigrants. Sans compter que l'esclavage des noirs et le travail contraint des *servants* ont été les premières parades au danger de la liberté gyrovague des libres pionniers allant jouer aux indiens !

Surtout, Marx estime que c'est fini, la « *Grande République* » - ainsi désigne-t-il les États-Unis- après la guerre de Sécession, s'est lancée dans la dette publique et la corruption massive finançant des sociétés par action (c'est l'ère du *big business*), donc la liberté façon Thoreau ou façon Kerouac n'advient pas, le capital barrant son horizon ...

Cependant, si cette voie est bouchée désormais, il est permis de penser que la préférence marquée de Marx pour l'appropriation « libre » et « individuelle » met dans la balance un poids supplémentaire en faveur de l'interprétation la moins déterministe et la moins productiviste concernant la dualité ambiguë de la « négation de la négation » du capital par l'expropriation des expropriateurs.

### **Remarque conclusive sur le livre I.**

Le livre I du *Capital* contient bien le noyau des analyses fondamentales de Marx.

Les deux premières sections présentent la théorie de la valeur reposant sur le travail abstrait et la théorie du fétichisme, expression et modalité clef de la domination du capital, et clef des relations sociales réelles.

Les sections III à VI présentent la production de la survalueur et donc du capital avec ses implications sur le travail, sur l'humanité, et, assez significativement quoi que de manière non développée, sur la nature.

Les deux dernières sections présentent la dynamique de l'accumulation dans sa principale contradiction, qui n'est pas la « baisse tendancielle du taux de profit », mais qui est l'institution de la majorité du genre humain en masse surnuméraire paupérisée face à une technostrucure (le capital constant) prenant toute la place, cela tout en définissant les rapports sociaux capitalistes comme historiquement datés et comme non nécessaires, bien que formant un cercle de fer une fois qu'ils sont en place et se reproduisent en s'élargissant.

Une lecture sans œillères du livre I ouvre les plus importants horizons et son actualité est frappante, tant dans ses dimensions les plus « théoriques » (la valeur en procès) que dans ses descriptions les plus concrètes, qui passent, tout à fait à tort mais ce n'est pas un hasard, pour être seulement d'esprit « XIX<sup>e</sup> siècle ».

Tout cela ne signifie pas que tout soit dit dans le livre I. Les matériaux publiés par Engels comme livre II, en 1885, et livre III en 1894, contiennent des données qu'il ne développe pas. Je vais en traiter dans cet ordre standard, mais nous verrons en conclusion que leur analyse me conduit à le mettre en question.



## Le livre II du *Capital*.

### *Présentation générale du livre II.*

La principale erreur de lecture possible, et même probable, sur le livre II, est de penser qu'il est fait de considérations techniques fouillées (voire même un peu fouillis !), sans véritable portée « révolutionnaire » ou subversive. Engels lui-même avait prévenu ses correspondants que sa parution allait les décevoir. Mais c'est bien là une erreur.

Rappelons que le plan que s'était finalement donné Marx était triple, cela sous deux formes. Sous forme de syllogisme hégélien hétérodoxe, ainsi que je l'ai signalé plus haut, nous avons : le capital dans son universalité (ou si vous préférez : dans sa généralité), le capital dans sa particularité, le capital, ou cette fois-ci les capitaux, dans leur singularité. Sous forme de processus sociaux globaux, le premier livre devait traiter de la production du capital, le second de sa circulation, le troisième de l'unité des deux.

La production du capital est le moment fondamental, mais sa circulation en est la forme nécessaire d'apparition et de réalisation. S'il ne s'agissait que de circulation marchande, schématisée en une série d'échanges M-A-M, elle serait fort simple. Mais la circulation marchande simple n'existe pas, ou seulement de façon dérivée. Ce qui existe, c'est la circulation du capital, qui comporte le moment de sa production permettant sa valorisation. Sa formule est un développement de la formule « commerciale » de la formation du capital A-M-A', à savoir A-M ... P ... M'-A', où P est la production - rappelons que l'apostrophe indique la valorisation, l'accroissement : c'est la production qui l'opère, mais elle ne se réalise que par et dans la circulation, et peut, en cela, échouer.

Ce ne sont pas des marchandises simples qui circulent, mais des marchandises capitalistes porteuses de la valeur de C, de V et de S (capital constant, capital variable, survaleur). Cette circulation, en quoi consiste réellement la circulation marchande, combine les trois formes du capital : le capital-argent A, le capital productif P et le capital marchandise M, chacune des trois formes étant potentiellement chacune des deux autres. L'on voit que le moment de la production est cette fois-ci inclus dans la circulation, comme circulation du capital.

En tant que capital, le capital, et donc le capitaliste, se « vit » comme un agent de la circulation marchande, un échangiste, un « battant » commercial, un « entrepreneur schumpétérien » dont les innovations productives visent à vendre (et qui s'imagine souvent que ses revenus infiniment supérieurs à ceux des prolétaires récompensent l'essence surhumaine de ses talents en ce domaine). La circulation est donc le moment qui se montre à la surface alors que la production est une affaire privée et cachée.

Le mouvement du capital dans ses trois formes A, P et M est le point de départ et la clef du livre II. La profondeur de l'analyse de Marx va être de montrer que cette surface des choses est elle-même tissée de contradictions, qui viennent de la nature auto-accroissante, qui viennent donc de la production, du capital, et qui le poussent à superposer et enchaîner ses formes dans une course d'accélération permanente : le temps, posée au livre I comme mesure de la valeur et comme exploitation extensive ou intensive du travail humain, devient ici le problème n° 1 du capital. Il lui faut accélérer !

D'où le passage de la circulation du capital à travers ses trois moments A, P et M (première section du livre II), à la rotation du capital, c'est-à-dire à la circulation considérée dans sa vitesse (deuxième section) : combien de retours complets sur investissement dans une période de temps donné ?

Enfin, à l'échelle de la société, il faut considérer la manière dont la circulation des composants de la valeur, C, V et S, se répartit de façon à assurer la reproduction élargie, ou accumulation (troisième section).

Les trois sections du livre II, circulation, rotation et reproduction du capital, tentent de décrire chaque fois un peu mieux ce processus circulatoire s'élargissant en spirale, comme disait Sismondi. Si Marx donne quelque part la forme géométrique du capital, c'est là. Mais chacune des trois approches de cette révolution permanente ne faisant pourtant que reproduire du même avec le même, le pire des « mauvais infinis » au sens de Hegel, aboutit à des contradictions.

Ainsi présenté, le livre II semble très cohérent, mais cette apparence est trompeuse. Non seulement Marx n'est, la plupart du temps (il y a quelques passages qui font exception), pas parvenu à lui donner la forme polie et fluide qu'il ambitionnait, mais l'analyse des contradictions liées aux mouvements perpétuels du capital est inachevée ou se perd dans l'énumération de pistes significatives. La cohérence des thèmes des trois sections du livre II est effective, mais chacune des sections revêt un caractère inachevé.

Dans la section I, l'achèvement, voire le raffinement ratiocineur, de l'unité dialectique des trois formes du capital semblent avoir empiété sur l'exposé des modalités sociales concrètes réalisant celle-ci.

Dans la section II, Marx se heurte à des difficultés véritablement techniques mais à implications théoriques concernant l'accumulation monétaire.

Et la section III vise à déboucher sur des schémas d'accumulation globale du capital à l'échelle sociale, mais ne va pas jusque-là.

Rien ne nous interdit de tenter de « prolonger » Marx dans chacune des trois sections du livre II, certes, mais ses scrupules mettent l'accent sur de vraies questions : de tels prolongements porteront donc sur les contradictions du capital.

### ***Section I : la circulation du capital et le syllogisme capital-argent/capital productif/capital marchandise.***

Le livre II est une construction scrupuleuse, œuvre du seul homme capable d'accomplir cela à la date où ce fut fait, Engels, combinant des pièces prises dans plusieurs manuscrits de Marx, les uns, numérotés de I à IV datant de 1867-1870 (peut-être 1865 pour le I, mais il n'est pas utilisé), les autres de 1877-1879. La section I démarre par quatre chapitres - capital-argent, capital marchandise, capital productif, « *Les trois figures du procès cyclique* » - composés par Engels à partir des cahiers VII, VI et surtout V, datant de la fin des années 1870, sauf une page d'introduction tirée du cahier II qui date de 1870.

Dans les trois premiers chapitres, Marx reprend le décortiquage de A-M-A', en commençant par A-M et donc par le capital-argent, en poursuivant par P puis par M-A. C'est par cette construction progressive qu'il introduit ensemble les catégories de capital-argent, capital productif et capital marchandise, non comme domaines distincts, mais comme formes fonctionnelles : « *Le cycle du capital ne s'opère normalement que pour autant que ses différentes phases passent sans arrêt de l'une à l'autre* », mais en même temps, « *le cycle lui-même entraîne la fixation du capital dans chacune de ses sections pendant un laps de temps déterminé* » : il faut à la fois que ce soit « sans arrêts » et qu'il y ait des « arrêts ». Chaque capital doit exister dans les trois formes, simultanément, réalisant la combinaison entre fluidité permanente et arrêts relatifs dans telle ou telle forme.

Dans le circuit du capital-argent, le point de départ sera noté A, et non A' même s'il comporte de la survaleur, car il est toujours à nouveau posé comme point de départ ou comme pur argent moyen d'achat : A' est le point d'arrivée. Les circuits du capital-argent et du capital productif sont envisageables comme circuits d'un seul et même capital particulier, mais pas celui du capital marchandise : là, le point de départ est M', il est donc forcément déjà du capital, car il faut trouver sur le marché les moyens de production et les forces de travail à acheter pour passer à la production, ce qui suppose l'existence de l'ensemble du capital social total en tant que marché.

Dans l'édition du livre II donnée par Maximilien Rubel, c'est un autre manuscrit de Marx plus ancien, datant de 1868 ou de 1869, qui est utilisé pour présenter les trois circuits. Il n'y a pas de contradictions entre les deux exposés, mais les manuscrits choisis par Engels sont plus décomposés en différentes étapes. Le manuscrit de 1868-69 commence par la phrase « *Le résultat immédiat du processus de production est une masse de marchandises* », qu'il s'agit pour les capitalistes de vendre. Les trois formes du capital y sont introduites directement, et la survaleur produite par le travail dans le capital productif est partagée en trois parts : celle qui est consommée par les capitalistes, celle qui est réinvestie dans l'achat de capital productif, mais aussi celle qui est « mise de côté » comme trésor ou fonds de réserve.

Chacun des trois circuits – capital-argent A-M ... P ... M'-A', capital productif P ... M'-A'-M'... P, capital marchandise M'... P ... M''-A''-M'' - est à la fois point de départ, point d'arrivée et médiation des deux autres :

*« Si nous réunissons les trois formes toutes les conditions du processus apparaissent comme son résultat et tous les résultats du processus apparaissent comme ses conditions. Chaque moment apparaît comme point de départ, médiation et point de retour au point de départ. Le processus total se présente comme unité des processus de production et de circulation, l'un étant le médiateur de l'autre et inversement. »*

Ce qui nous conduit à cette observation fondamentale :

*« Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère social déterminé reposant sur l'existence du travail comme travail salarié : c'est un mouvement, un procès cyclique traversant différents stades et qui lui-même implique trois formes différentes du procès cyclique. C'est pourquoi on ne peut le comprendre que comme mouvement, et non pas comme une chose au repos. Ceux qui considèrent l'avènement à une existence indépendante*

*de la valeur comme une pure abstraction, oublie que le mouvement du capital industriel est cette abstraction in actu. »*

A l'encontre des marxistes, Marx affirme ici que le capital n'est pas seulement un rapport de classe, mais un pur mouvement, abstraction en acte. En tant que valeur en mouvement, il dépasse et écrase souvent les capitaux particuliers et leurs porteurs faisant fonction, les capitalistes :

*« Plus les révolutions de valeur se font aiguës et fréquentes, plus le mouvement de la valeur arrive à l'existence indépendante et agissant automatiquement, avec la puissance d'une force élémentaire de la nature, se fait sentir à l'encontre de la prévoyance et du calcul du capitaliste isolé ; plus le cours de la production est subordonné à la spéculation anormale, plus l'existence des capitaux individuels est menacée. Ces révolutions de valeur périodiques confirment donc ce qu'elles sont censées réfuter : l'existence indépendante que la valeur prend en tant que capital, et qu'elle conserve et accentue par son mouvement. »*

Le recours exclusif, dans l'édition Rubel, au manuscrit IV de 1868-69, même s'il présente un bel exposé dialectique de l'identité, de la différence et de l'unité des trois formes du capital, prive le lecteur de ces deux derniers passages essentiels qui expriment un approfondissement de la réflexion de Marx.

Résumons.

Le capital pris comme capital-argent a pour finalité l'accroissement de la valeur monétaire, réalisé dans la vente des marchandises résultant de la production. C'est plutôt le point de vue de l'entrepreneur individuel portant et porté par l'idée fétichiste de faire de l'argent avec de l'argent.

Le capital pris comme production est le fondement de la totalité de cette circulation mais il lui est soumis. Le but du capitaliste comme agent de la production est tout aussi fétichiste : c'est la production pour la production. Si celle-ci assure la reproduction sociale, c'est de surcroît, ce n'est pas sa finalité.

Le capital pris comme masse de marchandises est à la fois le résultat et la précondition des trois cycles et de leur unité ; il porte à l'échelle sociale le fétiche du grand marché autorégulé qui serait le fondement de toute existence et de toute socialité.

Il faut préciser qu'outre les relations marchandes hors production capitaliste, qu'elle suscite et absorbe progressivement, n'entrent comme tels dans aucun des trois circuits : l'échange par les travailleurs de leurs salaires contre leurs moyens de subsistance, et l'échange par les capitalistes de leurs revenus contre leurs propres moyens de subsistance plus les produits de luxe, définis comme ceux auxquels n'ont normalement pas accès les prolétaires. Ces échanges sont hors circuit du capital, tout en lui étant absolument nécessaire pour le premier, puisqu'il assure l'entretien et le renouvellement des forces de travail, et relativement nécessaire pour le second, comme motivation des capitalistes dont la jouissance, ceci dit, n'est absolument pas le but du capitalisme, contrairement aux sociétés précapitalistes divisées en classes où la jouissance et l'identité de la classe dominante étaient de vraies finalités.

L'unité dialectique des trois cycles, leur unité/identité/différentiation contradictoire comme un cycle unique, est sans doute le sommet hégélien des manuscrits de Marx écrits pour *le Capital*, ce qui est analysé précisément, en relation avec les formes des syllogismes conceptuels chez Hegel, par Stavros Tombazos.

Mais de là à dire que ces textes - peu lus et donc peu connus - sont le centre de tout le *Capital*, il y a une exagération, car le capital ne se réduit pas à un pur mouvement combiné. Sa clef, c'est la survaleur, et il n'y pas de survaleur sans surtravail. Toutes les contradictions de la triple forme circulatoire du capital découlent de la combinaison entre ce soubassement productif et son expression marchande nécessaire : la production doit aller le plus vite possible, la vente doit aller le plus vite possible, l'achat des moyens de production et des forces de travail doit aller le plus vite possible, les trois circuits doivent être simultanés pour se ralentir le moins possible les uns les autres. La centralité dialectique des trois circuits, en elle-même, ne décrit qu'un « mauvais infini » qui fuit toujours plus ses contradictions, en produisant toujours plus de survaleur toujours plus vite.

Si le capital ne se réduit pas à un rapport de classe, c'est bien par le rapport de classe, et par la conscience, la lutte et l'organisation, donc par la politique, que ce circuit infini peut être cassé.

### **Section I : Time is money !**

*Time is money*, donc : au chapitre 5 est envisagé le temps de circulation au sens strict, excluant le temps proprement dit de production. Or la valorisation provient de la production, mais sa réalisation se fait dans la circulation *stricto sensu*, dont le temps influe donc indirectement, mais fortement, sur la valorisation en diminuant ou en augmentant le temps de celle-ci.

De plus, le temps total de la production est supérieur au temps de travail seul productif de valeur proprement dit : il comporte, en plus de ce dernier, les interruptions inévitables du travail, allant des pauses au repos quotidien, les temps de non fonctionnement des moyens de production, et les temps de production sans travail en acte, où les moyens de production fonctionnent par eux-mêmes (agriculture, agro-alimentaire, chimie, circuits continus ...). Dans ce dernier cas, la transmission de la valeur d'usure du moyen de production au produit se poursuit « toute seule », puisqu'il s'use, étant entendu que c'est bien le travail, valeur d'usage de la force de travail achetée par le capitaliste, qui les a placés en situation de fonctionner ainsi.

Accélérer la circulation et en diminuer les frais, appelés « *faux frais* » du point de vue de la valorisation du capital, devient donc le rôle de branches économiques entières dans le capitalisme. D'après l'exposé brouillon du manuscrit IV de Marx (chapitre 6) nous pouvons les classer en trois catégories du point de vue de leur rôle par rapport à la valorisation.

Première catégorie, les faux frais improductifs de valeur (à l'échelle sociale : ils en créent pour leurs capitalistes propres, nous verrons cela au livre III) :

A) services financiers, agences commerciales, publicité, centres d'appels ... visant à accélérer et à multiplier les actes de vente et d'achat. L'hypertrophie parasitaire et le coût de ces secteurs d'activité, dont la raison d'être est pourtant d'accélérer la valorisation, est une belle contradiction vivante du capitalisme.

B) les frais de comptabilité, gestion, prévision, recours à l'argent comme monnaie de compte, partiellement nécessaires dans toute formation sociale,

C) les frais de production et d'entretien de la monnaie, comme marchandise équivalent général ou comme signe monétaire.

Deuxième catégorie : les « faux frais productifs », expression qui n'est pas de Marx mais que je déduis de sa présentation, à savoir les travaux permettant matériellement au capital marchandise de fonctionner, stockage, entretien des produits non encore vendus, emballages, chaîne du froid ... Ce sont des activités où le travail crée de la valeur, mais dont le capital productif est prélevé sur le capital productif total.

Troisième catégorie : le transport des marchandises, activité productive de valeur à l'échelle sociale. Le secteur des transports s'ajoute donc à l'industrie, à l'agriculture et au bâtiment en tant qu'activité productrice de valeur et de survaleur à l'échelle sociale. Son importance est bien entendu poussée et tendue à l'extrême dans le capitalisme. Incidemment Marx remarque que les communications d'informations, lettres, télégrammes ... entrent aussi dans cette catégorie (et donc aujourd'hui les mails, internet ...) – si l'on interprète bien, déplacements et transmissions sont des actes de travail créant de la valeur.

Le résumé ci-dessus des chapitres sur le temps de circulation et les frais de circulation est en partie une forte simplification, en partie un complément, du texte légué par Marx qui n'est en fait qu'un appendice du développement fondamental de la section I sur la dialectique des trois circuits du capital. C'est un appendice inachevé, la seconde catégorie de branches économiques vouées à la circulation du capital présentée ci-dessus, par exemple, soulevant des questions tant techniques que théoriques, non résolues dans le texte qui nous est parvenu.

Ainsi la nécessité d'aller plus vite, loin de conduire à des économies, engendre une énorme technostucture planétaire qui peut paralyser ce qu'elle doit accélérer, figer ce qu'elle doit fluidifier – mais la section I ne comporte pas l'analyse de ce phénomène majeur.

## **Section II : la rotation du capital, capital fixe et capital circulant.**

*« Le cycle du capital, défini non pas comme démarche isolée, mais comme procès périodique, s'appelle sa rotation. La durée de cette rotation est donnée par la somme des périodes de production et de circulation. Cette somme constitue le temps de rotation du capital. » Périodicité, renouvellement, répétition. On considère donc ici le capital sous l'angle de sa vitesse de circulation dans ses différentes formes (chapitre 7).*

Le chapitre 8 (tiré du manuscrit II datant de 1870, comme toute la section II), reformule d'une manière propre à Marx la distinction faite par les économistes entre capital fixe et capital circulant, reposant sur sa vitesse de rotation : la valeur du capital circulant passe entièrement dans le produit en une seule période de production, celle du capital fixe y passe progressivement, en plusieurs périodes de production. Si les données matérielles jouent un rôle, il s'agit bien là de caractéristiques sociales liées à la transmission de la valeur. Tout capital est potentiellement fixe, ou fixé, ou bien circulant, ou fluide : le capital en général doit être l'un et l'autre comme l'un ou l'autre, stock et flux. Le capital variable est circulant, le capital constant se répartit entre capital fixe et capital circulant. Le

capital fixe à son tour est plus ou moins fixe, c'est-à-dire que sa valeur est transmise aux marchandises en un nombre plus ou moins élevé de cycles de production : il se distribue donc en plusieurs catégories.

Le capital fixe demande lui-même des frais d'entretien et de réparation relevant du capital circulant, en dessous d'un certain volume où les réparations deviennent du remplacement de capital fixe. De tels gros frais et en général le renouvellement du capital fixe demandent une accumulation « mise de côté » de capital-argent (aidée par le crédit, mais dont il n'est pas la cause).

Le renouvellement global du capital fixe, lié aux progrès de la productivité du travail par la technologie, est sous-jacent au cycle des crises économiques (en gros décennales quand Marx en fait le constat), qui correspondent donc aux rotations du capital fixe.

La rotation totale d'un capital est donc la moyenne pondérée des rotations des différents types de capitaux, capital circulant et capitaux fixes de divers niveaux de fixité, qui le composent, mesurée en monnaie ; elle combine donc des vitesses différentes (chapitre 9).

Chez les économistes, ces catégories sont confusément mélangées avec celles du capital-argent, du capital marchandise, des moyens de subsistances des travailleurs, etc. (chapitres 10 et 11).

Marx revient ensuite sur les catégories de temps de travail, temps de production et temps de circulation déjà présentées dans la section I, mais reformulées ici comme période de travail, période de production et période de circulation (chapitres 12 à 14).

## ***Section II : le capital argent suinte à toutes les étapes de la rotation !***

Le chapitre 15, « *Effet du temps de rotation sur le montant du capital avancé* », est un brouillon farci de calculs qu'Engels, dans une note, estime en grande partie superflus, car la circonstance qu'ils examinent se produit banalement dans bien plus de situations encore, et semble n'avoir pour lui qu'un aspect pratique. Cette circonstance découle du fait que production et circulation ne doivent pas alterner mais être simultanées. Il n'y a donc pas une période de production puis une période de circulation, mais des périodes combinées et chevauchantes. Marx, considérant les rotations du capital circulant qui sont déterminantes puisque les plus fréquentes et à chaque fois complètes, examine donc le « *dégagement* », ou la « *libération* », de capital-argent retenu pour lancer une nouvelle période de production sans attendre le retour de la vente des marchandises issues de la première période, et finalement retenu puis réinvesti tout au long de la rotation du capital, car celle-ci doit être non seulement continue, mais doit superposer les trois formes de capital.

Engels a raison à propos du fait que ce « *dégagement* » est banal dans la marche des affaires, et si Marx l'identifie ici à propos du capital circulant, il l'a auparavant signalé à propos du capital fixe. Par contre la question a bien une importance théorique et générale : même en supposant que tout est fluide et trouve un débouché, la continuité de la production capitaliste exige des fonds de trésorerie « *dégagés* » ou mis en réserve, produisant un temps d'achat des moyens de production artificiellement allongé pour assurer cette continuité, ce qui à l'échelle sociale constitue un capital argent massif, géré par le crédit mais ne relevant pas initialement de la sphère financière, lui donnant plutôt un fondement.

De plus, il s'ensuit que le taux de profit,  $S/C+V$ , abordé au livre III et dont je parlerai plus loin, devrait être plus exactement défini comme  $S/C+V+A$ , A étant ici le capital-argent initialement avancé mais non immédiatement investi en capital productif.

Du point de vue de la supposée unité des trois livres du *Capital*, cette conséquence théorique, seulement implicite dans le brouillon de Marx, est perturbante, car nous avons là, au cœur du livre II, un élément d'approfondissement postérieur aux données apportées par le livre III.

### **Section II : l'accélération est valorisation.**

La même chose va se produire, cette fois-ci explicitement de la part de Marx, dans le chapitre 16, *La rotation du capital variable*. Attention, ce titre est trompeur : Marx ne traite pas du capital variable en tant que tel, mais en tant que capital circulant, en faisant « *abstraction du capital circulant constant qui opère sa rotation en même temps [que] la partie variable du capital circulant* ».

Ceci précisé, Marx élabore des schémas numériques que l'on peut simplifier ainsi : si un capital variable A valant 50 (peu importe l'unité monétaire) effectue 10 rotations annuelles, pour un taux d'exploitation ( $S/V$ ) de 100%, alors il produit à chaque rotation une valeur de 100 (50 V + 50 S : il renouvelle sa valeur et ajoute une survaleur correspondante), et donc sur toute l'année il produit 10 fois plus, 500 V + 500 S ; un gros capital ne faisant, lui, qu'une seule rotation annuelle, de 500 V, produira 500 V + 500 S. Le taux *annuel* d'exploitation sera alors de 1000 % pour le premier capital (500 S pour 50 V investis initialement et renouvelés à chacune des 10 rotations), et de seulement 100 % pour le second (500 S pour 500 V). Ces proportions sont fondées : les petits capitaux à rotation rapide font souvent face aux gros capitaux à rotations lentes.

Le taux d'exploitation, défini au livre I, doit donc être amendé pour tenir compte de la vitesse de rotation du capital : ainsi « temporalisé » il ne se réduit pas à  $S/V$ , mais à  $Sn/V$ ,  $n$  étant le nombre de rotations dans la durée choisie (souvent, l'année). Ce qui vaut pour le taux d'exploitation doit valoir aussi pour le taux de profit défini au livre III, qu'il faut donc spécifier en  $Sn/C+V$ .

Une rotation plus rapide fait donc augmenter le taux de survaleur, ou taux d'exploitation. C'est la valeur d'usage de la force de travail qui reproduit à chaque rotation le capital variable avancé et produit la survaleur, mais le rôle de la vitesse de rotation, donc du renouvellement accéléré de l'exploitation, est interprété de façon fétichiste comme une propriété propre du capital, de l'échange et de la rapidité en tant que telle. L'accélération de la circulation par l'augmentation du nombre de rotations rend bel et bien le *travail, proportionnellement*, plus productif de capital.

### **Section II : le circuit de la monnaie déterminé par la circulation du capital.**

Le chapitre 17, *La circulation de la survaleur*, combine en fait les deux résultats théoriques importants, mais non dégrossis, des deux chapitres précédents : le « dégageant » de capital-argent par les rotations, et l'effet de la vitesse de la circulation et du nombre de rotations sur le taux de survaleur.

A rotation accélérée, on a donc plus de survaleur récupérée en tout, et celle-ci n'est ni susceptible d'être réinvestie ni consommée tout de suite, elle est donc « mise de côté », placée sous forme de capital-argent. Donc, la survaleur à son tour se décompose en une partie appelée à être réinvestie en



C et V, une autre partie que les capitalistes et leurs commensaux vont consommer, et une autre partie encore, thésaurisée mais utilisée dans le système de crédit et la finance.

A nouveau, nous devons constater que le livre II, rédigé après le livre I et le livre III, en approfondit les éléments : la finance et le crédit y apparaissent comme étroitement fondés dans le processus même de la production capitaliste, et plus précisément dans sa dimension temporelle. Cette nécessité d'accumulation-dégagement de pouvoir monétaire potentiel relève de la continuité de la production sous forme capitaliste, cela dès la reproduction simple en faisant abstraction de l'accumulation.

La rotation accélérée du capital produit donc de la survaleur sous forme de capital monétaire. Marx appelle *circuit de la monnaie* le cours de la monnaie déterminé par la circulation du capital, et amorce une théorisation de la façon dont toute la circulation marchande est en fait déterminée par celle-ci. Mais très vite, il concentre son attention sur un problème spécifique, celui de la création monétaire nécessaire à la réalisation de la survaleur, donc à l'achat des marchandises produites par le capital productif.

La section II du livre II se termine sur une interrogation récurrente à ce sujet, et bien que Marx lui-même donne la réponse, il repose la question à plusieurs reprises dans ce texte qui, ne l'oublions pas, est un brouillon (et le retour récurrent de questionnements dont il a la réponse, mais qu'il veut reformuler, vérifier, préciser, est très fréquent dans les manuscrits de Marx). La réponse est d'abord que le problème est considérablement réduit par la vitesse de la circulation monétaire et par les soldes de balances comptables assurés par le système de crédit, puis – à l'époque de Marx - que le surcroît restant provient des mines d'or.

### ***Section III : la reproduction du capital comme circuit en déséquilibre dynamique.***

Engels a très opportunément placé au début de la section III, dont le reste provient surtout du manuscrit VIII datant de 1878, un extrait récapitulatif du manuscrit II (1870), formant le chapitre 18. Il y est expliqué que dans le livre I a été traitée la production du capital et de la survaleur, les « *changements de forme et de substance du capital dans la sphère de la circulation* » étant sous-entendus ; qu'il a été traité de ces changements de forme dans la section I du livre II ; et que dans sa section II, avec la rotation, a été traitée la simultanéité de ces formes pour un même capital.

Marx va maintenant passer à l'étude de la rotation de *l'ensemble* du capital social, somme de toutes les rotations de capitaux particuliers qui doit reproduire les valeurs d'usage, les valeurs, et les rapports sociaux capitalistes. Nous retrouvons donc ici la notion de reproduction, intégrant la circulation marchande non de capitaux mais déterminée par le capital, des salaires contre les moyens de subsistance, et des revenus des capitalistes contre les moyens de subsistance plus les produits de luxe.

Cet extrait du manuscrit II comporte aussi une remarque importante sur ce « problème » du capital-argent, dont l'étude de la circulation montre la particularité puisqu'il s'applique à toutes les étapes : à la fois point de départ du circuit de tout capital particulier, forme nécessaire de réalisation de la survaleur, « dégage » par la forme particulière de rotation du capital fixe, et par le chevauchement des périodes de production et de circulation du capital circulant. Toutefois, hors capitalisme, on pourrait très bien se passer de cette forme-argent qui commence à devenir encombrante, la société

répartissant elle-même les forces de travail et les moyens de production. Il apparaît que c'est pour le capitalisme que le capital-argent est un « problème », comme son fétiche et son fardeau obligé.

L'idée de mettre en forme de tableau de masses monétaires simplifiées la reproduction totale des valeurs d'usage et des valeurs dans le capitalisme semble être venue, chez Marx, en 1862, de l'examen du *Tableau économique* du physiocrate français du XVIII<sup>e</sup> siècle François Quesnay, dont Marx a cherché à renouveler le caractère synthétique et élégant, comme s'il avait voulu renouer avec l'esprit des Lumières par-dessus les confusions des économistes qui, depuis Adam Smith, négligent le capital constant en croyant que ce qui est capital de l'un est revenu de l'autre, et assimilent reproduction sociale et formation des revenus (chapitre 19).

Cet aplatissement de C+V+S en V+S correspond, aujourd'hui, à la fixation fétichiste sur la « croissance du PIB » qui, elle-aussi, mesure le revenu annuel et non pas la richesse totale réelle qui doit pourtant être transmise et renouvelée.

Au chapitre 20, Marx reconstruit donc à la façon du « Tableau économique » l'ensemble de la reproduction simple, abstraction laissant de côté l'accumulation, mais abstraction réelle, de la reproduction sociale capitaliste. La question est celle de la production des valeurs d'usage nécessaires sous forme de marchandises, que le jeu de la concurrence ne vise nullement en lui-même. Marx divise la production sociale en un secteur I, productif des moyens de production, et un secteur II, productif des biens de consommation. Les deux secteurs sont distingués par Marx non selon des critères matériels transhistoriques mais selon leur forme sociale capitaliste : le secteur I produit C, le capital constant, et le secteur II produit V+S, les revenus, capital variable et survaleur, en même temps que chacun réalise bien sûr la valeur C+V+S de ses marchandises prises individuellement.

L'équilibre de la reproduction sociale suppose un échange d'équivalents-valeurs (donc monétaire) entre les revenus V et S du secteur I et le capital constant que lui achète le secteur II : II (C) = I (V+S). C'est là le circuit majeur.

Il va avec le fait que si, à l'échelle des capitaux particuliers, chaque valeur marchande représente pour son capitaliste vendeur C+V+S, il y a à l'échelle sociale des marchandises qui « sont » C : les moyens de production, et d'autres qui « sont » V+S : les biens de consommation. La formule II (C) = I (V+S) a donc pour corollaire l'équivalence entre la totalité du produit de II (y compris la valeur transmise de son capital constant à ses marchandises) et du revenu des deux secteurs : II (C+V+S) = I (V+S) + II (V+S).

On a un deuxième circuit interne au secteur II, entre ses sous-secteurs IIa, productif des biens de consommation, et IIb, productif des biens de luxe achetés seulement par la classe capitaliste. Les salaires des travailleurs font retour aux capitalistes des deux sous-secteurs contre l'achat des biens de subsistance, directement pour ceux de IIa, par l'intermédiaire des achats de produits de luxe des capitalistes de IIa à ceux de IIb pour ces derniers. Cela veut dire que salaires et survaleur de IIb sont apportés par IIa, et en fait, ajouterais-je, par le secteur I aussi auquel ce raisonnement pourrait être étendu (les capitalistes de I achètent eux aussi des biens de luxe à ceux de IIb), autrement dit que nous avons là un secteur parasite qui prend, mais n'apporte pas, à la survaleur sociale totale : la jouissance des capitalistes est tout à fait superflue du point de vue du fonctionnement du capital !

Un troisième circuit, essentiel quant à lui, est l'échange de moyens de production entre capitalistes à l'intérieur du secteur I. Ces permutations de matériel pourraient être assimilables à du troc et consistent d'ailleurs parfois en troc direct ou en déplacements faisant suite à des soldes d'achats-vente de capital fixe. L'abolition du capital-argent pourrait donc commencer là !

Un quatrième circuit concerne cependant aussi le capital fixe, à savoir l'amortissement du gros matériel renouvelé de loin en loin seulement. Une circulation monétaire est nécessaire entre des capitalistes investisseurs, qui achètent ou renouvellent leur matériel, et des capitalistes thésauriseurs qui stockent du capital argent dit d'amortissement correspondant à la valeur d'usure du capital fixe (Marx fait d'abord cette distinction dans le secteur II mais elle s'applique à tout le capital). Le crédit est nécessaire ici, mais le déséquilibre est plus probable que l'équilibre. Ainsi la stabilité dans le capitalisme n'est pas possible, même dans l'hypothèse théorique de la reproduction simple. Et nous remarquons que cet élément d'instabilité, déjà rencontré section II à propos du rapport entre les crises et le renouvellement du capital fixe, est lié à la contrainte monétaire.

Un cinquième circuit est enfin abordé par Marx, justement celui du métal monétaire, pour lequel il distingue un sous-secteur dans le secteur I, ou I-or. Reportant à plus tard l'examen de l'échange de matériaux monétaire avec les autres capitalistes du secteur I - cet examen ne figure pas dans les manuscrits utilisés ici - il attaque par celui de leurs échanges avec les capitalistes du secteur II, estimant que comme la marchandise équivalent général peut directement devenir monnaie, sa vente est assurée, alors que les capitalistes de I-or n'achètent pas l'équivalent en moyens de subsistance et de luxe à ceux de II, qui doivent donc avoir, là encore, un fond de thésaurisation pris sur leur survaleur réalisée, pour compenser cette différence. En somme, de la monnaie de réserve pour se procurer de la monnaie ...

En résumé, le chapitre 20 présente les conditions d'une reproduction simple réussie dans le capitalisme : 1. Il faut que les biens de consommation et de luxe des capitalistes et prolétaires du secteur productif des moyens de production soient achetés avec la monnaie résultant de la vente des moyens de production au secteur productif des biens de consommation. 2. Il faut que le sous-secteur productif des produits de luxe soit financé par les achats des autres capitalistes, faits sur la survaleur. 3. Il faut que l'échange des moyens de production et le rapport entre amortissements et rééquipements soient grosso modo à l'équilibre. 4. Et il faut qu'un petit fond thésaurisé facilite l'achat d'or à la source.

Ces différents éléments n'ont pas du tout la même importance les uns et les autres : le dernier peut être évité par l'évolution de la création monétaire, le premier est tout à fait fondamental.

Marx montre évidemment que la reproduction du produit social existant est possible dans le capitalisme, sans quoi le capitalisme serait impossible, mais ça, ça n'est pas un scoop.

Le point central qui a échappé à la plupart des commentateurs est le suivant : des éléments de déséquilibre dynamique sont présents même si l'on s'en tient à cette abstraction qu'est la reproduction simple, et ces facteurs de déséquilibres se manifestent surtout à travers le capital sous forme de monnaie.

Le chapitre 21 envisage le réinvestissement de la survaleur produite en moyens de production, donc l'accumulation.

Le déséquilibre inhérent à l'échange des moyens de production, entre capitalistes investisseurs et capitalistes thésauriseurs, devient alors moteur. « *Capital productif virtuel additionnel* » et « *capital argent virtuel additionnel* » doivent s'échanger tout en ayant des décalages, et un capital variable additionnel, main-d'œuvre disponible, est nécessaire aussi. L'accumulation en termes de valeurs d'usage consistant en moyens de production, le moteur de l'accumulation est donc le secteur I.

Plusieurs schémas numériques sont construits par Marx, à partir des schémas de la reproduction simple en y introduisant l'accroissement du capital par réinvestissement de survaleur. Ils aboutissent tous, avec des variantes, à faire dépendre l'accumulation dans le secteur II de l'accumulation dans le secteur I. Et surtout, ils détruisent l'égalité entre I (C) et II (V+S).

Du déséquilibre déjà présent, latent, potentiel, prêt à jaillir, de la reproduction simple au chapitre 20, on passe au déséquilibre dynamique permanent au chapitre 21. Même l'égalité de I (C) et de II (V+S) précise d'ailleurs Marx, implique l'inégalité car elle demande que la plus-value consommée comme revenu par les capitalistes du secteur II soit en sus de ce que ce secteur paye pour ses moyens de production. Différentes variantes de déséquilibres sont envisagées. En outre, l'accumulation demande une accumulation improductive préalable d'argent, ventes non suivies d'achats, « *thésaurisation simultanée générale* », ce qui soulève diverses « *difficultés apparentes* ».

### **Remarque conclusive sur le livre II et les débats sur les « schémas de la reproduction ».**

Dans le style très particulier de ses brouillons où Marx s'interroge lui-même, revient sans cesse sur l'établi et teste des possibilités tant théoriques que pratiques, on peut s'y tromper et croire qu'il butte contre d'insurmontables difficultés. La fin de la section II et plusieurs passages de la section III, notamment en introduction et en conclusion du chapitre 21, donnent cette impression qu'il butte contre la question brute « d'où vient l'argent ? », alors que ce problème n'en est pas un.

D'autre part, une lecture à la fois dogmatique et universitaire du livre II a, rapidement après sa parution, conduit beaucoup de commentateurs à fétichiser comme des représentations réelles de la reproduction, ou comme de fausses représentations pour les adversaires du « marxisme », ce que l'on a désormais appelé, avec une nuance de respect, les « schémas de la reproduction » de sa section III. Ceux-ci présentant d'abord des situations d'équilibre, une tradition s'est constituée, initiée par les « marxistes légaux » russes (notamment Tougan-Baranovski) et amplifiée par Rudolf Hilferding dans le *Capital financier* (1911), selon laquelle Marx avait démontré que le capitalisme ... ça marche !

Arrive alors Rosa Luxemburg dont la lecture non dogmatique et dégagée de tout principe d'autorité perçoit de nombreuses incohérences dans la section III du livre II, et rend justice au caractère de brouillon non terminé de l'ensemble de ce livre II. Dans *l'Accumulation du capital* (1913), elle remplace la fausse question de Marx sur « d'où vient l'argent ? » par la vraie question qui serait : d'où vient le pouvoir d'achat nécessaire à la réalisation de la survaleur additionnelle, à l'échelle sociale ?

La création continue de nouveaux besoins, l'expansion des marchés, et la demande additionnelle créée par les investissements capitalistes apportent la réponse, qui nous ramène toujours au processus expansif et intensif d'accumulation en spirale, se soumettant la totalité du temps, de l'espace et de la vie, dans une pulsion d'auto-accroissement, que nous pouvons maintenant caractériser plus précisément comme une compulsion à l'auto-accélération.

Chez Rosa Luxemburg, l'horizon historique de cette expansion est une crise insurmontable quand arrivera le moment de l'impossibilité à trouver de nouveaux débouchés, mais elle espère bien que la révolution prolétarienne aura réglé le problème avant. Ayant ainsi pris à rebrousse-poil la doxa constituée sur les « schémas de la reproduction », elle est critiquée par à peu près tout le monde dans la « famille marxiste », famille en pleine rupture par ailleurs après 1914 et 1917.

La réponse majoritaire, partagée notamment par Lénine et par Trotsky, consiste à dire que les « schémas » ne visent qu'à montrer la possibilité de l'équilibre de la reproduction sociale dans le cadre du capitalisme, dont les « vraies » contradictions sont ailleurs. Quant à l'avenir du capitalisme du point de vue économique, divers auteurs arrivent à démontrer que le capitalisme ne s'effondrera jamais, ou qu'il s'effondrera inéluctablement, à partir des mêmes « schémas de la reproduction » initiaux repris tels quels ou inspirés de Marx !

Dans la durée, l'idée que Marx aurait construit des schémas d'équilibre toujours possible pour le capitalisme quel que soit son stade historique, a prévalu, y compris lorsque ces schémas montrent les côtés destructeurs du capitalisme, mais combinés à son autoreproduction élargie (Michael Kidron et Ernest Mandel, notamment, ont introduit un secteur III, productif des moyens de destruction, nécessaire à la poursuite de l'accumulation). Le livre II se terminerait donc sur une théorie de la régulation, au sens de l'école de la régulation (c'est, en substance, ce qu'écrit Stavros Tombazos à propos d'Alain Lipietz sur les schémas de Marx).

Le poil à gratter qui avait inspiré Rosa Luxemburg est pourtant bien réel, sauf qu'il ne s'agit pas de cailloux dans l'analyse de Marx, mais de contradictions du capital. Un point décisif du livre II, que les polémiques que je viens de résumer très vite esquivent ou ignorent, est que même la reproduction simple, l'hypothèse théorique mais d'un capitalisme stable et sans croissance, tend au déséquilibre, et qu'elle y tend à travers des phénomènes croisés d'accumulation de capital-argent. Étonnamment, voilà ce qui échappe à pratiquement tout le monde dans l'interprétation de ce difficile livre II alors que c'est ce poisson-là que Marx y taquine et qui le taraude !

Si j'élargis maintenant notre angle de vue au-delà de la seule section III du livre II, il nous faut mettre ce point décisif en relation avec les autres conclusions théoriques pointues qu'il tire, ou, parfois, les contenant seulement de manière implicite, qu'il permet de tirer.

Dans la section II, nous avons vu la catégorie de taux annuel de survaleur,  $S_n/V$ , ainsi que la nécessité de prendre en compte dans la valorisation du capital non seulement C et V, mais A, le capital-argent accumulé.

Dans la section I, l'unité dialectique des trois formes du capital forme une sorte de formidable syllogisme automoteur, hors sol par rapport au travail humain et à la nature. Notons d'ailleurs que plusieurs allusions ou notes touchant à l'agriculture, dans ce livre II, montrent la contradiction entre la circulation et la rotation du capital et les cycles naturels, particulièrement dans le cas de la sylviculture, impropre au capitalisme, manière de dire que c'est le capitalisme qui est impropre à la forêt !

Regroupons ces apports théoriques du livre II : nécessité pour le capital de circuler plus vite, de raccourcir tous les délais, d'accélérer le temps, taux annuels de survaleur, accélération qui est en relation avec l'accumulation en général mais en particulier avec l'accumulation de capital-argent.

Sachant que le livre II dans l'ordre de la rédaction est bien le troisième et pas le second, il est permis, connaissant ce contenu, de s'interroger sur la place des théories propres à ce livre dans l'économie générale de la réflexion marxienne. Le déséquilibre dynamique, la manière propre à la circulation capitaliste de s'approprier le temps et l'espace, le « dégagement » permanent de capital-argent financier propre à son fonctionnement, me semblent des éléments théoriques de fond *non pas antérieurs, mais bien postérieurs, aux apports du livre III dont nous allons parler maintenant.*

C'est là, bien entendu, un argument fort à l'appui de ma thèse initiale opposée à l'idée d'une unité synthétique et logique parfaitement cohérente des trois livres du *Capital* : l'œuvre est inachevée, Marx le savait, et plusieurs éléments fondamentaux à son achèvement, tournant autour du temps et de l'argent, sont en germe dans le livre II.

## **Le livre III du *Capital*.**

### ***Présentation générale.***

Le livre III composé par Engels provient à 95% du manuscrit de 1865-1866, il est donc non seulement fort antérieur au livre II, mais aussi, avec moins de distance, à la version finale publiée du livre I. En introduction Engels a placé, assez judicieusement, un feuillet à part où Marx explique que le « *mouvement du capital considéré comme un tout* » (l'« unité » de la production et de la circulation) consiste dans le passage aux formes concrètes et superficielles de la concurrence des multiples capitaux. « *C'est sous ces formes concrètes que s'affrontent les capitaux dans leur mouvement réel, et les structures que revêt le capital dans le processus de production immédiat comme dans le processus de circulation n'en sont que des phases particulières. Les structurations du capital que nous allons exposer dans ce livre le rapprochent progressivement de la forme sous laquelle il se manifeste dans la société, à sa surface, pourrait-on dire, dans l'action réciproque des divers capitaux, dans la concurrence, et dans la conscience ordinaire des agents de la production eux-mêmes* » (je tiens compte ici des indications de traduction de Gérard Duménil, *Le concept de loi économique dans le Capital*, 1978).

Le livre III comporte 7 sections – que Marx appelle, lui, des « chapitres ».

Les quatre premières forment une sorte de grand traité du profit capitaliste : *Transformation de la survaleur en profit et du taux de survaleur en taux de profit ; Transformation du profit en profit moyen ; Loi de la baisse tendancielle du taux de profit ; Transformation du capital marchandise et du capital argent en capital commercial et en capital financier (capital marchand).*

La section ou chapitre V, *Partage du profit en intérêt et profit d'entreprise. Le capital portant intérêt*, sur le capital financier, qui a donné le plus de fil à retordre à Engels et lui a probablement usé la vue, est abstraitement une subdivision du capital marchand comme l'indique le titre de la section IV, mais ses grandes proportions et son ampleur aussi bien théorique que technique en font un domaine à part.

La section ou chapitre VI, *Conversion du surprofit en rente foncière* – un titre faussement définitif, j'y reviendrai – est consacrée à la rente foncière.

Le capital dans ses « *formes concrètes* » devient donc profit d'entreprise, bénéfice commercial, revenu financier, rente foncière, minière ou immobilière. Le mouvement même de la concurrence à différents niveaux est analysé dans différents chapitres de ces sections, surtout dans la section II sur le profit général ou moyen, mais aussi à partir des problèmes de la rente différentielle à la section VI.

La section VII, *Les revenus et leurs sources*, la plus courte et la mieux écrite, est une série d'esquisses inachevées, d'un grand intérêt.

### ***Section I : le profit, ou le point de vue des capitalistes.***

Le taux de survaleur est totalement masqué par le fonctionnement de la production et de la circulation du capital. Ce que perçoit le capitaliste, c'est que son capital produit un excédent qu'apporte la vente des marchandises. Il n'est en rien clair pour lui, et il n'a nul intérêt à éclaircir la chose, quant à savoir si ce surcroît provient du marché, de la production, des ouvriers, de la nature

des choses, de son génie personnel, de la « conjoncture », des cours de la bourse, du saint Esprit, ou de tout cela à la fois.

Ce qui l'intéresse, c'est le rapport de l'excédent encaissé au capital qu'il a investi (le « retour sur investissement »). Et, dans le capital qu'il a investi, ce qui est perceptible et important pour lui, ce sont les rythmes différents de renouvellement et donc de retour sur investissement, donc la rotation avec la différence capital fixe/capital circulant. Le taux significatif du rapport du capital au capital est donc  $S/K$ , survaleur sur la totalité du capital investi dans une rotation (incluant donc la valeur d'usure du capital fixe, en comptabilité les « amortissements », et le renouvellement du capital circulant).

$S/K$  masque le fait que  $K$ , c'est  $C+V$ , et que c'est le taux de survaleur  $S/V$  qui est l'indice de l'exploitation et de la valorisation réelles. Si  $S$ , en première approche (cela va changer), est la même grandeur dans  $S/K$  et dans  $S/V$ , sa signification est tout à fait différente. C'est pourquoi la survaleur devient, dans son rapport à la totalité du capital avancé, non pas la survaleur mais le profit, et ce rapport est le taux de profit.

De même, le capital avancé  $K$  efface la distinction entre  $C$  et  $V$  et devient ici le coût de production : toutes les avances de capital sont des dépenses qu'il faut récupérer, y compris les salaires du travail qui sont, du point de vue du capital, un coût.

Remarquons que nous avons là une illustration remarquable de l'identité entre la représentation fétichiste et le rapport réel : car de même que les rapports entre individus sociaux sont passés dans les rapports entre marchandises et monnaie, le rapport entre le travail et son exploitation est passé dans le rapport du capital au capital, de manière réelle.

Voilà résumé le contenu fondamental de la section I du livre III. Cela dit, le contenu de ses 7 chapitres est beaucoup plus riche. Engels a été confronté au fait que le manuscrit de Marx commençait directement par des calculs, entreprenant de relier le taux de survaleur et le taux de profit. Il a donc (et il a bien fait) recherché et trouvé d'autres morceaux du texte de Marx pour démarrer de façon un peu plus pédagogique et, tout simplement, lisible.

Dans cette section I organisée par Engels, nous avons donc trois groupes de chapitres. Les chapitres 1 et 2 introduisent les catégories de coût de production puis de taux de profit et de profit en se plaçant du point de vue du capital. Il n'est pas nécessaire d'y revenir, je viens d'en donner les notions clefs. Les chapitres 2 et 4 se présentent comme mathématiques. Les chapitres 5 à 7 présentent, dans un certain désordre, les principales méthodes de maximisation du taux de profit en dehors de l'augmentation proprement dite de la productivité du travail analysée dans la section IV du livre I sur la survaleur relative.

### ***Section I : les chapitres mathématiques.***

Que Marx ait commencé son travail par une étude mathématique du rapport entre  $S/V$  et  $S/K$  n'est pas fortuit. Le premier ratio est le rapport de classe dans sa forme de valeur, le second est le rapport du capital au capital, le rapport et le « saut » de l'un à l'autre met donc en relation, d'une part le rapport social global ou rapport de classe, d'autre part le rapport du capital au capital ou rapport par lequel les capitalistes concurrents forment une classe. Marx cherchait donc des relations mathématiques voire statistiques entre ces deux rapports.



Esquissée en 1865, sa principale recherche a été menée dans un manuscrit spécial, d'une centaine de pages, en 1875 : *Traitement mathématique du taux de profit et du taux de survaleur*. Or ses exercices chiffrés sont laborieux, car s'ils visent à l'expression mathématique de rapports qualitatifs, ils ne devraient pas s'en tenir à l'arithmétique, mais pourtant ils s'y tiennent : Marx ignorait l'algèbre linéaire et il se lancera fin 1881 dans une étude approfondie sur le calcul différentiel qu'il n'a pas cherché à appliquer au *Capital* avant de le maîtriser complètement. Dans le livre III, Engels a composé un digest remanié de ces travaux de 1875 avec l'aide de Samuel Moore, ami mathématicien et traducteur en anglais d'une partie du *Capital*.

Il en ressort que le taux de profit est au taux de survaleur comme le capital variable est au capital total, le taux de profit étant déterminé par le taux de survaleur et par la proportion entre capital constant et capital variable. Donc la quantité de capital constant influe sur le taux de profit en influant sur la proportion C/V, d'où l'importance des économies sur le capital constant, et le taux d'exploitation influe lui aussi, et donc le montant des salaires et la durée et l'intensité du travail.

Le chapitre 4, annoncé par Marx au chapitre 3, ne comportait chez lui que le titre : *Effet de la rotation sur le taux de profit*.

Engels s'est chargé de le rédiger, en appliquant à S/K ce que Marx avait, comme nous l'avons vu, appliqué à S/V dans la section II du livre II, à savoir que le nombre de rotations influe sur la valorisation et donc sur le taux de profit.

Mais Engels n'a pas intégré l'autre élément nouveau impliqué par le livre II, à savoir que le capital avancé ne se réduit pas à C+V mais comporte aussi un élément de capital-argent additionnel A. Or, le « *dégagement* » et la « *libération* » de capital par les fluctuations du capital constant et/ou du capital variable sont précisément des phénomènes introduits par Marx dans le chapitre 3 puis dans les chapitres 5 et surtout 6 de la présente section du manuscrit du livre III. De fait, Engels, régulièrement interrogé par Marx sur ces économies ou retenues opérées dans le cycle d'activité, et lui répondant diligemment, lui disait aussi qu'il n'en voyait pas l'intérêt théorique. En fait, il s'agit d'un thème théorique important du livre II, comme nous l'avons vu.

### ***Section I : maximisation du taux de profit et matières premières.***

Les chapitres 5 à 7 sont d'un très grand intérêt mais difficilement résumables, car ils se présentent comme une énumération de pistes dont certaines sont fortement documentées, d'autres simplement évoquées, le tout pas toujours structuré, loin s'en faut, sous forme d'exposé suivi.

Ces pistes concernent les économies de capital constant visant à maximiser le taux de profit. D'une part, en rognant sur les conditions de travail et en exploitant les travailleurs, d'autre part, en recyclant les déchets – mais la volonté de recyclage va avec un gaspillage structurel énorme -, et surtout en abaissant le prix des matières premières, et en profitant gratuitement du « *travail général* », science et technologie.

Les notions de fixation et de libération de capital que l'on retrouvera dans le livre II sont introduites à propos des matières premières. Parmi les matières premières, les *matières premières organiques* sont consommées à très grande échelle par la production capitaliste en raison de leur faible coût. La matière première type étudiée par Marx est alors le coton, avec un résumé documenté de ses cycles de 1846 à 1865 (que Rubel, avec une désinvolture que les éditions Gallimard ne s'autorisent qu'avec Marx, a purement et simplement éliminé de son édition !). On pense irrésistiblement au pétrole.

Marx note au passage qu'une étude complète de ces questions devrait être reliée à celle de la rente foncière. Et il affirme qu'il y a contradiction entre le capitalisme et toute agriculture rationnelle et durable :

*« La morale de l'histoire que l'on peut tirer aussi d'une étude de l'agriculture, c'est que le système capitaliste s'oppose à une agriculture rationnelle ou que l'agriculture rationnelle est incompatible avec le système capitaliste (bien qu'il favorise son développement technique) et qu'elle nécessite l'intervention du petit paysan qui travaille lui-même sa terre ou le contrôle des producteurs associés. »*

Tant sur la question des déchets (excréments humains inclus), que des matières premières, et des bâtiments et terrains, ce sont là des chapitres à fort potentiel écologique.

### **Section II : le taux général de profit, ou le point de vue des capitalistes comme classe.**

Au chapitre 8, Marx pose une antinomie : il n'est pas possible que les marchandises de chaque branche soient vendues à leur valeur réelle, car les taux de profit (définis par le rapport  $S/C+V$  ou  $S/K$ ) des différentes branches sont très différents.

Ceci requiert de définir les branches économiques : ce sont des secteurs de la production couvrant un domaine commun, caractérisé par un rapport  $C/V$  et une vitesse de rotation similaires.

En France, on risque grosso modo de tomber juste, aujourd'hui, si l'on identifie telle ou telle branche au champ d'application de telle ou telle convention collective. Notons qu'on a là une catégorie plus précise et fondée tout autrement que les grands secteurs de production de la section III du livre II, avec lesquels certains commentateurs voire « critiques de Marx » les ont confondues.

C'est au début de ce chapitre, rédigé avant le livre I, que Marx construit la catégorie de composition organique du capital, qui se dessinait déjà fortement dans la section précédente.

Donc, entre les branches économiques, les compositions organiques du capital diffèrent, et si celles où elles sont élevées vendaient leurs marchandises à leur valeur, elles ne pourraient fonctionner car leurs profits seraient infimes par rapport à leurs investissements. En clair, les branches productrices de moyens de production notamment n'auraient pas de profits suffisants par rapport à leurs coûts de production.

Donc, il est impossible que dans le capitalisme les marchandises soient vendues à leur valeur.

Marx se livre ici à un exercice méthodologique comparable à ce qu'il fait dans la section III du livre I, ainsi que l'a bien montré Isaac Roubine, lorsqu'il pose l'impossibilité d'une survaleur dans le cadre de la circulation marchande aussi bien que son impossibilité hors de la circulation, puis résout l'antinomie en introduisant un trait fondamental du mode de production capitaliste : l'institution de la force de travail humaine en marchandise. Que toute la science économique universitaire d'Europe en voie de constitution, notamment en Autriche, mais aussi qu'Edouard Bernstein, premier théoricien du « révisionnisme » visant à ce que le mouvement ouvrier abandonne toute visée révolutionnaire, aient levé les bras au ciel à la parution du livre III, en s'écriant « Marx a avoué qu'il s'était trompé », ne prouve qu'une chose : qu'ils n'y avaient rien compris.

La solution du « problème » est avancée au chapitre 9. Elle est assez simple : le capitalisme comme mode de production et de circulation unifié consiste précisément dans le fait que les marchandises

sont vendues non à leurs valeurs (si ce n'est par coïncidence), mais à des prix que Marx appelle *prix de production* - le terme vient de Ricardo mais Marx le redéfinit, à la fin du chapitre 10, comme « *condition de l'offre, de la reproduction de la marchandise de chaque sphère de production particulière* ».

Les prix de production comportent le coût de production, défini dans la première section du livre III, plus un profit qui est fonction d'un taux général ou moyen de profit, avantageux pour les branches à forte composition organique de leur capital, par lequel un transfert de survaleur est en fait opéré depuis les branches à faible composition organique - concrètement les industries dites légères produisent une survaleur qui glisse vers l'industrie lourde.

Marx présente au début du chapitre 9 plusieurs tableaux illustrant non pas une quelconque transformation des valeurs en prix de production, mais le fait que de manière immédiate, dans la production capitaliste constituée, les valeurs sont des prix de production.

Il n'existe pas de valeurs en dehors des prix monétaires et les prix monétaires oscillent autour des prix de production. Les tableaux de Marx posent simplement que les différents capitaux fonctionnent - ou plus exactement : tendent à fonctionner - comme le feraient les parts différentes d'actionnaires dans une même entreprise.

Une fantastique littérature et des légions entières d'universitaires, faisant chauffer des régiments entiers d'ordinateurs à partir du moment où ils ont eu des ordinateurs, ont entrepris de chercher comment pouvait bien se passer cette mystérieuse transformation qui, chez Marx, n'en est pas une, car elle est immédiate, correspondant à la manière réelle dont se réalise la valeur et à l'institution du mode de production capitaliste comme dominant. Généralement, ils concluent que Marx s'est trompé puisqu'en dépit de toute la complexité mathématique déployée, ça ne marche pas. Ils auraient tout aussi bien pu entreprendre de trouver les équations par lesquelles la force de travail acquiert une valeur : le résultat eût été le même, ça n'aurait pas marché. *E pur si muove ...*

Les capitalistes constituent une classe, à l'échelle nationale - car entre Etats les taux de profits comme les taux de survaleurs sont différents - par cela même que chacun attend de son capital, en fonction de son montant initial total, un « retour sur investissement », autrement dit un profit, dans la même proportion par rapport au total de ce qu'il a avancé (le niveau de base minima leur est d'ailleurs donné par le taux d'intérêt, qui est une part du profit).

Les marchandises vendues sont du capital, ce sont donc des marchandises capitalistes dont la fonction est de ramener à leur vendeur un profit conforme au taux commun de profit.

Il s'agit d'un mécanisme global de répartition de la survaleur entre capitalistes, dont les opérateurs concrets sont la concurrence, le crédit, la combinaison des mouvements de ventes-achats et des déplacements de capitaux d'une branche à l'autre, et aussi - fondamental - le fétichisme par lequel chaque capital « attend » sa rétribution, attend qu'en tant que capital-argent A, il devienne A' par un supplément proportionnel auquel chacun a « droit ».

A l'échelle sociale, la somme des valeurs et la somme des prix de production sont égales, et de même la somme des profits et la somme des survaleurs, mais il y a répartition. C'est ainsi que le petit patron d'une entreprise « de main-d'œuvre » qui trime parfois plus que « ses » ouvriers et qui s'imagine qu'il n'y arrive pas à cause des « charges » et du « coût du travail », produit en fait beaucoup de survaleur qui s'en va chez des capitalistes plus gros dans des branches requérant plus de matériel,

abstraction faite de toute ruse commerciale ou tromperies qui peuvent bien entendu apporter leur *grano salis* supplémentaire ...

La signification sociale et politique du taux général de profit est considérable : le terrain de la lutte des classes n'est pas l'entreprise, mais la société et son Etat. La survaleur produite dans l'entreprise est destinée non à son patron, mais à la classe capitaliste.

### **Section II : deux précisions qui ont fait couler beaucoup d'encre.**

Marx est logiquement conduit à apporter deux précisions, qui, dans l'optique de la recherche de l'impossibilité de ladite « transformation », ont fourni aux « réfutateurs » deux petites phrases qu'ils ont fait passer, au pire pour la reconnaissance de ce qu'il avait échoué, au mieux pour des « indications de correction ».

Première précision : dans les coûts de production, la valeur du capital constant consiste elle-même en prix de production, ce qui « *semble* » compliquer ou contredire l'égalité sociale globale entre la somme des valeurs et celle des prix de production. En fait, il faut simplement éviter les doubles comptes (compter la même somme comme fraction d'un prix d'un côté, part d'un profit de l'autre).

Les notes de Marx sont cursives, il réfléchit en écrivant : je dirais qu'en poussant son raisonnement à fond, l'égalité globale n'a même pas lieu d'être posée car les prix de production sont les valeurs, dans leur réalité effective. Il y a identité. Cela ne veut pas dire qu'ils sont exactement la même chose : ils sont la même chose, à deux niveaux d'analyse différents.

Seconde précision, concernant la valeur du capital variable : le salaire correspond à la valeur produite pendant le temps de travail nécessaire, mais les fluctuations des prix de production des moyens de subsistance nécessaires au renouvellement de la force de travail peuvent connaître des écarts par rapport à cette valeur. La formule elliptique de Marx, dans un texte qu'il ne pensait pas voir publier tel quel, est qu'elle « *fausse* » ou « *falsifie* » la valeur du salaire. Là encore, réfutateurs et compléteurs ont eu matière à phosphorer sur ces quelques mots !

Il faut bien sûr prolonger les indications cursives de Marx : l'idée est que le niveau des salaires est déterminé par le rapport de classe exprimé dans le taux d'exploitation ou taux de survaleur, et qu'il est déformé, tiré dans un sens ou dans un autre, par les fluctuations des prix. Ceci revient à dire que, parmi toutes les valeurs, celle de la force de travail se présente d'emblée plutôt comme valeur que comme prix de production en raison de sa détermination immédiate à l'échelle sociale, par un rapport de force.

### **Section II : la concurrence.**

Cela dit, Marx se présente bien à lui-même une « difficulté », et il est piquant que les armadas de « réfutateurs » aient littéralement fantasmé sur quelques mots épars dans le chapitre 9 mais n'aient guère réfléchi sur la question du chapitre 10 :

*« ... la difficulté proprement dite est celle-ci : comment se passe cet alignement des profits sur le taux général de profit, étant donné que celui-ci ne peut être de toute évidence qu'un aboutissement et non un point de départ ? »*

Cette « difficulté » correspond à une hésitation dans les termes, à savoir qu'il est tantôt question, dans les chapitres 9 et 10, d'un taux de profit « moyen » et tantôt d'un taux de profit « général ».

Le terme « moyen » est ricardien et implique que le taux de profit est construit progressivement par les échanges inter-branches et les mouvements de capitaux.

Le terme « général » est plus approprié à la conception spécifique de Marx : le taux de profit est essentiellement ce qui constitue les capitalistes en classe, la forme de socialisation, entre eux, du surproduit social.

Je propose donc de parler d'abord de *taux de profit général*, et non pas de taux de profit moyen comme cela fut le cas dans les « écoles de formation » du marxisme traditionnel qui expliquent qu'il est le résultat d'une « péréquation des taux de profit ». Non pas que l'idée de péréquation et de mise à la moyenne des taux de profit des différentes branches soit absente chez Marx. Elle est présente : les deux aspects, le « général » et le « moyen », sont présents, mais avec une primauté méthodologique à la dimension « générale », à savoir que 1) l'appartenance d'une branche à la production capitaliste consiste dans son alignement *a priori* sur le taux de profit général, mais que 2) la production capitaliste est un déséquilibre dynamique et le taux de profit n'est pas stable mais est une moyenne variable sans cesse remise en cause. Le taux de profit est donc à la fois posé et produit, reposé et reproduit.

Ceci nécessite une analyse de ce qu'est la concurrence, mode opératoire de la nature du capital qui est de s'accroître.

Ce que les lectures habituelles du « marxisme traditionnel » n'ont pas compris, c'est que le taux de profit n'est pas le produit final d'une concurrence qui l'aurait précédé tant au plan historique que logique, mais qu'il est à la fois - comme taux de profit *général*, dirais-je - la force qui suscite la concurrence, et - comme taux de profit *moyen* - son résultat sans cesse reproduit et différent.

On a donc là comme un problème de la poule et de l'œuf que les récits historiques décrivant une époque précapitaliste mais marchande, qui n'a jamais existé, ne résolvent pas – ce qu'a cru faire Engels dans son supplément de 1894 au livre III sur *Loi de la valeur et taux de profit*. En fait ce problème n'en est pas un : il s'agit là encore de la combinaison de niveaux d'analyse.

Du texte, ou plutôt du jet touffu et compact, qui forme la majeure partie du chapitre 10, j'extrais trois idées fortes et originales.

Première idée : les prix de production se forment à l'échelle de toutes les branches à travers des mouvements de capitaux inter-branches, mais dans chaque branche se forment des « *valeurs de marché* », que l'exposé véloce de Marx incite à considérer soit comme le premier niveau de la formation des prix de production et donc du taux moyen de profit, soit comme l'application au niveau des branches du taux général de profit : ils sont les deux à la fois.

Avec la valeur de marché, la marchandise n'a de valeur qu'en tant que représentante de la masse de marchandises similaires produites par sa branche, en vue de retirer de leur vente le profit moyen : les marchandises sont des marchandises capitalistes.

Seconde idée : dans chaque branche, on a des secteurs. Ces secteurs ne sont possibles qu'en référence au taux de profit général/moyen, et en même temps leur concurrence contribue à sa formation. Schématiquement, on a les entreprises plus productives qui peuvent faire des surprofits en vendant leurs marchandises à des prix inférieurs à la valeur de marché (qui,

méthodologiquement, est donc de fait identifiée ici au prix de production) ; les entreprises sous-productives qui subissent des sous-profits ; et les entreprises à la moyenne.

Marx fait ici la synthèse et dépasse les deux théories contraires de Ricardo et de Storch qui ne concernaient que la branche agricole : pour Ricardo la valeur d'échange des produits agricoles est déterminée par les entreprises subissant les conditions les plus défavorables (les sols les moins fertiles), pour Storch c'est l'inverse, pour Marx on a une moyenne pondérée entre les différents secteurs intra-branches, cela dans toutes les branches.

Troisième idée-force : ce qui est décisif pour les secteurs intra-branches, c'est que leur position est déterminée par le rapport entre le temps de travail socialement nécessaire à la fabrication de leur production et le temps de travail qui peut être socialement consenti en échange pour acheter cette production : si celui-ci est élevé (c'est le cas pour les produits alimentaires), des secteurs intra-branches à sous-profits pourront subsister.

La valeur d'usage est ici redéfinie, ou définie avec plus de profondeur, comme la réponse à un besoin social susceptible de consentir du temps de travail socialement nécessaire en échange. La banale « loi de l'offre et de la demande » est ainsi complètement reconstruite sur la base des rapports de production et de circulation propres à l'accumulation du capital, faisant des individus « consommateurs », « acheteurs » et « vendeurs » les « *atomes de la masse* » dont les besoins sont conditionnés, pris en compte ou non, selon leur solvabilité, et selon la demande sociale déterminée par le circuit du capital.

Les chapitres 11 et 12 sont des compléments annexes.

Au chapitre 11, Marx remarque que du fait de l'existence du taux général de profit, les hausses de salaires ont des effets contradictoires sur les prix : car comme elles font baisser les profits en augmentant la part de V par rapport à celle de S, on peut démontrer qu'une hausse salariale fera baisser les prix des marchandises produites par les branches de composition organique supérieure à la moyenne, et hausser ceux des marchandises produites par les branches de composition inférieure, et inversement dans le cas d'une baisse de salaire.

Ainsi est expliqué ce que Ricardo tenait pour une curiosité étonnante, mais avait honnêtement constaté (l' « effet Ricardo »), à l'encontre de la croyance vulgaire généralement admise selon laquelle toute hausse de salaires fait monter les prix, qu'elle serait « inflationniste ».

Le chapitre 12 est composé de trois additifs qui confirment et précisent des aspects déjà abordés ci-dessus.

Selon le premier, les prix de production varient en fonction du taux de survaleur et en fonction du rapport C/V.

Le second démontre que tant que le rapport S/K est inchangé, le fait que C soit en prix de production et que V soit impacté par les prix des biens de subsistance ne modifie pas les prix de production des branches à composition organique moyenne, les variations du salaire faisant simplement changer le rapport S/V dans le prix. Cette précision est intéressante par rapport aux arguments des « réfutateurs ».

Le troisième *addenda* souligne l'importance fondamentale du fétichisme, bien que le mot n'y soit pas, dans la réalisation du taux de profit général, les différents capitalistes intégrant les exigences de

rétributions des capitaux tenus par eux pour autant de « compensations » aux risques, temps de rotation plus lents, coûts plus élevés, etc.

### **Section III : la célèbre « loi de la baisse tendancielle du taux de profit ».**

*« Le degré d'exploitation restant le même, un même taux de survaleur se traduirait par un taux de profit en baisse parce que le volume de valeur du capital constant et partant de l'ensemble du capital croît avec son volume matériel, même si l'augmentation n'est pas proportionnelle. »* (Chapitre 13).

Que la hausse de valeur du capital constant fasse baisser le taux de profit a été plusieurs fois signalé dans les chapitres précédents. A l'échelle sociale, cette tendance à la hausse résulte justement des investissements en capital constant visant à faire augmenter la productivité du travail, pour réaliser des surprofits, ce qui conduit à faire baisser la valeur de la force de travail. Cette conclusion est acquise ici et sera reprise, nous l'avons vu, dans la section IV du livre I sur la production de survaleur relative.

Ce n'est là rien d'autre qu'une « façon propre au mode de production capitaliste d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail. » Elle est contradictoire : plus le travail est productif, plus le taux du profit (à ne pas confondre avec la masse du profit) est moindre.

Avant de poursuivre, il convient de relativiser l'importance de cette « loi » du propre point de vue de Marx. Il avait tous les éléments pour l'introduire rapidement dans le livre I, section IV sur la survaleur relative ou section VII sur l'accumulation, qui présente amplement le thème de la hausse de la composition organique du capital. Comme nous l'avons vu, il ne l'a pas fait. Pourquoi ?

Parce que la tendance à la baisse du taux général de profit – une formulation, notons-le, de loin préférable à la canonique « baisse tendancielle du taux de profit moyen » - n'est qu'un phénomène *de surface*, typique du livre III, et propre à la perception *capitaliste* de phénomènes plus profonds.

Quel est le fait plus profond qui est, lui, central dans le livre I seul publié du vivant de Marx ?

C'est la loi de production d'une humanité surnuméraire, en corrélation avec la hausse de la composition organique du capital social, c'est-à-dire la prolifération de la technostructure capitaliste sur la planète terre d'une part, l'explosion démographique d'autre part. C'est cela qui est central, c'est cela qui est masqué par la fixation fétichiste, « marxiste » ou « antimarxiste », sur la vérité absolue pour les premiers, soi-disant démentie par les faits pour les seconds, de la « loi de la baisse tendancielle du taux de profit moyen ».

Dans le chapitre 13, Marx écrit d'ailleurs expressément que s'il traite en détail de cette question, c'est parce qu'elle préoccupe énormément l'économie politique qui n'en a pas résolu le mystère. Adam Smith en effet tient pour acquis que le taux de profit baisse avec la croissance des richesses et de la concurrence, tout en vérifiant la chose par la tendance à la baisse des taux d'intérêts. David Ricardo, lui, ne voit pas de contradiction interne dans l'accumulation capitaliste qu'il approuve avec ardeur, mais voit une contradiction systémique externe et quasi écologique : la loi des rendements agricoles décroissants, avec la mise en valeur de terres de moins en moins fertiles au fur et à mesure qu'augmentent population et capital, fera que la hausse de la rente foncière et celle des salaires finiront par manger les profits. « *Étant donné l'importance de cette loi pour la production capitaliste, on peut dire que c'est le mystère dont la solution préoccupe toute l'économie politique depuis Adam Smith.* »

Mais il se trouve que du moment où Marx en a donné la solution, l'économie, devenue « vulgaire », n'a plus voulu en entendre parler ou, mieux, elle a proclamé que la « baisse tendancielle » serait une invention mystique de Marx qui voulait absolument prédire l'effondrement du capitalisme !

En réalité, cette « loi » n'est pas du tout centrale pour Marx, elle est juste la manifestation superficielle et seulement « tendancielle » - je vais y revenir - de contradictions sous-jacentes, sur la vraie nature desquelles il nous faudra conclure le résumé de cette section.

Au chapitre 14, Marx estime nécessaire d'examiner les facteurs qui contrecarrent la « loi », car, écrit-il, c'est là le fait le plus frappant : qu'elle ne soit pas plus forte, tant l'accumulation de capital constant est évidente et en augmentation.

Les contre-tendances sont donc importantes, mais ce manuscrit en est encore au stade de l'éclaircissement empirique : il en énumère 6, qui sont de natures différentes.

Le taux de profit peut être restauré par l'extension de la sphère de production capitaliste à de nouveaux secteurs. Le commerce extérieur assure des surprofits importants aux pays les plus productifs, dont le taux de profit est, à l'intérieur de leurs frontières, bien plus bas que celui des capitaux dans les pays moins développés (point 5 de Marx).

Marx considère que le phénomène de la surpopulation relative forme une sorte de réservoir pour la création d'entreprises « de main-d'œuvre » à taux d'exploitation élevé, de plus petite taille que les capitaux des secteurs centraux (point 4) - ce type de dualité a été, depuis, institutionnalisé par le capital par les procédés d'externalisation.

En outre, des formes institutionnelles d'organisation du capital peuvent sanctuariser des niches à taux de profit plus bas que la moyenne, mais garanti : les sociétés par action jouent ce rôle (point 6).

Ces divers facteurs n'ont pas la même importance fondamentale que les deux contre-tendances décisives qui renvoient aux deux facteurs expliquant le taux de profit, que sont le taux d'exploitation et la composition organique du capital.

La hausse du taux d'exploitation du travail contrecarre la tendance à la baisse du taux de profit dans la mesure où il s'agit de hausse de la survaleur absolue ou de l'intensité du travail (point 1), voire de baisse des salaires en dessous de leur valeur (point 2), mais les réalités physiologiques et la lutte des classes y opposent toujours des limites (élastiques), et la hausse du taux de survaleur relative, pour faire des surprofits par rapport aux concurrents, s'impose toujours comme moteur de l'accumulation.

Or, en généralisant les nouveaux composants du capital constant qui l'assurent, elle aboutit à niveler les surprofits initiaux qui l'ont motivée et à faire baisser le taux général de profit. En fait, hausse du taux de survaleur et baisse du taux de profit vont de pair dans le long terme.

Marx passe assez vite sur l'autre contre-tendance fondamentale : la baisse de valeur du capital constant. Il tient pour évident que cette valeur hausse dans des proportions moindres que celles de la croissance de la masse matérielle du capital constant, et pour possible qu'elle baisse absolument et fasse donc diminuer le rapport C/V. La baisse des prix des matières premières et l'exploitation gratuite et prédatrice des ressources naturelles, signalées au chapitre 6 de la section I, a ici toute sa place. La baisse des prix, et finalement de la valeur, du capital constant, peut arrêter la baisse du taux



de profit, écrit-il clairement. Toutefois, Marx maintient, de manière implicite, l'idée qu'à terme elle ne la contrecarre pas (je vais y revenir).

Parvenus à ce point, nous devons bien comprendre que pour Marx, l'expression « loi tendancielle » ne signifie somme toute rien d'autre que le fait que la tendance à la baisse est une « loi » en ce sens qu'elle est nécessaire et inévitable - mais qu'il ne s'agit que d'une tendance. Les débats récurrents sur *le Capital* ont d'abord tourné autour du pseudo problème de la « transformation » des valeurs en prix de production, puis des schémas de la reproduction rattachés à la question d'un effondrement possible, ou non, du capitalisme, et c'est assez tardivement que marxisme et antimarxismes traditionnels du XX<sup>e</sup> siècle se sont polarisés sur la question de la « baisse tendancielle du taux de profit moyen ». Les « réfutations » visaient à prouver qu'il ne s'agit pas d'une loi absolue et inéluctable, mais c'est déjà le cas chez Marx, puisque ce n'est qu'une « tendance ».

Divers auteurs ont entrepris de compléter ou de réfuter Marx en contredisant l'existence d'une telle tendance - l'exemple le plus notable, dans le monde académique, est le « marxiste algébrique » japonais Nobuo Okishio dont le « théorème », formulé en 1961, aboutit à affirmer que le taux de profit ne baisse pas puisque ce n'est pas pour ça que les capitalistes investissent. Certes : leurs investissements, en faisant hausser leurs profits propres (autrement dit en dégagant des surprofits) aboutissent à l'insu de leur plein gré à faire baisser le taux général de profit.

La contre-tendance décisive, c'est la baisse de la valeur du capital constant. Le rêve de bien des idéologues du capital et des futuristes dont la pensée ne sort pas des cadres du capitalisme serait celui d'un capital constant de valeur zéro mais faisant néanmoins tout le travail : l'automation intégrale et gratuite, avec, disons, un prolétaire, et le reste de l'humanité composé d'une petite classe d'actionnaires et d'une immense majorité de surnuméraires. Un tel fantasme (impossible, car la concentration de tous les capitaux en un seul est contradictoire à la nature du capital qui se valorise à travers la concurrence et le partage du profit entre les multiples capitaux) traduit la tendance du capital à réduire la part du travail vivant tout en se nourrissant de lui.

Mais la baisse de valeur du capital constant a pour source la même productivité du travail qui repose sur l'augmentation de la valeur du capital constant par rapport au capital variable : pour produire des machines moins chères, il faut d'autres machines plus productives, et ainsi de suite. C'est pourquoi nous avons là un cercle vicieux qui valide en fin de compte la formulation simple, mais empirique et approximative, de Marx : la valeur du capital constant croît avec son poids matériel, mais pas dans la même proportion - et si cette proportion est décroissante, il n'empêche que la valeur de C croît quand même.

Cette combinaison peut-elle se formuler mathématiquement ? Ce n'est pas évident, car il s'agit d'un rapport social qualitatif contradictoire. Mais surtout, ce n'est pas décisif, car le point clef est que, du point de vue du capital, il est impossible de concevoir une dévalorisation de C qui ne provienne pas de la dévalorisation de la force de travail, donc de V : à l'échelle sociale c'est cela la hausse de la productivité du travail sous la forme du capital. Par conséquent, dans le capitalisme, toute dévalorisation de C renvoie *in fine* à une hausse de C par rapport à V.

Là, je boucle le raisonnement implicite du texte de Marx, ce qui est nécessaire pour expliquer qu'à terme, la baisse de valeur de C ne saurait contrecarrer de manière absolue la hausse de C/V, donc la tendance à la baisse du taux général de profit.

Le chapitre 14, titré par Engels *Les contradictions internes de la loi*, développe principalement, de manière entrelacée, quatre thèmes découlant de l'idée que la tendance à la baisse de son taux de profit, rapport du capital au capital, révèle une contradiction fondamentale inhérente à la nature du capital, contradiction interne à sa pulsion d'accroissement et d'accélération.

Le premier thème (dans un ordre méthodologique qui n'est pas celui du manuscrit, qui, répétons-le, aborde le tout de manière entrelacée, dans un style intense) est celui des limites du capital.

*« La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même : le capital et sa mise en valeur sont le point de départ et le point final, moteur et fin de la production ; elle n'est production que pour le capital et non l'inverse ; les moyens de production ne sont pas les moyens de donner forme, en l'élargissant sans cesse, au processus de la vie au bénéfice de la société des producteurs. Les limites, cadres infranchissables de la conservation et de la mise en valeur de la valeur-capital, reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs : elles entrent sans cesse en contradiction avec les méthodes de production que le capital doit employer avec nécessité pour ses propres fins, lesquelles tendent à l'accroissement illimité de la production, au développement inconditionné des forces productives du travail, à faire de la production une fin en soi. Le moyen -développement inconditionné de la productivité sociale - entre incessamment en conflit avec le but limité et fini - la mise en valeur du capital existant. »*

Ce texte très dense demande aujourd'hui une interprétation. Est-ce que Marx s'y prononce pour l'« accroissement illimité de la production » auquel le capital apporterait une limite qu'il faut maintenant renverser ? Cela alors qu'il définit par ailleurs la production capitaliste comme production pour la production, sans borne, comme chrématistique illimitée ? Et si la limitation qu'est le capital consistait précisément dans son absence de limites ? Car faire des moyens de production les « moyens de donner forme, en l'élargissant sans cesse, au processus de la vie au bénéfice de la société des producteurs », est-ce bien libérer la production de toute limite, ou n'est-ce pas plutôt lui assigner d'autres limites que celles qu'impose l'illimitation creuse et vide, destructrice, de la valeur en croissance perpétuelle, ce « mauvais infini » ?

Le second thème est celui de la surproduction confrontée à la consommation solvable d'une masse d'acheteurs qui sont dominés par les surnuméraires engendrés par l'accumulation capitaliste.

Le troisième thème est celui de la *suraccumulation* : périodiquement un capital additionnel est confronté à une masse de profit insuffisante du fait de la tendance à la baisse du taux général de profit, et s'oriente vers des activités parasitaires et financières.

Le quatrième thème combine les précédents et dessine, sans l'élaborer complètement, une représentation cyclique de la tendance à la baisse du taux de profit. Des phases de croissance des surprofits aboutissent, nous l'avons vu au livre I, sections IV et VII, à des retournements où apparaît la suraccumulation et où s'intensifient concentration et centralisation des capitaux, suivis de crises.

Dans la crise, il y a destruction de capital : destruction physique de matériel et de main-d'œuvre, dévalorisation générale du matériel et des marchandises, destruction de stocks, déflation, crise monétaire, liquidation d'actifs financiers lors des krachs ou « explosions de bulles ». La destruction est en fait la forme concrète de la dévalorisation, notamment celle du capital constant, présentée précédemment. C'est un processus convulsif qui à son tour nourrit la crise en engendrant des perturbations du marché et du crédit.

Les deux grandes contre-tendances à la baisse tendancielle, la hausse du taux d'exploitation et la dévalorisation du capital constant, prennent alors forme de forces destructrices.

Ces pages fortement suggestives pourront être développées en fonction de l'histoire des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles en une théorie des cycles et des crises convulsives du capital, fondées sur une accumulation en spirale toujours plus massive et rapide, et elles-mêmes toujours plus graves et destructrices pour la société et pour la nature, et dont relève la guerre. La « loi » est donc tendancielle en ce qu'elle n'est pas absolue, mais nourrit des processus cycliques d'accumulation-destruction, accumulation-destruction, en une accélération folle.

Mais, répétons-le pour conclure sur cette section, elle n'est pourtant chez Marx que l'expression superficielle des mêmes contradictions fondamentales qui ont été présentées dans le livre I publié du vivant de Marx, à savoir la proportion toujours plus grande du travail accumulé dans la technostucture par rapport au travail vivant, qui permettrait si l'on sort du capitalisme de pourvoir aux besoins avec un travail moindre et réparti, et la transformation de la majeure partie de l'humanité en masse surnuméraire, sans compter la question de la destruction des sols sur laquelle on reviendra et qui correspond chez Marx à la principale contradiction montante entre capital et nature.

La « baisse tendancielle » *n'est que* l'expression superficielle de ce qui se passe au fondement, exprimé comme contradiction du capital avec lui-même en tant que capital.

#### ***Section IV : le capital marchand.***

Les quatre premières sections ou chapitres du livre III forment une sorte de grand traité du profit. La section IV présente l'intérêt de se référer directement aux grandes catégories de la section I du livre II : capital-argent, capital productif, capital marchandise, ainsi qu'à la catégorie de vitesse de rotation de la section II de ce même livre. Elle a été rédigée en 1865 au même moment que le tout premier manuscrit destiné au livre II.

Marx entend ici par « capital industriel » le capital en général parcourant toutes ses formes : son accroissement dépend du moment P, productif. Mais il existe des capitaux installés en permanence dans les moments M et A ou dans un seul d'entre eux, formant le capital marchand qui se divise en capital commercial, installé dans le moment M, et capital financier, installé dans le moment A.

La survaleur n'est pas produite par ces capitaux-là, mais leur existence comme sphères autonomes réduit fortement ce que seraient les frais de circulation si ceux-ci étaient assumés par chaque capital productif séparément - ce que ceux-ci font aussi. Le capital marchand ne forme donc pas des branches de production autonomes (comme le fait croire la notion confuse de « secteur tertiaire »). Sa concentration lui permet d'ailleurs d'opérer les métamorphoses de la marchandise au service de plusieurs branches de la production capitaliste en même temps.

Le capital marchand *stricto sensu* n'est consacré qu'aux ventes et achats dans le cas du capital commercial, et seulement à la gestion des trésors, balance des comptes et opérations de change dans le cas du capital financier, c'est-à-dire à des fonctions strictement liées au caractère capitaliste de la production, dépourvues de nécessité générale.

Dans la pratique, l'exercice de ces fonctions se mélange souvent à des fonctions productives : transports, emballage, gestion des stocks, préservations, bonifications et rafraîchissements de

marchandises, et, dans le cas du capital financier sous ses formes anciennes, avec la production des métaux précieux.

En outre, le petit commerce de détail dans le mode de production capitaliste est une formation secondaire et précaire, dépendante du capital marchand qui domine le commerce de gros et la grande distribution.

Les capitalistes marchands, commerçants ou banquiers et financiers, disposent donc d'un capital-argent initial qu'ils valorisent selon un circuit A-M-A' pour les premiers, A-A' pour les seconds, ne comportant pas le moment productif P. Le capital financier tel qu'envisagé ici réalise le circuit A-A' en se faisant payer ses services d'encaissement, change, etc.

Les commerçants doivent encaisser leur part de la survaleur totale conformément au taux général de profit, rapporté au capital qu'ils investissent dans leurs activités. Comme ils ne créent pas de survaleur, cette part est donc un prélèvement pur et simple sur la survaleur totale. Les prix qu'ils paient aux capitalistes productifs pour leur acheter leurs marchandises sont inférieurs à ce que serait le prix de production s'il était celui du seul capital productif. De fait, l'acceptation sociale des prix d'achat des marchandises vendues en gros est un moment important de la formation du taux de profit moyen. Ils revendent donc avec un bénéfice qui leur permet de réaliser le profit moyen eux aussi. Dans les consciences, s'impose naturellement la croyance que le commerce lui-même crée de la valeur.

Les salariés du commerce et de la banque, pour autant qu'ils n'effectuent pas d'activités productives (telles que l'emballage, le conditionnement, l'entretien et la gestion des stocks, les livraisons ...), ne créent donc pas non plus de survaleur à l'échelle sociale, mais pour leurs patrons c'est comme s'ils en produisaient pour eux : c'est le surtravail de leurs salariés qui leur donne un droit de tirage sur la survaleur sociale, exactement comme pour tout autre patron. Le rapport social salarial de ces travailleurs est donc substantiellement le même que celui des salariés de l'industrie, de l'agriculture, du bâtiment ou des transports, bien que seuls ces derniers, à l'échelle sociale, soient productifs de survaleur.

Alors que la vitesse de rotation du capital productif agit sur la production de survaleur en la renouvelant plus souvent quand elle augmente, pour un même capital initialement investi, la vitesse de rotation du capital marchand, donc la multiplication des actes d'achats et de vente, répartissant le bénéfice commercial sur un plus grand nombre de transactions, sans modifier la valeur totale des marchandises échangées, réduit la part de profit encaissée lors de chaque acte de vente. La rotation du capital marchand est fondamentalement dépendante de la production, mais elle a une autonomie externe qui, pour le capital productif, accélère, simplifie et parfois assure l'écoulement de ses marchandises. Mais elle joue aussi, du fait de cette relative autonomie, un rôle spécifique, parfois catalyseur, dans les crises.

Je viens de résumer les chapitres 16 à 19.

Le chapitre 20 est un aperçu historique qui fait donc partie des passages du *Capital*, peu nombreux, qui sortent de l'exposé fondamental pour passer dans le concret historique, avec la section VIII du livre I et deux autres chapitres du livre III que nous croiserons plus loin.

Marx admet que le capital marchand, sous ses deux formes commerciale et financière, est « *antédiluvien* », c'est-à-dire qu'il existe dans les sociétés précapitalistes à partir du moment où,

entre sociétés différentes, existe un échange d'excédents. Mais la racine du mode de production capitaliste ne réside pas dans le capital marchand, mais dans les phénomènes concernant la production au raz de la vie sociale. Tout au plus le capital marchand peut-il parfois exploiter et exaspérer un mode de production ancien en le poussant dans des formes extrêmes, comme l'esclavage marchand dans la Rome du 1<sup>o</sup> siècle av. J.C. Le passage à la production capitaliste a été encadré par la formation du réseau mondial du capital marchand depuis le XVI<sup>o</sup> siècle, mais il ne se serait pas produit s'il n'avait pas commencé au niveau interne de la production, agricole et artisanale. Le capital marchand ancien lui-même joue un rôle réactionnaire par rapport au capital productif durant la transformation du féodalisme en capitalisme.

Cette section IV du livre III est essentiellement consacrée au capital commercial. Le capital financier (chapitre 19), centralisant pour le compte du capital en général les fonctions de la circulation et de la gestion monétaire, est ici réduit dans son principe à un secteur très particulier et très limité. Sa gigantesque excroissance en une sphère financière semblant dominer la production, objet de la section suivante, est un phénomène propre au mode de production capitaliste développé, et l'une de ses principales contradictions internes.

#### ***Section V : le capital financier. Présentation.***

Introduit dans la section précédente comme une petite sphère accompagnant le capital marchand, le capital financier devient, dans le mode de production capitaliste développé, une énorme « bulle ». A-A' n'avait, de fait, été envisagé que comme la rétribution en monnaie de services portant sur la monnaie. Mais la forme propre de A-A', c'est le prêt à intérêt, qui est le point de départ de la section V.

Plusieurs chapitres de celle-ci sont d'une lecture difficile, car ils sont surtout un tissu de documents reliés par un brouillon répétitif, d'autres sont beaucoup plus fluides et leur intérêt théorique est plus accessible. Il est bien entendu préférable de tout lire, mais l'assimilation des chapitres « lisibles », ou disons fluides, peut faciliter ensuite celle des chapitres « difficiles », ou disons épineux, dont on peut considérer qu'ils apportent des compléments aux précédents. C'est pourquoi je procède ici en analysant d'abord les fluides pour passer ensuite aux épineux.

#### ***Section V : les chapitres fluides.***

Les chapitres fluides (mais tout est relatif !) sont la série des premiers, du 21 au 25, le 27 et le dernier, le 36. Pour des raisons théoriques il faut leur adjoindre le 29. Je ferai quelques entorses à l'ordre des chapitres.

« *Dans la production capitaliste, il est possible de convertir de l'argent en capital* » (chapitre 21).

Marx ne traite pas du prêt à intérêt en général, mais comme une forme propre au capital, ou capital productif d'intérêt. Toute masse d'argent est susceptible de devenir du capital : elle acquiert ainsi, pour le capitaliste productif, une valeur d'usage propre. C'est cette valeur d'usage qui lui est cédée par le prêt à intérêt, dans lequel sa valeur tout court reste propriété du prêteur. Cette cession est rétribuée par l'intérêt, qui est donc une partie de la survaleur produite par la mise en valeur de ce capital. A l'échelle sociale, l'intérêt des capitalistes financiers est donc un prélèvement opéré sur le profit. Précisons que le prêt de capital productif d'intérêt est rarement remboursé : il circule sur les marchés monétaires et sert constamment à l'accumulation, le prêteur engrangeant continuellement son intérêt (dont la masse dépasse le « principal » souvent depuis longtemps).

La forme de relation sociale par laquelle l'argent est prêté pour sa valeur d'usage de capital contre intérêt, est un analogue de l'échange marchand où l'intérêt devient le « prix de l'argent », ce que Marx qualifie de forme irrationnelle (mais socialement nécessaire), de même que le salaire comme « prix du travail » et que le « prix du sol ».

Mais A-A' est en même temps la forme finale de tout capital du point de vue capitaliste, et un résumé du capital en général. C'est bien une forme inhérente au capital, pas une forme postiche simplement parasitaire : très significativement, Marx prend dès ce premier chapitre de la section V ses distances avec toute « critique de la finance » prétendant que celle-ci fausse les bons rapports de production et d'échange, en citant Proudhon et Luther (et longue serait la liste des dénonciateurs de la finance qui n'ont pas saisi qu'il s'agit du capital, ou, variante, qui entendent par capital le capital productif d'intérêt).

On aura donc compris que Marx ne traite ni du prêt « populaire » à la consommation, ni des formes précapitalistes de prêt à intérêt, l'usure. Marx situe les uns par rapport aux autres dans le dernier chapitre de la section V, le chapitre 36, *Remarques sur l'usure précapitaliste*.

Comme le capital marchand, le capital usuraire existe de longue date, et comme il assure une accumulation de capital argent, il peut être tenu pour une précondition du capitalisme. Toutefois, le capitalisme ne naît pas de lui, mais carrément contre lui : la formation des banques, surtout des banques centrales associant capitalistes financiers modernes et États modernes en formation, est une longue lutte dans laquelle le crédit capitaliste se constitue contre l'usure précapitaliste, sa victoire finale datant véritablement de la fondation de la Banque d'Angleterre en 1694 (remarquons que sauf une allusion passagère Marx ne parle pas ici de la situation faite aux Juifs dans les sociétés précapitalistes européennes). Les usuriers à l'ancienne exploitaient la consommation ostentatoire des classes dominantes et la misère des producteurs, et aidaient à centraliser, tout en les parasitant, les systèmes étatiques de financement public. Leur rôle était surtout destructeur, alors que le crédit socialise le capital et accélère puissamment l'essor de la production. Il permet aussi de centraliser les économies des prolétaires eux-mêmes en en faisant du capital. Élément constitutif du mode de production capitaliste, il disparaîtra avec lui.

Le taux d'intérêt (chapitre 22) est une partie du profit, limité donc par le taux général de profit. A part cela, son volume échappe à toute loi, car il n'est qu'un prix arbitraire. Ce sont la concurrence entre capitalistes prêteurs et capitalistes emprunteurs, entre eux et dans chaque groupe, et les conditions d'offre et de demande de capital-argent à investir, des données coutumières, politiques et internationales pesant directement sur son niveau, qui le déterminent au jour le jour. Dans la durée, la baisse du taux général de profit et l'augmentation de la masse de capital-argent tendent à le faire plutôt baisser. Sa nature de pur prix entraîne ce paradoxe : il est à la fois fluctuant et transparent, se présente comme une donnée claire et stable, mais qui change sans arrêt.

Loin d'être une forme postiche et supplémentaire, le capital productif d'intérêt est assimilé par les capitalistes comme omniprésent, les livres de compte des entreprises l'érigeant en « intérêt du capital » même dans une entreprise industrielle fonctionnant sur capitaux propres, le distinguant ainsi du « profit d'entreprise » et du « salaire de direction » (chapitre 23).

Ces croyances dans une « récompense » rétribuant le capital en tant que tel, une autre rétribuant « l'entreprise », une autre le « management » comme on dirait aujourd'hui, ne sont pas seulement de l'idéologie, elles renvoient, comme tout fétichisme, à un rapport réel : le capital, c'est A-A', et le

capital productif d'intérêt, c'est la forme essentielle du capital (chapitre 24) : « *C'est la formule générale et première du capital condensée dans un raccourci dépourvu de sens.* », celle de valeur se mettant en valeur elle-même. La forme la plus aliénée du capital en est par cela même la forme la plus essentielle. Ce chapitre 24 a été écrit par Marx peu avant le chapitre I du livre I et il est manifeste qu'il l'a repris dans la section sur le fétichisme.

Le capital-argent de prêt prend des formes institutionnelles massives, celles du crédit. Le chapitre 25, titré par Marx *Crédit et capital fictif*, en amorce l'étude, mais en se fixant des limites méthodologiques strictes : Marx n'entend pas encore, écrit-il en introduction, traiter ni de la monnaie de crédit, ni du crédit public. Ce chapitre, où les citations deviennent nombreuses, présente donc un édifice incomplet, formé du crédit commercial des capitalistes entre eux, du crédit bancaire médiatisant et centralisant le tout, mais sans son couronnement par le crédit public.

Il n'explique pas encore la notion très importante de *capital fictif* introduite pourtant dans son titre : le terme n'apparaît que dans la citation d'un banquier anglais qui désigne par-là la cavalerie financière. En même temps que ce phénomène, apparaît dans les documents cités la question des combinaisons possibles entre monnaie simple moyen de circulation et capital-argent productif d'intérêt.

Ce chapitre pose donc de grosses questions théoriques et pratiques allant au-delà des limites que Marx s'est fixées en le commençant, puisqu'elles renvoient tant au rôle de l'État qu'à la théorie monétaire. Il permettrait déjà, ajouterais-je, de proposer une définition marxienne de la spéculation financière, à savoir comme la double imbrication de l'argent comme moyen de circulation et de l'argent comme moyen de paiement et donc comme crédit, d'une part, et du capital réel et du capital fictif, d'autre part.

Je saute au chapitre 29 car il nous permet justement de mieux comprendre ce qu'il en est de ce capital fictif (ce que son titre, *Composantes du capital bancaire*, ne nous annonce pas).

Deux phénomènes majeurs, deux rapports sociaux irrationnels mais naissant du rapport capitaliste, et engendrant le capital fictif, y sont présentés : la capitalisation et le dédoublement du capital.

La capitalisation consiste dans le fait de postuler l'existence d'un « capital » à la source de tout revenu régulier.

Marx donne ici deux exemples. La dette publique renvoie à une dépense de l'État déjà faite, prise irrationnellement pour le « principal » rendant un intérêt. Et le salaire lui-même peut être fabulé comme l'intérêt d'un « capital » qui serait le travailleur lui-même (alors que c'est dans l'esclavage qu'il a une valeur propre !). Ubérisation et auto-entrepreneuriat sont ici entraperçus. Ajoutons que dans la section suivante, on verra les prix fonciers, et donc immobiliers, se former eux aussi comme du capital fictif, par capitalisation.

Le capital fictif, actif financier, a donc un prix ne correspondant à aucune valeur ou en provenant de très loin, qui s'obtient en multipliant le montant de l'intérêt qu'il rapporte (quel qu'en soit le nom) par le taux d'intérêt en vigueur, qui est un pourcentage ; donc, ce prix monte quand le taux baisse, et inversement.

Quant au dédoublement, qui peut d'ailleurs être un triplement ou une duplication indéfinie, il se produit dès qu'une action circule : des titres représentent du capital mais ils ont leur prix à eux, le

capital réel devenant du capital de prêt, qui fluctue dans une certaine indépendance envers ce qu'ils doivent représenter.

La circulation, notamment boursière, des capitaux fictifs issus d'un capital « réel » (actions) ou non (titres de la dette publique, créances et dettes circulant comme produits financiers rapportant un intérêt ...), forme donc une véritable bulle, qui produit une impression magique, quand les affaires vont bien, de création d'argent avec de l'argent, et qui n'est qu'un pouvoir social issu de la propriété capitaliste, pouvoir de préemption sur toutes les richesses présentes, passées et à venir.

Au chapitre 27, Marx revient sur le crédit d'une façon générale et définit, conformément au titre, *Le rôle du crédit dans la production capitaliste*, ce rôle en trois points : 1) la formation du taux général de profit (Marx parle ici d'égalisation), « sur laquelle repose toute la production capitaliste », 2) la diminution des frais de circulation, 3) la constitution des sociétés par actions. Le premier point est seulement rappelé, le second est résumé dans ses grandes lignes, le troisième nous vaut un développement théorico-politique de premier ordre.

Dans la société par actions, le capital n'est plus le capital du chef d'entreprise, mais du capital de prêt rassemblé à grande échelle.

*« C'est la négation du mode de production capitaliste au sein même de ce système, et c'est donc une contradiction qui s'abolit elle-même et représente de prime abord un simple moment de transition vers un nouveau mode de production. C'est bien sous cet aspect contradictoire que se manifeste la société anonyme par action. Dans certaines sphères elle rétablit d'ailleurs le monopole et appelle l'ingérence de l'État. Elle fait renaître une nouvelle aristocratie financière de parasites en la personne de promoteurs et de directeurs (managers qui ne le sont que de nom), tout un système de tripotages et d'escroqueries fondé sur le trafic d'actions, etc. C'est un mode de production privée qui échappe au contrôle de la propriété privée. »*

Les capitalistes gestionnaires de ces masses énormes de capitaux, réels aussi bien, en très grande partie, que fictifs, ont un « caractère doucement mitigé d'escrocs et de prophètes », note finement Marx citant John Law et Isaac Pereire. La liste est longue depuis des Madoff, Soros, Buffet, Musk, et de leurs répondants « oligarchiques » en Russie ou en Chine ...

Comme dans les coopératives où les travailleurs sont leurs propres capitalistes, et comme dans les entreprises d'État, le capital tend à ne plus être la propriété des capitalistes. Mais attention : ce ne sont pas pour Marx des formes communistes, mais des formes portant à leur paroxysme les contradictions du capital à l'intérieur du capital et de la propriété privée. Soit dit pour toute croyance dans une « transition », notamment étatique, vers le communisme ...

### ***Évaluation de la portée théorique des chapitres fluides de la section V.***

Avant de passer des chapitres fluides aux chapitres épineux de la section V, mesurons bien la portée de ce qui précède.

Le capital financier, surtout entendu comme capital fictif, peut être lu chez Marx comme une superstructure parasitaire. Cette lecture est juste du point de vue de la société mais elle est fautive du point de vue de la production capitaliste. Sans le crédit, pas de production capitaliste. A-A' est la forme par excellence du capital en général et de tout capital en particulier. Donc le parasitisme financier n'est pas un développement malheureux du capital, il lui est inhérent. Marx n'est pas un



adversaire de la finance, mais du capital : ce n'est pas la même chose, car nombreux sont les idéologues qui fustigent, souvent dans un registre moral, l'âpreté au gain, etc., tout en défendant, qu'ils l'appellent ainsi ou non, un capitalisme gagne-petit et vertueux dont Marx démontre qu'il engendre nécessairement son excroissance financière.

A cela doit s'ajouter l'apport du livre II, qui n'est pas écrit au moment où Marx rédige son manuscrit de la section V du livre I. Le crédit joue un rôle clef dans la circulation du capital. La rotation du capital engendre continuellement des dégagements de capital-argent, nécessaire au départ, mis de côté en partie à l'arrivée, dégagé et aspiré continuellement à chaque moment des rotations, mis de côté pour le renouvellement du capital fixe. Cette dimension ancre encore plus profondément le crédit et le capital financier, y compris le capital fictif, *dans* la production-circulation du capital. Elle va avec une autre dimension fondamentale de l'accumulation, à savoir que l'accumulation est aussi *accélération*. De ce point de vue la section V du livre III est incomplète, et la cohérence des trois livres est à nouveau interrogée. La vitesse de circulation du capital fictif est la plus grande : c'est devenu la vitesse de la lumière, les ordinateurs pilotant sa circulation sous l'œil stressé des *traders* speedés aux amphétamines, au whisky et à la cocaïne.

Enfin, deux questions théorico-pratiques importantes sont apparues au fil de la plume et dans les documents recopiés par Marx, conduisant à questionner le rôle de l'État (crédit public, banques centrales, dette publique), et le rôle de la monnaie comme moyen de circulation, dans son principe tout à fait distinct de la valorisation du capital-argent, mais qui ne peut que se combiner avec elle. Ces deux questions donnent partiellement un fil conducteur pour l'examen des chapitres épineux de la section V, dont je vais maintenant parler.

### ***Section V : les chapitres épineux.***

Le chapitre 26 est une recomposition par Engels de morceaux d'un texte titré *La confusion*, qui voulait rapporter des propos de financiers anglais (lord Lloyd Overstone notamment) de manière, au final, satirique, resté inachevé. Marx y vise un courant d'économistes, la *Currency School*, qui a retenu de Ricardo la théorie quantitative de la monnaie, par opposition à Steuart et Adam Smith chez qui la circulation monétaire est déterminée par la valeur totale des marchandises en circulation et chez qui le niveau national, où existent de simples signes de valeur faisant office de moyens de circulation, et le niveau international, où l'argent fonctionne comme moyen de paiement, sont bien distincts. Marx partage la position des seconds tout en la nuanciant sur la base de ses conceptions propres.

L'intérêt politique de cette amorce de satire est double.

La *Currency School*, pour qui l'État doit restreindre les émissions monétaires et pour qui les capitalistes financiers sont les plus grands bienfaiteurs publics, qui distribuent généreusement les moyens de circulation et méritent bien de gras intérêts en retour, est l'ancêtre des courants monétaristes néolibéraux de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, les spéculateurs de la *Currency School* sont à l'origine du *Bank Act* de 1844 qui, en voulant séparer hermétiquement émission monétaire artificiellement restreinte et activités bancaires de la Banque d'Angleterre, a en fait aggravé les crises cycliques et a dû être suspendu à plusieurs reprises (1847, 1857, 1866, après quoi il sera amendé en 1873 et tiendra jusqu'en 1914).

Marx revient sur le *Bank Act* dans le chapitre 34, largement recomposé par Engels, où il montre documents à l'appui que son vrai but était de faire monter les taux. Les taux d'intérêts sont donc un domaine de manipulations possibles.

J'ajouterai que le *Bank Act* fut le modèle des *Currency Boards* tels, bien plus tard, le traité de Maastricht pour la Banque Centrale Européenne, mais qu'en même temps, la critique par Marx des réglementations « monétaristes » avant la lettre visant les banques centrales, retombe en partie sur les « antilibéraux » eux aussi férus de réglementation bancaire et de codification du rôle des banques centrales.

Or, fait très intéressant, Marx critique également le courant d'économistes adversaires de la *Currency School*, la *Banking School* de Thomas Tooke, historien des prix, John Fullarton, James Wilson (chapitre 28).

Très clairement, il les considère comme des gens sérieux ayant une valeur scientifique, ne les mettant donc pas sur le même plan que les prophètes millionnaires à la Overstone. Mais il critique leurs distinctions rigides entre les catégories de revenu et de capital, la forme monnaie permettant au crédit d'utiliser du revenu comme capital, d'un côté, la monnaie bancaire étant aussi une forme de la circulation marchande, de l'autre. En somme, Marx critique d'une part la manière dont les monétaristes de l'époque voient du capital partout et d'autre part la manière dont les gestionnaires bancaires éclairés établissent des frontières rigides entre catégories. Il signale aussi que ces derniers ne voient pas le caractère fictif d'une partie du capital, et le fait qu'en temps de crise, et au niveau international, ce qu'ils considèrent comme de la demande de capital est aussi une demande pure et simple d'argent moyen de paiement. La critique de Marx vise donc aussi les économistes « éclairés », ancêtres, si l'on veut, des keynésiens.

Le chapitre 33, qui aborde le problème de la combinaison entre capital argent de prêt et monnaie comme moyen de circulation, peut se rattacher principalement à la critique de la *Currency School*, tandis que le chapitre 34, qui aborde le problème de la combinaison entre capital argent de prêt et monnaie comme réserve de valeur et moyen de paiement, peut plutôt se rattacher à la critique de la *Banking School*.

Dans les deux cas il s'agit de brouillons commentant des documents et truffés de redites ; l'importance théorique des deux questions soulevées ne fait cependant pas de doute, car elles impliquent que la circulation marchande soi-disant « simple », étant en fait la circulation du capital, soit qu'elle l'est directement soit qu'elle est sous sa domination, et donc avec elle l'ensemble de la théorie monétaire, doivent être achevées sous la forme de sa combinaison avec le crédit capitaliste.

Le crédit régule la vitesse de circulation (chapitre 33), notamment par les virements de comptes à comptes et le *clearing* (solde de balances). La quantité circulante des titres de crédit est, comme celle de la monnaie, déterminée « normalement » par la circulation des marchandises, mais ce « normalement » signifie qu'il y a des exceptions en fait nécessaires, surtout lors des crises, et lors des interventions des banques centrales en matière d'émission monétaire, soit qu'elles soient restrictives, soient qu'elles créent des titres de capital fictif, et de fixation des taux d'intérêts planchers, les banques centrales agissant avant tout en faveur des intérêts des gros capitalistes financiers.

Traitant de la combinaison entre capital-argent et monnaie comme réserve de valeur, le chapitre 34 est forcément conduit à des développements sur les métaux précieux et les réserves d'or des

banques centrales, qui peuvent faire croire que ses idées sous-jacentes sont datées, ce qui n'est pas le cas.

Les situations de crises ou de déséquilibres dans les échanges internationaux en sont le point de mire, car elles montrent que la recherche de moyens de paiement commence par le recours au crédit et se termine par la soif de métal, passant ainsi du règne tout « *protestant* » de la « *confiance* » dans le caractère social de la production, à de brusques retours vers la « *relique barbare* » comme dira Keynes. La banque centrale s'avère être le pivot de tout le système, et, dans la banque centrale, sa réserve métallique.

Le fétichisme « *catholique* » de l'or est aujourd'hui passé au second plan dans la circulation monétaire internationale (au second plan, ce qui signifie qu'il reste sous-jacent), mais le fétichisme « *protestant* » des titres financiers et des banques centrales a pris un caractère magique d'autant plus évident.

Dans une seconde partie, le chapitre 34 traite du cours des changes entre l'Angleterre et d'autres pays, principalement à travers le commentaire critique d'interventions de James Wilson, de la *Banking School*, lors d'auditions parlementaires. Cette critique repose sur la conception de Marx pour qui la sphère de la circulation financière et celle de la circulation marchande doivent être conceptuellement distinguées, mais pour mieux saisir leur combinaison et les situations où la première en vient à inverser le rapport « *normal* » en dominant la seconde. Le taux d'intérêt n'est pas une variable indépendante - ce qui, justement, en fait un instrument d'interventions artificielles perturbatrices.

Enfin, glissant sur la question des balances commerciales, singulièrement celle de l'Angleterre et de l'Inde conquise, Marx énumère des traits qui entrèrent par la suite dans ce que l'on appellera l'impérialisme (et qu'un parlementaire britannique dont il se gausse a nommé le « *prix du bon gouvernement* » !) : surprofits réalisés sur place, dividendes des banques, bons du trésor, avantages commerciaux, détournement de prélèvements précapitalistes, et violence directe. Il ne développe pas le tout de manière théorique, mais il est permis d'y voir la possible combinaison entre la superstructure financière et les moyens les plus brutaux d'accumulation « *primitive* ».

Non seulement la finance, ou capital de prêt, conceptuellement distincte, se mélange à la circulation marchande proprement dite et aux fonctions « *classiques* » de la monnaie comme moyen de circulation et incarnation de la valeur, mais la forme fictive du capital, ce capital au carré ou pouvoir social pur, qu'elle engendre, s'y insinue voire y prend le pouvoir. Les chapitres 30 à 32, auxquels Engels a donné le titre de *Capital argent et capital réel*, ont pour fil conducteur le problème de savoir dans quelle mesure le capital argent est fictif ou non, représente bien un capital réel ou non, y compris dans quelle mesure une demande ou une pénurie de capital argent est bien une demande ou une pénurie de capital réel.

Si les taux d'intérêts peuvent baisser dans le long terme, la valeur des titres capitalisés, elle, monte. Marx, sans ordre structuré dans ce qui est un manuscrit de recherche, étudie le crédit commercial, peu fictif – le capital de prêt y est du capital industriel -, puis la place du crédit dans le cycle industriel, maximale dans la phase de fièvre spéculative d'avant crise puis dans le pic de la crise lui-même, puis le fait que les crises se présentent comme crises financières et monétaires même si leur racine est dans la production et la circulation, l'influence de la spéculation sur les prix marchands eux-mêmes,

les marchandises étant du capital argent potentiel, et l'enchaînement international des crises financières (chapitre 30).

La masse du capital de prêt provient de l'accumulation de capital productif, nourrie directement par celle-ci avec les « libérations » et « dégagement » de capital du livre II, ou prélevant sa part, elle provient aussi des revenus de toutes les classes sociales et des secteurs non capitalistes, et elle consiste enfin en un volume croissant de capital fictif (chapitre 31).

Cette accumulation spécifique est toujours supérieure en valeur monétaire à celle du capital réel, et il y a « *nécessairement pléthore constante de capital à certaines phases du cycle* » (chapitre 32).

J'ai donné ici une grille de lecture des chapitres épineux de la section V, qui peut, je l'espère, tout simplement permettre de les lire, ce qui, il faut le reconnaître, n'est pas évident !

Cette section V pose des éléments théoriques majeurs mais elle est à l'évidence inachevée, ses chapitres épineux tout particulièrement démontrant la nécessité d'une refonte de la théorie monétaire et d'une intégration du rôle de l'État, largement suggérées, mais non explicitées, ainsi que le raccordement de l'ensemble aux questions de temporalité et d'accélération du livre II.

### **Section VI : la rente foncière. Présentation.**

Nous en arrivons à la partie la moins lue et la moins connue du *Capital*. Et la moins comprise. De même que pour la section I du livre I, donc pour l'entrée en matière générale, on a à propos de la section sur la rente foncière un contresens généralement admis, qui en détruit la portée, ce qui se produit ici en prenant, de fait, pour un exposé achevé ce qui n'était pour Marx qu'un vivant brouillon de recherche.

Il est facile de résumer le contresens, en donnant le prétendu résumé de la section VI. Le voici : il y a deux sortes de rentes, la rente absolue et la rente différentielle. La rente absolue est imposée sur n'importe quel terrain par la propriété foncière qui empêche l'égalisation des prix de production dans l'agriculture (on ajoute aussi parfois : dans le secteur minier) et impose la vente des produits agricoles à leur valeur, supérieure aux prix de production, la différence étant empochée par les propriétaires sous forme de rente. La rente différentielle provient de ce qu'en agriculture les secteurs sous-productifs pèsent plus lourd sur les prix qu'ils ne peuvent le faire dans les autres branches économiques, ce qui permet aux autres secteurs agricoles de vendre à des prix comportant un surprofit, que là encore les propriétaires empochent sous forme de rente, dite différentielle.

Ce résumé constitue en fait une sorte d'amendement « marxiste » de la théorie de Ricardo (*Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, chapitre 2).

Ricardo niait la possibilité d'une rente absolue, par « *intérêt théorique* », ce que Marx saluait comme cohérence intellectuelle de sa part, car l'existence d'une telle rente, causée uniquement par la propriété privée de la terre, pesant sur les prix, semblait contredire la loi de la valeur-travail, comme si la propriété privée déterminait elle-même la valeur.

Ricardo donnait par contre une grande importance à la rente différentielle, car pour lui les plus mauvais terrains demandant le plus de travail déterminaient les prix agricoles, permettant donc aux autres terrains de produire une rente différentielle. Il pensait que la croissance démographique et économique allait donner à ces mauvais terrains une place toujours croissante (« loi des rendements décroissants »), menaçant le profit, moteur de la production capitaliste.

Marx a en effet d'abord, comme le montre sa correspondance de 1851, établi que des rentes différentielles sont possibles à partir du moment où l'on a des différentiels de productivité, qui existent non seulement entre terrains, mais entre investissements de capitaux dans le sol, et qui n'ont aucun lien nécessaire avec une quelconque loi des rendements décroissants.

Ensuite, en 1862, il remarque que l'on peut expliquer l'existence de la rente absolue, qui pèse sur tous les terrains même les moins productifs, en supposant que la propriété foncière pèse sur les prix agricoles au point de les « sortir » du taux de profit commun. C'est simultanément, de manière combinée, qu'il élabore cette théorie et celle des prix de production et du taux de profit, ce qui a sans doute influé sur la concentration des thèmes dans ses projets de plan pour le *Capital*. D'où un puissant « intérêt théorique » chez lui à développer cette conception de la rente absolue, qui demeure toutefois une hypothèse expliquant une contradiction de Ricardo.

La gestation de cette théorie ainsi qu'une première analyse des cas possibles de rentes différentielles forme ce qui est, de fait, un premier traité de Marx sur la question, à savoir les chapitres 8 à 14 des *Théories sur la plus-value*, écrits en 1862-1863, et elle est reprise dans la section VI du livre III du *Capital* avec d'importants approfondissements. Personne ne prétend que les manuscrits de 1862-1863 sont un ouvrage achevé sur la question, mais ce n'est pas plus le cas de ceux de 1865 qui sont repris dans le livre III. On a au moins cinq bonnes raisons de l'affirmer.

Premièrement, le témoignage d'Engels, qui, dans sa préface au livre III, rappelle que Marx n'aurait pas admis que l'on publie comme ouvrage achevé la section sur la rente et que l'essentiel des travaux de la fin de sa vie portait sur les questions foncières et agricoles, notamment en Russie.

Deuxièmement, ce que nous savons à présent (voir notamment Kohei Saito), à partir des notes de Marx, sur sa prise de conscience de l'action destructrice de la production capitaliste sur les sols, à partir de l'agrochimiste Justus Liebig, puis du pionnier de la climatologie Ludwig Fraas, indique qu'il voulait tout reprendre en intégrant cet aspect essentiel. J'ai signalé, à propos du livre I, la conclusion de sa section IV sur *Grande industrie et agriculture* : ce texte arrive *après* la section sur la rente foncière du livre III, Marx ayant lu la dernière édition du grand ouvrage de Liebig sur les sols en 1865.

Troisièmement, la propriété foncière et le rapport foncier ne sont pas pour Marx des questions « agricoles », mais des rapports sociaux fondamentaux, qui, par l'expropriation initiale des producteurs envers leurs conditions de production et de vie, renouvelée par la barrière économique empêchant, littéralement, d'avoir une place au soleil (payer pour être quelque part : c'est donc la rente sous toutes ses formes, dont celle des prix fonciers et immobiliers), fonde l'obligation pour les prolétaires de vendre leur force de travail pour vivre, le salariat. Or, la section VI du livre III n'est explicitement pas une étude de la propriété foncière en général ; cependant, elle implique ces questions.

Quatrièmement, la théorie de la formation de la rente absolue par « sortie » des secteurs agricole et extractif du taux commun de profit comporte une série d'incohérences, que je présenterai ci-après, et dont il est impossible que Marx n'ait pas eu conscience.

Cinquièmement, les élaborations de Marx, dans cette section, sur la rente différentielle, dont les points de départ sont ricardiens, dépassent ces prémisses et dégagent des conceptions nouvelles propres à Marx, méconnues et d'une grande importance, au point qu'en cours de route il modifie son plan et coupe en fait le sommaire envisagé de cette section en deux parties, une partie sur la

transformation des surprofits en rentes différentielles, puis une partie plus générale comportant la rente absolue.

Engels a voulu lui être fidèle en reprenant ce nouveau plan, renvoyant en fin de section les chapitres rédigés les premiers (rente absolue, rentes autres qu'agricole, prix fonciers, origine historique de la rente), sauf le tout premier titré *Considérations préliminaires*, et en plaçant les chapitres sur la rente différentielle juste après ce chapitre introductif. Sauf que le nouveau plan de Marx impliquait une refonte d'ensemble qu'il n'a pas faite, et peut avoir impliqué que la thématique de la « transformation des surprofits en rente » (titre général de la section VI dans le livre III tel qu'Engels l'a édité) était finalement limitée à la seule rente différentielle.

Il résulte de tout ce qui précède que, pour ne pas lire la section VI du livre III avec des lunettes déformantes projetant sur Marx le résumé caricatural qui en a été fait tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, nous devons procéder différemment. D'abord en jetant un coup d'œil sur la première version du « traité de la rente » qui se trouve dans les *Théories sur la plus-value*. Ensuite en analysant les chapitres de la section VI dans l'ordre de leur inachèvement, c'est-à-dire dans l'ordre où ils ont été réellement écrits : d'abord le bloc formé par les *Considérations préliminaires* (chapitre 37) et les chapitres 45 à 47 qui ont été renvoyés à la fin par Engels croyant bien faire, puis le bloc des chapitres sur la rente différentielle, à savoir les chapitres 38 à 44. Ce qui nous montrera que la « section VI » consiste en réalité dans les brouillons de deux traités différents, le plus approfondi étant le second, sur la rente différentielle, dont le niveau d'approfondissement a justement conduit Marx à vouloir tout remanier.

#### **Les chapitres 8 à 14 des Théories sur la plus-value.**

Rédigeant les *Théories sur la plus-value*, Marx s'apprêtait, courant 1862, à attaquer le plus gros morceau : Ricardo, quand Ferdinand Lassalle lui demande de lui rendre des bouquins, dont ceux de Rodbertus, « socialiste prussien », monarchiste agrarien, dirigeant une sorte d'école d'admirateurs, aujourd'hui bien oublié, mais ne manquant pas d'originalité. Le chapitre 8 des *Théories ...* s'occupe donc de Rodbertus, mais part souvent de lui pour aboutir à Ricardo.

C'est dans ce chapitre que l'on voit la théorie du taux général de profit prendre vraiment forme chez Marx, mais en même temps que la théorie du prélèvement rentier créant une exception par rapport à ce taux général, le tout résumé dans une lettre à Engels du 9 août 1862.

Rodbertus supposait que la rente s'ajoutait à la valeur des marchandises agricoles, Marx estime qu'au contraire leurs prix sont conformes ou proches de leurs valeurs, mais que là réside justement leur particularité, laquelle permet le prélèvement rentier. S'élabore aussi là la théorie de la détermination des prix des marchandises d'une branche par la moyenne pondérée des secteurs qui la composent, et non pas par les prix du secteur ayant le plus de difficultés comme chez Ricardo pour l'agriculture.

Marx rappelle aussi que la propriété foncière est la précondition du capital et affirme même que l'idéal pour le capital est la propriété d'État du sol, car il peut se passer des propriétaires fonciers : précision subversive pour l'URSS ou la Chine « communistes » !

C'est une « *propriété du peuple* », une propriété sociale, et non pas d'État, n'expropriant pas les masses de la terre, qui pourrait 1°) abolir la rente absolue, et 2°) socialiser les rentes différentielles, car il est vrai que les différentiels de productivité ont relativement plus de fixité dans l'agriculture du fait des différences naturelles.

Dans le chapitre 9, Marx positionne les uns par rapport aux autres plusieurs auteurs : James Anderson, qu'il a redécouvert et qui avait fait la théorie des rentes différentielles dès 1777, sans la lier à une « loi des rendements décroissants » ; Malthus, l'ennemi, qui a fétichisé celle-ci ; Ricardo, le théoricien fanatique et honnête de l'accumulation, qui a au nom de la valeur-travail nié l'existence pourtant avérée de la rente « absolue » sur tous les terrains et pas seulement les productifs ; et même Darwin, qui se croit malthusien mais ne l'est pas.

Il étudie aussi les fluctuations des prix des céréales en Angleterre sur plusieurs siècles, identifiant le caractère exceptionnel du moment du décollage industriel pendant la guerre antifranaise, début XIX<sup>e</sup>, qui a produit les théories malthusienne et ricardienne.

Le chapitre 10 est très important au plan théorique : l'analyse de la théorie ricardienne de la rente conduit Marx, rapidement, à remonter à la racine, c'est-à-dire à la théorie de la valeur, en rectifiant de manière fondamentale la théorie ricardienne de la valeur-travail incorporée aux marchandises (que le XX<sup>e</sup> siècle a généralement attribuée à Marx !,) par l'explicitation de la forme d'expression nécessaire par laquelle le temps de travail socialement nécessaire forme la valeur : la forme-monnaie, pour poursuivre ensuite sur le taux de profit.

Cette remontée aux fondamentaux a sans doute conduit Marx à réécrire, par rapport à la *Contribution ...* de 1859, la première section du livre I du *Capital*, comme je l'ai signalé plus haut.

Le chapitre 11 revient à la discussion de la théorie ricardienne de la rente, situant ses origines dans les conditions capitalistes de l'Angleterre – datant d'avant la « fin du XV<sup>e</sup> siècle » - et dans le moment particulier 1792-1815.

Au chapitre 12, Marx élabore 5 tableaux sur la rente, différentielle et absolue, et plusieurs autres au chapitre 13, dans lesquels il fait varier la composition organique du capital agricole ou minier : les situations réelles sont bien plus diverses que le schéma de Ricardo.

Marx se donne 3 postulats : 1°) la vente des produits agricoles se fait à leur valeur et pas au prix de production, à cause de la propriété foncière ; 2°) la composition organique du capital agricole est plus faible, donc on a une arriération agricole relative, ce qui n'est qu'une condition historique contingente, reconnaît Marx, bien que l'existence de la rente d'après le premier postulat en dépende puisqu'il repose sur une plus haute valeur des produits agricoles ; 3°) le montant des rentes est régulé par les terres à blé – une affirmation qui vient d'Adam Smith et qui permet d'écarter le problème de la forte composition organique de secteurs pourtant peu mécanisés, comme l'élevage extensif.

Au chapitre 13, le premier de ces postulats est précisé jusqu'à poser que la branche agricole est *de facto* mise en dehors de l'égalisation du taux de profit, Marx envisageant alors que les valeurs ont pu précéder historiquement les prix de production. L'étude détaillée de ce texte montre l'enchevêtrement de deux conceptions : celle, néo-ricardienne en somme, de l'irréductible particularité agricole par rapport aux autres branches capitalistes, et celle, à mon avis plus propre à Marx, de leur homogénéité dans l'attente d'un même taux de profit, et dans leur exposition au prélèvement rentier comme condition de production, car celui-ci concerne tous les terrains et pas seulement l'agriculture.

Au chapitre 14, Marx remonte de Ricardo à Adam Smith, dont il approuve beaucoup d'apports - du caractère régulateur des terres à blé déjà mentionné, parce qu'elles peuvent se transformer en

d'autres production, ce qui n'est pas le cas, en Asie, des terres à riz, à l'existence de la rente minière et immobilière, ce qui nous conduit donc bien au-delà de la seule branche agricole.

Au total, les manuscrits sur la rente des *Théories sur la plus-value*, complétés par quelques autres passages dans les chapitres suivants, montrent sur le vif une recherche en action, très conditionnée par l'élégance de la solution trouvée au chapitre 8 sur l'entorse faite en agriculture à la formation du taux général de profit, mais sans perdre de vue d'autres aspects tels que : le caractère général, et non pas limité à une seule branche, de la question de la propriété foncière ; le besoin du capital, pour sa fluidité, de ne pas être attaché au sol, et sa disposition à payer pour y avoir librement accès ; ainsi que le caractère général du taux de profit. Or, ces autres aspects contredisent la forme logique prise par la conception initialement découverte au chapitre 8.

Le problème théorique de fond est le suivant : si le taux de profit est un taux *général* avant d'être un taux *moyen*, alors il préexiste au prélèvement rentier qui opère peu ou prou sur tous les profits ; admettre une exception agro-minière conduit donc à une conception non pas synchronique ou simultanée, mais diachronique et décalée, du passage des valeurs aux prix de production, donc une « transformation » érigée en processus réel avec des étapes, ce qui n'est pas la conception que j'ai dégagée de la section II ci-dessus sur le taux commun de profit en l'estimant propre à Marx.

### **Section VI : les chapitres généraux et la rente absolue.**

Dans les *Considérations préliminaires* (chapitre 37), Marx annonce que le champ de l'étude à mener consiste à compléter l'analyse du capital par celle de son investissement dans l'agriculture, mais il précise tout de suite que le mode de production capitaliste pleinement développé fait de l'agriculture une branche comme les autres.

En fait, le sujet est le prélèvement rentier, et la difficulté, toujours sous-jacente dans le texte de Marx, est qu'il n'a rien de nécessairement agricole : la propriété privée du sol est une précondition décisive du capitalisme. Les prolétaires doivent payer pour avoir une place au soleil au lieu d'avoir l'usage des conditions de la vie, et le capital paye pour l'espace. Ce qui s'ajoute en agriculture est que la propriété privée ne porte pas que sur l'espace, mais aussi sur le sol comme facteur de production.

Les prix fonciers et immobiliers sont de la rente capitalisée, forme totalement irrationnelle par elle-même. La production capitaliste érige donc la propriété foncière en une forme à la fois nécessaire et parasitaire.

Les préposés au prélèvement peuvent être l'ancienne noblesse foncière comme en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien que l'État, des couches mafieuses, ou des émirs du pétrole ...

La rente est généralement payée mélangée à l'intérêt du capital investi dans le sol, qui, au renouvellement du bail, s'incorpore à elle, et souvent aussi à des prélèvements « anormaux », mais fréquents, sur le restant des profits et sur les salaires du prolétariat agricole.

Le chapitre écrit ensuite est en fait le chapitre 45, sur la rente foncière absolue.

Bien loin de présenter d'emblée sa théorie comme une conception achevée, Marx s'interroge d'abord longuement sur la possibilité de paiement d'une rente sur les plus mauvais terrains qui, chez Ricardo, ne payent aucune rente, celle-ci n'existant chez lui que comme rente différentielle. C'est en réalité notoirement possible, la propriété exigeant en somme son péage, et renchérissant le prix des marchandises de ces terrains.



En cours de route, Marx a fait un détour par l'examen des cas de terrains ne payant pas de rente : quand le capitaliste est lui-même propriétaire ; quand le propriétaire exonère telle parcelle (mais y gagne au total). Il envisage ensuite le cas des investissements faits dans le sol entre deux baux, qui ne prennent pas forme de rente avant le renouvellement du bail, lorsque les investissements qui y sont faits ont un rendement inférieur même aux sous-profits des « plus mauvais terrains », qui peuvent alors dégager une rente différentielle.

Le sujet semble très technique mais il brouille les distinctions entre rente « absolue » et « différentielle », comme si la rente différentielle n'était au fond qu'un développement de la rente absolue, la propriété foncière captant à travers elle les surprofits de branche.

Ensuite, Marx se demande si la rente n'est pas assimilable à un impôt indirect, puisque s'imposant sur tous les terrains au niveau social global (qui peut, l'examen ci-dessus l'a montré, comporter des exceptions), elle est répercutée sur les prix (comme la TVA). Cette supposition n'est pas du tout jugée par lui impossible ou exclue au plan des principes, mais simplement non nécessaire, du moment que la différence entre prix de production et valeurs peut expliquer la rente dans les branches agricoles et minières.

Ceci requiert, Marx le sait parfaitement, une composition organique du capital plus élevée, donc en principe un moindre développement de la productivité du travail dans ces branches.

Dans le secteur minier, la particularité qui entretient, dans les charbonnages au XIX<sup>e</sup> siècle, un rapport C/V inférieur à la moyenne, outre que la main-d'œuvre y est abondante, est que les matières premières n'entrent pas dans la valeur du capital constant à ce premier stade de leur production, mais seulement ensuite, hors secteur minier (j'explique là des remarques de Marx faites en passant dans ce chapitre et dans le suivant).

En agriculture, la main-d'œuvre est traditionnellement - au XIX<sup>e</sup> siècle - plus abondante, mais cela n'a rien de définitif ni de nécessaire. La mécanisation industrielle a dépassé celle de l'agriculture, qui va se rattraper par la chimie, se dit Marx, mais il est possible que la diminution de la main-d'œuvre y reste moins rapide que dans l'industrie. Il n'y a là rien de nécessaire, Marx est tout à fait explicite là-dessus – « *Si l'hypothèse n'est pas réalisée, la forme de rente correspondante disparaît elle aussi* ». La tendance générale est bien entendu à la hausse de C/V en agriculture aussi.

Donc, l'explication de la rente par la supposée mise hors « péréquation » de la branche agricole est fragile et provisoire. Or, la propriété foncière est, elle, une précondition du capital et du prolétariat qui ne prendra pas fin. Il s'ensuit logiquement que la théorie présentée par Marx repose sur des bases historiquement momentanées ne cadrant pas nécessairement avec le développement, à terme, de la production capitaliste, ce qu'il ne pouvait pas ne pas percevoir.

C'est seulement après ces développements laborieux qui font douter d'elle, que Marx résume sa théorie : les valeurs étant supérieures aux prix de production dans l'agriculture et les mines, l'interposition de la propriété foncière y fait monter les prix au-dessus de ce qu'ils seraient avec le taux moyen de profit, dans des proportions qui dépendent des marchés des produits, du marché foncier, et du marché locatif. Une théorie qui ne peut qu'être provisoire d'après les propres réquisits de Marx, qui semble ici s'adresser à lui-même plus d'objections déjà que dans les *Théories sur la plus-value* !

La théorie alternative, plus générale, qui ne dépend pas du rapport C/V en agriculture, se dessine d'ailleurs entre les lignes : la rente est prélevée par la propriété foncière dans toutes les branches, comme le serait un impôt indirect, et elle est payée par l'ensemble de la société via les prix dans lesquels elle est répercutée - aujourd'hui les prix céréaliers aussi bien que les prix pétroliers.

Cette théorie-là est, elle, en cohérence avec la conception propre à Marx d'un taux de profit *général* précédant méthodiquement le taux de profit *moyen* : le prélèvement rentier, ou charge foncière, s'insérant justement entre eux.

Le court chapitre 46 serait, lui, en pleine cohérence avec cette seconde théorie : la rente est un « tribut » exigé par la propriété foncière, d'une part, pour « *l'exploitation de la terre aux fins de reproduction et d'extraction* » - les secteurs agricole et minier -, d'autre part, pour « *l'espace* », le « *droit d'habiter la terre* ».

Et ce tribut tend à augmenter avec le développement de la production capitaliste, pour la même raison qu'augmentent les produits financiers, dividendes, etc. : la formation des prix fonciers par capitalisation les fait augmenter en raison inverse de la tendance à la baisse des taux d'intérêts.

On voit là s'esquisser la combinaison des sphères financières et rentières, prenant toutes deux leur part de la survaleur, et leur hypertrophie croissante dans le capitalisme, culminant dans la spéculation immobilière. Absurdité mortifère que vitupère Marx et qui, prenons-en bien conscience, est au centre de la catastrophe écologique contemporaine.

*« Une société entière, une nation et même toutes les sociétés contemporaines ne sont pas les propriétaires de la terre. Elles n'en sont que les possesseurs, elles n'en ont que la jouissance et doivent la léguer aux générations futures après l'avoir améliorée en boni patres familias. »*

Le chapitre 47 est un chapitre « historique » comme la section VIII du livre I et les chapitres 20 et 36 du présent livre. La rente, en effet, provient de la forme dominante de surproduit social prélevé par les classes dominantes des sociétés précapitalistes.

Dans le capitalisme, elle devient une formation parasitaire mais nécessaire percevant une part du surproduit, que leur paient les capitalistes, ses premiers destinataires. Cette sorte d'inversion de la place sociale de la rente intervient après la transformation, dans les sociétés féodales, des rentes en travail en rentes en nature et de celles-ci en rentes monétaires, qui supposent un marché. Si l'évolution à l'anglaise aboutissant au triptyque propriétaires/fermiers/ouvriers agricoles n'est pas la seule possible, les autres voies de développement sont hybrides : métayage, second servage orienté vers les marchés, plantation esclavagiste, et petite agriculture parcellaire à la française.

Marx développe particulièrement ce dernier cas, dans des pages qui reprennent les descriptions des *Luttes de classes en France* et du *18 Brumaire de Louis-Napoléon*. Les paysans français ne se sont pas libérés de la rente avec la révolution, car celle-ci a changé de forme : prix fonciers, rachats de parts d'héritage, intérêts sur tout cela, fiscalité publique qui recycle des composantes rentières, frais notariaux, frais de justice, écrasent la petite paysannerie atomisée. Nous voyons là les formes concrètes de la rente se diversifier et devenir, plus largement, ce que l'on pourrait appeler la charge foncière, et en grande partie fiscale, ici comme mode d'exploitation de la petite production paysanne.

L'erreur serait d'y voir une condamnation par Marx de cette dernière : c'est en fait son exploitation qui est condamnée, le « petit paysan » étant par ailleurs envisagé par lui comme capable d'une meilleure gestion du sol que le capital.

### ***Section VI : la rente différentielle.***

Les chapitres 38 à 44 sur la rente différentielle sont sans doute les moins lus, les moins connus, les moins compris de tout *le Capital*, en raison de leur caractère très technique, et de l'aplatissement de Marx sur Ricardo auquel se livrent la plupart des commentaires et résumés. Leur véritable intérêt est pourtant de nous montrer Marx traçant de nouvelles voies, qui le conduisent à tenir pour non publiable l'ensemble de la section VI ...

Au chapitre 38, il présente la rente différentielle par une sorte de parabole : une usine disposant d'une chute d'eau a un avantage naturel qui lui procure un surprofit, que le propriétaire peut soutirer au capitaliste, s'ils ne sont pas la même personne, sous forme de rente. La rente différentielle consiste dans la captation de surprofits.

Quand Marx rédige ce chapitre, il n'a pas encore défini la forme principale de surprofits, celle des gains de productivité qui, en se généralisant, conduisent à la hausse de la survaleur relative, et s'annulent alors en tant que surprofits (livre I, section IV). Les différences de fertilité et de situation permettent, dans la branche agricole, la formation de surprofits de manière régulière. Idem pour les différentes qualités des gisements, etc., dans la branche extractive.

Il n'y a dès lors plus aucune référence à la « rente absolue » telle que Marx l'avait hypothétiquement définie, car elle n'explique en rien la rente différentielle, résultat du pouvoir de la propriété foncière de capter ceux des surprofits qui sont relativement permanents. Par contre, une théorie de la rente fonctionnant comme un impôt indirect pesant sur les prix s'adapterait parfaitement aux chapitres sur la rente différentielle.

Le chapitre 39 traite de la rente liée aux différences de fertilité entre terrains, celle de Ricardo, bien que les deux séries de tableaux élaborés par Marx montrent, la première, que si la détermination des prix agricoles par les plus mauvais terrains peut se produire, c'est un cas exceptionnel parmi beaucoup d'autres possibilités, et, pour la seconde, que le taux national moyen de rente dépend de la distribution du capital entre les différents types de terrains.

Les prix agricoles sont supérieurs à ce qu'ils seraient s'ils se limitaient aux prix de production en raison de la demande sociale – je donne là une interprétation de passages complexes susceptibles de contresens. La demande sociale et les différentiels de productivités captés par la rente peuvent alors expliquer la lourdeur des prix agricoles, miniers et énergétique, sans qu'il faille recourir à la suspension de la « péréquation des taux de profit » postulée pour expliquer la rente absolue, qui a désormais disparu des manuscrits de Marx.

En outre, au chapitre 39, est introduite une distinction catégorielle importante, définissant la fertilité agronomique du sol comme synthèse entre sa fertilité naturelle et sa fertilité économique, la première correspondant à ses propriétés biochimiques et biophysiques, la seconde aux résultats des investissements de capitaux mesurés en valeur monétaire, et la seconde reposant en dernière analyse sur la première. C'est là un concept organique tout à fait analogue à celui de la composition organique du capital, synthèse de sa composition technique et de sa composition-valeur.

Sur cette base, sont distingués au chapitre 40 deux types de rente différentielle, dits «de type I» et «de type II» et que nous pouvons appeler la rente extensive et la rente intensive : la première, spatiale, est celle dont Ricardo ne sort guère, la seconde, temporelle, est causée par les différentiels de rentabilité entre les capitaux investis dans le sol. Les deux types de rentes coexistent, dans une combinaison du même type que celle entre fertilité naturelle et fertilité économique.

Mais, à chaque renouvellement de bail, la fertilité dite économique liée aux investissements de capitaux dans le sol, devient « naturelle » avec le passage des intérêts du capital dans la rente : la « naturalité » est donc, notons-le, une catégorie fétichisée, par l'action de la propriété foncière qui se pose en propriétaire du « naturel ».

Il faut insérer ici un feuillet de février 1876 que Engels a rajouté plus loin, à la fin du chapitre 44, car il précise que comme catégorie économique, il ne faut plus alors considérer ce revenu comme l'intérêt d'un capital, mais bien comme de la pure rente différentielle.

A partir de là, Marx se propose d'examiner les effets des investissements de capitaux dans le sol, avec comme canevas général la hausse de la productivité qu'ils visent, donc la baisse des prix agricoles unitaires et la hausse de la masse des marchandises concernées, et la hausse de la rente, mais aussi une tendance à la diminution du rendement des capitaux supplémentaires investis, selon le plan suivant : les prix de production restent constants (chapitre 41), ils diminuent (chapitre 42), ils augmentent (chapitre 43). Ce plan est suivi pour ses deux premières parties.

Le premier cas est encore proche de Ricardo et sert surtout à montrer que « *Plus le mode capitaliste de production se développe, plus se développe la concentration de capital sur un même terrain, et plus est élevée la rente calculée par unité de surface* » (chapitre 41).

Le second cas - baisse des prix de production suite aux investissements productifs - est la situation la plus fréquente, et correspond à l'objectif visé en investissant. Le capital additionnel fait baisser les prix agricoles et augmenter la masse des produits, le taux de la rente baissant par rapport au capital engagé mais augmentant par rapport aux surfaces et aux quantités produites. Ces tendances générales sont altérées si la productivité du capital additionnel est décroissante, amplifiées si elle est croissante, permettant alors de réinvestir dans des terrains abandonnés, et de relancer ainsi les surprofits par rapport à eux et donc les rentes, le faible profit minima des exploitations les plus pauvres profitant aux surprofits et aux rentes des exploitations les plus rentables (chapitre 42).

Marx n'a pas, comme annoncé, traité au chapitre 43 du cas où les investissements additionnels feraient, à l'inverse du but recherché, monter les prix de production.

A la place, il a, tout d'abord, noté le nouveau plan envisagé pour cette section, puis il a rédigé des considérations sur la combinaison entre rente extensive et rente intensive, puis des notes de calculs et un seul tableau sur ce qui se passe en cas de baisse progressive de la rentabilité du capital investi dans la terre : à un certain stade le capital additionnel ne couvre que le prix de production et ne fournit plus de surprofit et donc plus de rente. Pire encore : la propriété foncière exigeant sa rente accélère le processus et pousse elle-même les prix à la hausse.

A quelles situations pense Marx ? Sachant qu'il a lu Justus Liebig en même temps qu'il rédigeait son manuscrit, il semble probable qu'il pensait que la rentabilité décroissante du capital investi dans le sol risquait fort de devenir la réalité, les engrais chimiques conduisant à terme à déminéraliser les sols.

Marx découvrait en fait une « loi » capitaliste des rendements décroissants, tout à fait différente de celle de Malthus et de Ricardo.

Engels a bravement entrepris de rédiger les tableaux non réalisés par Marx, ne comprenant pas la bifurcation qu'opère alors Marx qui modifie précisément à ce moment le plan de la section VI. Le chapitre de substitution d'Engels est ricardien, comme le montre sa toute première phrase : « *L'augmentation du prix de production suppose que diminue la productivité du terrain le moins fertile productif de rente* », comme si le différentiel dépendait toujours des terrains les moins fertiles.

Il me semble que Marx a modifié alors le plan prévu pour ce chapitre en réalisant qu'il était en train de dégager des voies nouvelles à propos de la rente différentielle. Le confirme le chapitre rédigé le dernier, le 44, qui reprend la découverte faite au chapitre numéroté 45, mais rédigé avant, sur la rente « absolue » : un « plus mauvais terrain cultivé » ne produisant pas de rente au sens de Ricardo (et d'Engels dans sa version du chapitre précédent) peut en fait avoir un différentiel de productivité par rapport à du capital faiblement productif investi ailleurs, ce qui rend possible la généralisation de la rente différentielle qui, en outre, pèse directement sur les prix, dans la situation évoquée au chapitre précédent ou en maintenant des prix relativement élevés là où le coût de production a baissé.

Marx note vers la fin de ce dernier chapitre sur la rente différentielle : « *On pourra consulter Liebig sur la productivité décroissante du sol quand des investissements successifs de capital sont effectués.* »

C'est pratiquement sur ces mots que devrait se terminer l'étude de ce brouillon qu'est restée, en vérité, cette section VI (dans le plan d'Engels voulant bien faire, ils sont loin de le terminer, alors qu'en fait ils sont l'entame des deux derniers paragraphes du manuscrit).

#### ***Pour conclure sur la section VI.***

Dans le cas particulier de cette section sur la rente foncière, je mets donc fortement en cause, non seulement l'interprétation traditionnelle, mais la cohérence du texte même de Marx.

Nous avons affaire non pas à une seule section, mais à deux. La plus anciennement rédigée s'en tenait encore à la théorie de la rente absolue par suspension de la « péréquation », tout en s'interrogeant de plus en plus et en reconnaissant que cette explication pouvait être annulée dans les faits. Celle qui fut rédigée ensuite ne tient plus aucun compte de ce thème et se lance dans des approfondissements théoriques majeurs, mais inachevés.

Nous avons donc deux pistes.

L'une est le remplacement de la théorie soi-disant marxiste standard de la rente absolue par une théorie de la rente absolue ou charge foncière prélevée sur *tous* les revenus via les prix (notamment agricoles et énergétiques), et permettant la saisie rentière des surprofits les plus réguliers, et donc une action de la rente sur les investissements.

Le principal auteur à avoir réellement utilisé cette piste, bien qu'il n'analyse pas les fondements théoriques à l'œuvre chez Marx et n'engage pas l'analyse critique de sa théorie, est David Harvey, dans les trois derniers chapitres de son maître-livre sur les *Limites du capital*. Les localisations par rapport aux axes logistiques et à la technostructure globale et ses centres d'accumulation de capital fixe sont en effet un facteur de création de rentes différentielles non agronomique, mais tout à fait

décisif, et qui agit en retour sur les choix d'investissements. Il y a donc bien des rentes différentielles ni agricoles ni minières.

La seconde grande piste, à partir des articulations entre fertilité naturelle et fertilité économique, rente extensive et rente intensive, aboutit à la question de la productivité décroissante du capital devenu sol au fur et à mesure des investissements, une sorte de parallèle « concret » à la tendance à la baisse du taux général de profit. C'est ce problème agricole que Marx voulait analyser jusqu'au bout : nous sommes là sur la piste du « Marx écologiste ».

### **Quid de la section VII ?**

La septième et dernière section du livre III est un peu particulière : placée comme en conclusion, elle ne comporte pas d'éléments théoriques ou de catégories économiques qui n'aient été déjà vus, et elle est la plus inachevée de toutes, bien que sa rédaction soit fluide, claire et suggestive.

Le chapitre 48, *La formule trinitaire*, critique la représentation idéologique, à la fois trompeuse et nécessaire, donc fétichiste, selon laquelle chaque revenu répond à un facteur de production : le salaire rétribue le travail, l'intérêt – plutôt que le profit en général – le capital, et la rente, la terre. Cette forme idéologique a pu varier depuis, mais elle garde le même principe : à chaque revenu son « facteur de production ».

Remarquons, avec Tran Hai Hac (*Relire le capital*), que Marx parle désormais de la rente comme extérieure au profit, comme si son prélèvement *précédait* la formation du profit moyen, ce qui va dans le sens de la critique faite ci-dessus envers la théorie de la rente absolue de la section VI du livre III.

Le chapitre 49, *Complément à l'analyse du procès de production*, se donne pour programme la présentation d'ensemble de la reproduction et de la circulation de la valeur dans la société bourgeoise, organisée autour du problème de la transmission de la valeur du capital constant, occultée depuis les économistes classiques jusqu'au culte actuel de la croissance du PIB. Ceci conduit Marx à reprendre la distinction des sections I et II de la production, faite au livre II, section III, en s'y référant, ce qui questionne sur la date exacte de rédaction de ces pages. Il faut y revenir, écrit-il, pour y intégrer l'étude de la distribution de la survaleur sous forme de revenus, profits, intérêts et rentes.

Indication très intéressante : les schémas du livre II devaient, pour Marx, être prolongés le plus loin possible en direction de la description de la distribution des revenus effectifs.

Le tout dernier paragraphe de ce chapitre pose un problème de traduction. L'enjeu vient de ce que nous sommes là dans l'un des rares endroits où Marx parle de ce qu'il en sera « *après la suppression du mode capitaliste de production* ». Les Éditions Sociales (traduction Cohen-Solal/Badia) traduisent *die Wertbestimmung vorherrschend in dem Sinn* par « *la détermination de la valeur restera dominante* », Maximilien Rubel par « *la détermination de la valeur prévaudra en ce sens* », et la version Internet du site MIA (Marxists Internet Archives) par « *le rôle de la valeur continuera à être prédominant* ». La traduction littérale, entre Rubel et les ES, serait : « *la détermination de la valeur reste dominante en ce sens* ». La très mauvaise version MIA fait croire que Marx affirme que la valeur prévaudra plus encore. Les deux autres sont nuancées, la plus proche de ce qui ressort globalement chez Marx étant en l'occurrence celle de Rubel, qui suggère que c'est la nécessité d'une répartition sociale qui prévaudra, mais pas la valeur.

Le chapitre 50, *L'illusion de la concurrence*, présente la façon dont le fétichisme opère dans la concurrence qui, mode opératoire du capital, est elle-même illusoire, mais dans laquelle les acteurs prennent comme des données extérieures naturelles le montant des salaires, les prix, les taux d'intérêt et le niveau des rentes. Le travail salarié apparaît ici comme l'autre nom du capital.

Le chapitre 51, *Rapports de distribution et rapports de production*, part du caractère évident et naturel des revenus dans la société capitaliste, faisant croire à des rapports éternels, ou ayant été seulement sous-développés dans le passé, puis que seuls les rapports de distribution, la répartition, connaîtraient une vraie évolution (John Stuart Mill). Marx entreprend alors de présenter les « *deux traits caractéristiques* » du capitalisme. Le premier est son caractère marchand, le fait que la force de travail soit une marchandise généralisant la forme marchandise : Marx affirme explicitement que la production de marchandises est propre au capitalisme. Le second est que le but, et la raison d'être des marchandises, est la survaleur. La distribution est donc fonction de la production.

Le chapitre 52 est une page inachevée, la toute dernière du manuscrit de 1865, titrée *Les classes*. C'est l'annonce d'une critique de la définition des classes par la définition superficielle de leurs revenus.

La somme d'esquisses en quoi consiste cette dernière section vise, on le voit, à la description des formes superficielles, fétichistes, idéologiques, telles qu'elles sont vécues, en tant que formes fausses, mais réelles et nécessaires.

### **Remarque conclusive sur le livre III.**

La page introductive placée par Engels et la section VII se rejoignent pour dire que l'objet du livre III, ce sont les formes phénoménales (au sens de la distinction hégélienne entre phénomène et essence), ce sont les apparences, la surface des choses, expression nécessaire mais voilée des rapports plus profonds qui fondent la société capitaliste.

Les sections I à IV forment une sorte de grand traité du profit : le profit auquel chaque capital a « droit » est la forme apparente, dans une tension et un mouvement cyclique permanents où chaque capital poursuit le surprofit, où prévaut un taux général de profit tendanciellement en baisse.

En face du profit, on a le salaire, forme tout aussi fétichisée qui aurait eu sa place ici, mais que Marx a stratégiquement déplacée dans le livre I, seul paru de son vivant.

La section V montre la place énorme prise par le rapport financier, celui du capital productif d'intérêt d'une part, et celui des capitaux fictifs, d'autre part, dont le prix varie à l'inverse des taux d'intérêts : une forme baudruche ou postiche semble prendre toute la place, pour des raisons fondamentales car le capital c'est le capital-argent.

La section VI entreprend de montrer, avec les contradictions et les perspectives que j'ai signalées, comment le capital pose la propriété foncière comme une sorte de muraille nécessaire au rapport salarial et à sa propre fluidité, comment, donc, ce rapport de distribution auquel elle est réduite dans le capitalisme, reste, lui aussi, une sorte de bulle (la rente fusionne d'ailleurs avec la finance) ou de droit de péage, mais indémodable et proliférant car ancré dans les rapports fondamentaux.

Dans son plan, Marx s'était proposé un livre I sur la production du capital, un livre II sur sa circulation, un livre III sur l'unité de sa production et de sa circulation. Il est permis de se demander si cet objectif est atteint.

Le livre III présente de manière remarquable les formes superficielles du capital – profit, intérêt, rente, et leurs variantes. Cette expression immédiate se fait jour dans la circulation : la formation du taux de profit général en relève, finance et rente sont des sortes d'amplification, pour la première, de barrière, pour la seconde, de la circulation.

Mais l'étude de la circulation faite par Marx au livre II rédigé le dernier est d'une autre dimension. Quelques indications ça et là dans le livre III, voire des tentatives d'Engels, indiquent qu'il faudrait la rajouter : la rotation influe sur les taux de profit, etc. Fondamentalement, la dimension temporelle de l'accélération, thème véritable du livre II, n'est pas nécessaire à la conceptualisation des catégories du livre III, profit, finance et rente. Ce constat nous conduit à réfléchir sur l'unité, ou le manque d'unité, de l'ensemble de l'édifice que nous appelons le *Capital* de Marx.

### **Conclusion générale : la vraie portée du *Capital*.**

J'ai résumé les trois livres du *Capital* et ceci, à partir du moment où on ne prétend pas en faire ressortir une logique immanente qui coulerait de source, fait apparaître à la fois les points forts et les éléments d'incomplétude de l'ensemble.

Entreprenons une synthèse finale, non de tout le contenu qui vient d'être exposé, mais des contradictions fondamentales du capitalisme telles qu'elles y sont présentées, ou, parfois, suggérées.

Ces contradictions fondamentales sont présentées dans le livre I. Le livre III leur fait écho mais au niveau superficiel du rapport du capital au capital et de la perception, pour ainsi dire, capitaliste des choses : ce n'est pas là le niveau fondamental.

Dans le livre I, nous avons la loi générale de l'accumulation : la formation d'une surpopulation relative, d'un monde de surnuméraires. Et, liée à cela, le fait que le capital constant accumulé, dans sa forme matérielle, donc la technostucture planétaire, réseaux, béton, engrais, pesticides, goudron, bâtiments, machines, saturation des espaces marins et aériens, flux d'images, de sons et d'« informations » ... dépasse de très loin le capital variable, source de la valorisation continue du capital. Humanité surnuméraire dans un monde façonné par l'humain mais rendu inhumain.

A cela s'ajoute, introduit par Marx à la fin de la section IV du livre I, l'idée d'une contradiction entre capitalisme et sols naturels, humus. Cette idée, à partir de 1865, taraude Marx. Reposant sur Liebig, elle est exagérée car le rôle des bactéries dans le cycle de l'azote n'a pas encore été compris, mais son principe, intuitivement, est que les investissements de capital dans le sol dopent celui-ci dans un premier temps, mais, littéralement, finissent par le flamber, et entrent en contradiction avec la préservation des milieux et de leur fertilité.

Nous pouvons – nous devons – repenser pour aujourd'hui ces trois points : l'explosion démographique humaine, l'écrasement de la biosphère sous la technostucture, et la crise géo- et bioclimatique leur correspondent.

Ces contradictions fondamentales ont leurs échos « de surface » dans le livre III.

La « baisse tendancielle du taux de profit », bien sûr : nous avons vu que Marx, explicitement, n'en fait pas une question centrale, mais y voit plutôt un fétiche de l'économie politique, tout en la traitant comme un symptôme des contradictions du capital, ce qu'elle est.



Mais aussi l'hypertrophie financière, les revenus « automatiques » de forme A-A' prenant une part croissante à l'intérieur des profits, et l'hypertrophie rentière, à peine dessinée certes dans la section VI du livre III, mais que l'on peut y déduire du fait que les prix fonciers et immobiliers, ces formes « irrationnelles », évoluent comme les actifs financiers, en reflet inversé des taux d'intérêts.

Donc, tendance, de forme cyclique, à la baisse du taux général de profit et, dans ces profits, part croissante des prélèvements parasites du capital fictif et de la rente.

Par rapport à ce bloc de contradictions, fondamentales (livre I) et superficielles (livre III), le livre II arrive *après*, ainsi qu'il a été rédigé. Mais nous pouvons à présent mieux en saisir la grande importance.

Dans le livre II, le capital n'est pas présenté sous l'angle de la seule « circulation », mais comme un processus total, une sorte de machine infernale ou de syllogisme en marche qui, en retournant sans cesse sur lui-même, se propulse de soi-même dans le vide. Le circuit dialectique capital-argent/capital productif/capital-marchandise est cette « abstraction *in actu* » où le fétiche parvient à l'autonomie, ou semble y parvenir puisqu'il se nourrit de l'humanité et de la nature, dont il n'a cure.

Considéré comme rotation, le capital doit tourner toujours plus vite. La compulsion à l'accumulation est compulsion à l'accélération. Plus il y a de rotations, plus les taux de survaleur et de profit sont élevés.

Cette accélération repose paradoxalement sur la technostucture du capital fixe : c'est avec elle que l'on peut aller vite, circuler, bouger, tourner, revenir au point de départ et en repartir, etc., que ce soit sous la forme de conteneurs de marchandises ou de bits électroniques d'unités monétaires, de « hubs » et de « métropoles ».

Les arhythmies structurelles que ceci engendre sont l'occasion d'un ruissellement continu de capital monétaire. La bulle financière, à travers chaque moment de la rotation, et la bulle foncière et immobilière, à travers la fixation spatiale du capital, s'ancrent dans ces formes essentielles vouées à aller plus vite tout en s'accrochant à la base qu'elles ont construite.

La section III du livre II, elle aussi, bien qu'inachevée, aboutit à montrer, non l'équilibre et la capacité du capital à reproduire l'existant, comme l'ont cru la plupart des commentateurs, mais le déséquilibre et en particulier la façon dont le secteur II, productif des biens de consommations c'est-à-dire des moyens d'existence des êtres humains, devient le secteur dérivé de la production pour la production, de l'accumulation pour l'accumulation, qui est à elle-même sa propre fin.

Ce que présente le livre II, ce ne sont pas à proprement parler des contradictions fondamentales du capital, mais sa forme géométrique qui s'auto-reproduit comme une spirale tubulaire sans fin, détruisant le monde autour d'elle et se nourrissant de cette destruction. La catastrophe écologique ralentira-t-elle l'accumulation avant la fin de la vie humaine ? Rien n'est moins sûr.

La contradiction principale, finalement, est celle de ce rythme fou lancé tout seul dans le vide, et des rythmes humains et naturels.

Qu'est-ce qui peut casser le sujet-fétiche automate ?

La réponse à cette question est déjà là dans le livre I du *Capital* : ce sont celles et ceux pour qui il a été écrit, les prolétaires. Très clairement, dans le livre I, les prolétaires sont les producteurs et les

surnuméraires. C'est la lutte *politique* commune des uns et des autres qui peut exproprier les capitalistes pour socialiser les moyens de production, abolir le capital et passer à la production démocratiquement organisée des libres producteurs associés.

Cette réponse est connue, même s'il faut lui incorporer les surnuméraires. Mais dans les douze dernières années de sa vie, Marx oriente ses recherches dans deux champs. Il faut ici éviter l'idée qu'il était épuisé et n'avait plus de rendement intellectuel. En fait, il creuse deux pistes fondamentales.

L'une est, nous l'avons vue, celle du livre II, de l'accélération, du circuit, du capital comme machine mathématique dont on ne peut sortir, d'un monde clos en expansion, reproduction élargie du « mauvais infini » hégélien.

L'autre est celle de ses recherches sur les communautés précapitalistes, de la Russie à l'Inde en passant par les Iroquois. Comme s'il fallait un antidote à l'accélération, que n'apporte pas la lutte des classes industrielle sous sa forme classique. L'on sait qu'en 1882, Marx écrira à Véra Zassoulitch que la commune rurale archaïque russe pourrait à son avis être intégrée à la formation d'une communauté moderne de libres producteurs associés.

En passant, j'ai signalé, développant une intuition de lecture « libertaire » de Marx que l'on a chez Friedrich Jameson, le fait que le dernier chapitre du livre I, avec la dispersion des libres pionniers sur une « frontière » à l'américaine, avait dessiné une alternative que Marx estime cependant perdue, pour ce qui concerne les États-Unis, à partir de la mort de Lincoln. Mais la thématique plus générale des libres producteurs jouant les petits paysans ou les communautés primitives semble faire partie des modalités possibles de lutte contre la machine infernale du capital. Pensons au mouvement paysan indien contemporain !

Ceci n'est pas contradictoire à l'idée selon laquelle c'est la lutte politique du prolétariat qui est seule porteuse d'une issue possible en dehors de la machine mortifère autoreproductrice. Tout simplement, ceci nous conduit à un nouvel élargissement de la notion de prolétariat, tendant à englober la grande majorité de l'humanité, classe ouvrière, surnuméraires, pionniers tentant d'être libres et communautés tentant de vivre. La lutte des femmes est non un facteur supplémentaire, mais un liant déterminant de tous ces secteurs de l'humanité prolétarienne. Et donc, la conclusion de toute cette analyse est inévitablement politique, démocratique, au plus haut sens du terme.

VP, le 26/06/2023.

\*\*\*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.

Je pars du principe qu'une bibliographie n'a pas pour fonction d'en mettre plein la vue, mais de servir. Cette bibliographie comporte donc d'abord des ouvrages lus par l'auteur et ayant servi de près ou de loin au présent travail, ou des ouvrages peu accessibles aujourd'hui mais utilisés et/ou critiqués par Marx.

### ŒUVRES DE MARX.

L'édition intégrale, en allemand, des textes relatifs au *Capital*, constitue la seconde section, de quinze volumes, de la *Marx-Engels Gesamtausgabe* ou seconde MEGA, commencée en 1975 à Berlin-Est et Moscou, puis devenue enfin, à partir de 1998, une édition scientifique internationale intégrale grâce à la chute du mur de Berlin et à la fin de l'URSS.

Principalement en français, j'ai utilisé et/ou signalé ici (je ne relève pas les différentes éditions électroniques que l'on peut trouver, notamment sur le site MIA, Marxists Internet Archives) les ouvrages de Marx suivants :

*Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, introduits, présentés et annotés par Franz Fischbach, Paris, Vrin, 2014.

Le *Manifeste communiste* de 1848 est facile à trouver dans diverses éditions.

*Manuscrits de 1857-1858* (« *Grundrisse* »), Tome I et Tome II, Paris, Éditions Sociales, 1980, sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre.

Le volume 5 de l'édition 10/18 des *Grundrisse* paru dans les années 1970, traduction de Jean-Luc Dallemagne, comportait aussi l'index fait par Marx de ses *Grundrisse*, des notes sur Ricardo remontant à 1852, et surtout la première esquisse, dite *Urtext*, écrite en 1858, de la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

*Contribution à la critique de l'économie politique*, paru en 1859, Paris, Editions Sociales/GEME, traduction de Guillaume Fondu et Jean Quétier – contient aussi l'*Introduction* de 1857 qui se trouve également dans le Tome I des *Grundrisse*, ci-dessus.

Les *Manuscrits de 1861-1863* (*Cahiers I à V*), Paris, Éditions Sociales, 1979, sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre.

*Théories sur la plus-value* (livre IV du « *Capital* »), Paris, Éditions Sociales, Tome I 1974, Tome II 1975, Tome III 1976, sous la responsabilité de Gilbert Badia.

*Salaires, prix et profits* (1865) existe dans différentes éditions, récemment au Temps des cerises, 2006.

Le « chapitre inédit » (1865) a été récemment retraduit et présenté par Gérard Cornillet, Laurent Prost et Lucien Sève sous le titre *Karl Marx. Le chapitre VI*, aux Éditions Sociales/GEME, Paris, 2010.

*Le Capital, livre I*, Paris, Éditions Sociales/GEME, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, 2016, faite d'après l'édition allemande d'Engels, 1890.

*Le Capital, livre II*, Paris, Éditions Sociales, traduction Erna Cogniot, Cohen-Solal, G. Badia, 1977, d'après l'édition d'Engels, 1885.

*Le Capital, livre III*, Paris, Éditions Sociales, traduction Cohen-Solal/Badia, 1976, d'après l'édition d'Engels, 1894.

L'autre grande traduction contemporaine du *Capital* en français est celle de Maximilien Rubel, dans deux des quatre volumes de la Pléiade, Paris, Gallimard, intitulés *Marx, Œuvres, Économie*, volume I, 1963, contenant le livre I (et d'autres textes), et volume II, 1968, contenant les livres II et III (et d'autres textes). La traduction Rubel est souvent agréable à la lecture mais il s'est permis d'in vraisemblables actes chirurgicaux sur le texte, supprimant des passages, bannissant des chapitres en notes, inversant leur ordre, etc. Les premiers chapitres du livre II dans la version Rubel proviennent d'autres manuscrits, plus anciens, que ceux utilisés dans l'édition d'Engels et dans les autres traductions.

Marx-Engels, *Lettres sur « Le Capital »*, Paris, Éditions Sociales, traduction G. Badia, Jean Chabbert, Paul Meier, 1964.

Les *Notes critiques sur le Traité d'économie politique d'Adolph Wagner* (1880) de Marx figurent dans les annexes de l'édition du livre II du *Capital* donnée ci-dessus et dans celles du volume II de l'édition Rubel.

*The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, traduit en anglais et introduit par Lawrence Krader, paru en 1949 sous l'égide de l'Institut de Recherche Sociale créé à Francfort en 1923 puis émigré aux États-Unis, réédités en 1972 par Van Gorcum 1 co., sous l'égide de l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam.

Les lettres de Marx destinées à Véra Zassoulitch (1882) existent dans différentes éditions et figurent dans les annexes de l'édition Rubel, volume II.

#### ÉCONOMISTES.

François Quesnay, *Tableau économique. Remarques sur les variations des revenus annuels d'une nation.*, Versailles, 1758. Réédité et présenté par Michel Lutfalia, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

James Steuart, *An Inquiry into the principles of political Oeconomy*, Londres, 2 volumes, 1767, traduit en français en 1789 et non réédité depuis.

Adam Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile*, Edimbourg, 1767, traduction française 1783 ; Paris, PUF, 1992.

Adam Smith, *An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, 2 volumes, 1776, dit la *Wealth of Nations* ; *Recherche sur la nature et les causes de la richesses des nations*, Paris, Idées, Gallimard, 1976.

James Anderson, *Observations on the means of exciting a spirit of national industry chiefly intended to promote the agriculture, commerce, manufactures and fisheries of Scotland*, 1777.

Thomas Malthus, *Essai sur le principe de population*, 1798, Paris, INED, 2017 ; *Principes d'économie politique considérés sous le rapport de leur application pratique*, paru en anglais et en français en 1820, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

David Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, paru en 1815, complété en 1819, Paris, Champ-Flammarion, 1977.

Sismondi (Jean Simonde de Sismondi), *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, Paris, 1819, Paris, Calmann-Lévy, 1971.

Thomas Hodgskin, *Labour defended against the claims of capital, or the improproductiveness of capital proved*, écrit « ricardien de gauche » paru anonymement à Londres en 1825.

Samuel Bailey, *A critical dissertation on the nature, measures and causes of value*, écrit anti-ricardien paru anonymement à Londres en 1825 – Marx le démolit mais repère ce qui donne prise à ses attaques chez Ricardo.

Heinrich Storch, *Cours d'économie politique*, Pétersbourg, 1815, en français, réédité chez Nabu Press, 2011.

Edward Gibbon Wakefield, *England and America. A comparison of the social and political state of both nations*, 2 volumes, Londres, 1833. Réédition anglaise chez Bibliobazaar, 2009.

Les auteurs de la *Banking School* critiqués avec bienveillance dans la section V du livre III du *Capital* sont Thomas Tooke, *A history of prices*, Londres, 1838 ; John Fullarton, *On the regulation of currency*, Londres, 1845 ; James Wilson, *Capital, currency and banking*, Londres, 1847.

Les critiques de Marx envers la *Banking School* sont intéressantes si l'on envisage John Maynard Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1935, Paris, Payot 1969, et ses critiques envers la *Currency School*, la théorie quantitative de la monnaie chez Ricardo, et Bailey, si l'on envisage les monétaristes ultralibéraux avec Milton Friedmann, *Essai d'économie positive*, Chicago, 1953, en français Libéralia 1995, et *Capitalisme et Liberté*, 1962, Champs-Flammarion 2016.

Karl Rodbertus avait écrit un *Capital* (ses disciples avaient même tenté de répandre l'idée que Marx l'aurait plagié, et en fait ils ont donné ce titre à sa *Quatrième lettre sociale à von Kirchmann*), édité en français chez Giard et Brière en 1904 et disponible sur Gallica.

#### BIOLOGISTES ET AGRONOMES.

Charles Darwin, *L'origine des espèces*, 1859, Garnier-Flammarion, 2008.

Justus von Liebig : l'ouvrage clef utilisé par Marx est sa *Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture*, paru en 1844, mais réédité dans une version remaniée et amplifiée en 1862. Traduit en français au XIX<sup>e</sup> siècle mais non réédité depuis.

Marx a aussi étudié et subi l'influence de Carl Fraas, pionnier de la climatologie, *Le climat et la flore à travers les âges*, 1847, *Histoire de l'agriculture*, 1852, *Nature de l'agriculture*, 1857, *Les crises agricoles et leurs remèdes*, 1866, non réédités.

#### PHILOSOPHES.

La culture philosophique de Marx recouvre l'ensemble des traditions grecque et moderne.

Si, dans sa jeunesse, son inspiration critique envers Hegel a surtout porté sur les *Principes de la philosophie du droit* (manuscrits de 1843), puis sur la *Phénoménologie de l'esprit* (manuscrits économique-philosophiques de 1844, cf. ci-dessus), en rédigeant *le Capital*, Marx utilise la *Science de la Logique* (dont le chapitre 3 de la Logique du concept où se trouvent les syllogismes articulant universalité, particularité, singularité), soit l'œuvre de ce nom en trois volumes parus de 1812 à 1816 et 1830, soit la « petite logique » c'est-à-dire les & 19 à 244 de *l'Encyclopédie des sciences*

*philosophiques*, parue en 1817 et remaniée en 1827 et en 1830, relue au moment des *Grundrisse* dans un exemplaire laissé par Bakounine et apporté à Marx par le poète Freiligrath !

Le poids d'Aristote est tout aussi lourd sur *le Capital* et Marx le dit explicitement dans le premier chapitre : *Métaphysique* pour les relations « logiques », *Physique* pour les catégories de puissance et d'acte, *Éthique à Nicomaque* et *Politiques* pour les formes sociales et économiques.

Dans une note du livre I du *Capital* que j'ai signalée, Marx a placé un éloge de la *Science nouvelle* de Giambattista Vico, 1725.

## COMMENTAIRES ET ANALYSES SUR MARX.

### *Biographies de Marx.*

Une bonne et courte introduction par le menchevik Boris Nicolaïevski et Otto Maenschen-Helfen, parue en allemand en 1933 : *La vie de Karl Marx*, Paris, La Table Ronde, 1997.

La classique *Vie de Karl Marx* du social-démocrate et spartakiste Franz Mehring doit être lue avec les notes surabondantes de Gérard Bloch : Lausanne/Paris, Page Deux/Syllepse, 2017.

Michael Heinrich, *Karl Marx et la naissance de la société moderne. Biographie intellectuelle (1818-1841)*, tome 1, est le travail récent le plus fouillé, Paris, Éditions Sociales, 2019. On attend la suite !

Marcello Musto, *Les dernières années de Karl Marx. Une biographie intellectuelle. 1881-1883*, Paris, PUF, 2023, complément utile sur une période trop négligée jusque-là.

### *Interprétations traditionnelles.*

Le « marxisme traditionnel » des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Internationales a en quelque sorte trouvé son aboutissement théorique, académique ... et américain, chez Paul Marlor Sweezy : *The Theory of Capitalist Development*, paru en 1942, London, D. Dobson, 1946

Forme durcie, « scientifique », « objective », « structurale » et surtout pas « humaniste », chez Louis Althusser, bien que ses élèves (Jacques Rancière, Pierre Macherey, Etienne Balibar, Roger Establet) s'en soient dégagés par la suite : *Lire le Capital*, Paris, Maspero, 1965.

Version fluide et unilinéaire autour du fétiche « valeur » : Alain Bihr, *La logique méconnue du Capital*, Lausanne, Pages Deux, 2010.

Prolongation « orthodoxe » et productiviste (concentration/centralisation du capital, essor des forces productives, impérialisme) : Rudolf Hilferding, *Le capital financier*, 1911, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

La lecture limitée du *Capital* héritée de la II<sup>e</sup> Internationale et de R. Hilferding reste celle de Lénine, Trotsky ou Boukharine, même si bien des remarques intéressantes peuvent être tirées de leurs écrits.

Dépassant de l'intérieur le « marxisme traditionnel » par sa liberté critique, Rosa Luxemburg : *Introduction à l'économie politique*, 1907, Toulouse, Smolny/Agone, 2021, et *L'accumulation du capital*, 1913, édition française la plus récente : Toulouse, Smolny/Agone, 2019.

Une bonne actualisation des analyses du *Capital* au monde des années 1970 : Ernest Mandel, *Le troisième âge du capitalisme*, Paris, UGE/10-18, tome 1 1972, tome 2 1976, tome 3 1976. Attention le

titre français est une traduction biaisée du titre original, *Spätkapitalismus*, Francfort, 1971, qui devrait plutôt se traduire par « capitalisme tardif », ne désignant pas un quelconque nouveau stade.

L'interprétation dominante des « tableaux de la reproduction » du livre II du *Capital* y figure, de même que chez Stavros Tombazos, v. ci-dessous, et chez Alain Lipietz, *Mirages et miracles*, Paris, La Découverte, 1985, ainsi que l'ajout d'un secteur productif des moyens de destructions que l'on a aussi chez Michael Kidron, *Le Capitalisme occidental depuis la guerre*, Paris, Stock, 1969.

Les « antimarxistes » partagent la vision « traditionnelle » du marxisme, ainsi Fernand Braudel pour qui « *Marx croyait au primat de la technique* », *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, tome 1, chapitre 6.

La principale des soi-disant « réfutations » de la « baisse tendancielle du taux de profit » promue au rang de fétiche marxiste ou antimarxiste, est celle de Nobuo Okishio, *Technical Changes and the Rate of Profit*, 1961, Kobe University Economic Review 7.

*Interprétations sur lesquelles s'appuie le présent travail.*

Sur la théorie de la valeur et le remplacement du « problème de la transformation » des valeurs en prix de production par la transition d'un niveau d'analyse à un autre : Isaak Roubine, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Moscou 1927 (Roubine sera tué par Staline), Paris, Syllepse, 2009.

Sur le statut de la valeur d'usage et bien d'autres questions : Roman Rosdolsky, *Zur Entstehungsgeschichte des Marxschen Kapitals*, publié en 1968, est l'ouvrage qui a fait connaître les *Grundrisse* en Occident. La première partie en a été traduite en français : *La genèse du « Capital » chez Karl Marx*, Paris, Maspero, 1976.

Un bilan d'ensemble des discussions sur le *Capital* avant la parution de l'œuvre de Moishe Postone, comportant la critique de la théorie de la rente absolue telle que Marx l'avait formulée de façon hésitante en 1865, est donné dans Tran Hai Hac, *Relire le Capital*, Lausanne, Page Deux, 2003 (2 volumes).

Moishe Postone, *Temps, Travail et Domination Sociale* (Chicago 1993, Paris, Mille et Une Nuits, 2009), ouvrage fondamental.

Dans le présent travail, je considère que les classes et la lutte des classes sont des catégories émergentes dans *le Capital*, et non qu'elles relèvent du seul « Marx exotérique » comme le veut l'école « Critique de la valeur » qui se réclame, en forçant le trait, de Postone : Anselm Jappe, *Les aventures de la marchandise*, Paris, Denoël 2003 et La Découverte 2017 ; Robert Kürz, *La substance du capital*, l'Échappée, 2019. A cette école se rattache Roswita Schulz, dont *Le Sexe du capitalisme. « Masculinité » et « féminité » comme piliers du patriarcat producteur de marchandises*, Albi, Crise & Critique, 2019, est un apport important.

Au plan politique, les interprétations démocratiques/humanistes/libertaires de Marx ont ma préférence : Raya Dunayevskaya, *Marxisme et Liberté*, New York 1958, en français Paris, Champ Libre, 1971 (préface d'Herbert Marcuse) ; Hal Draper, *Karl Marx's theory of revolution* volume 1, *State and bureaucracy*, New York, Monthly Review Press, 1977, et volume 2, *The politics of social classes*, New York Monthly Review Press, 1978 ; Maximilien Rubel, introductions et notes diverses aux volumes parus de ses *Œuvres de Marx*, Paris, Gallimard, 1963, 1968, 1982, 1994, avec les réserves faites ci-dessus.

*Ouvrages portant sur les questions soulevées par la prétendue accumulation primitive.*

Maurice Dobb, *Études sur le développement du capitalisme*, Londres, 1969, Paris, Maspero, 1982, en traie dans la perspective du « marxisme traditionnel » du XX<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, P.M. Sweezy en a contesté les analyses au nom du modèle de la commercialisation comme *deus ex machina*, produisant un débat – *transition debate* - édité en français chez Maspero, *Maurice Dobb et P.M. Sweezy. Du féodalisme au capitalisme. Problèmes de la transition*, 2 tomes, Paris, 1977.

A un niveau d'analyse supérieur, et surtout beaucoup plus proche de Marx, ce débat fut, d'une certaine manière, redoublé par le *Brenner debate*, suite à l'article de Robert Brenner, dans la *New Left Review* en 1977, *The Origins of Capitalist Development : A Critique of Neo-Smithian Marxism*, débat récapitulé dans *The Brenner Debate : Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

Suite à Brenner, Hellen Meiksins Wood a développé l'analyse des origines du capitalisme comme processus endogène produit par la lutte des classes dans le féodalisme en crise en Angleterre : Hellen Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme. Une étude approfondie*. 2002, Québec, Lux, 2009 ; *L'empire du capital*, 2003, Québec, Lux, 2011 ; *Des citoyens aux seigneurs. Une histoire sociale de la pensée politique de l'Antiquité au Moyen Age.*, 2008, Québec, Lux, 2013.

Le marché mondial, loin de se réduire à l'échange marchand « égal », comme système-monde, fournit en même temps le cadre de la transition : Immanuel Wallerstein, *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 2002.

*Ouvrages sur la dimension écologique de Marx.*

John Bellamy Foster, *Marx's Ecology : Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000.

Kohei Saito, *La nature contre le capital. L'écologie de Marx dans sa critique inachevée du capital.*, paru en allemand en 2016, Paris/Lausanne, Syllepse/Page Deux, 2023. J'en ai fait une recension critique sur <https://aplutsoc.org/2023/05/14/lecologie-de-marx-necessaire-aujourd'hui-par-vincent-presumev/>.

Sur la place croissante des formes communautaires précapitalistes chez Marx : Kevin B. Anderson, *Marx aux antipodes. Nations, ethnicité et sociétés non occidentales*, Chicago 2010, Québec/Paris, M Editeur/Syllepse, 2015.

*Autres ouvrages utilisés ou mentionnés.*

Gérard Duménil, *Le concept de loi économique dans le Capital*, Paris, La Découverte, 1978.

David Harvey, *Les limites du capital*, paru en anglais en 1982, Paris, Éditions Amsterdam, 2020.

Friedric Jameson, *Représenter Le Capital*, paru en anglais en 2011, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.

Soren Mau, *Mute Compulsion. A Marxist Theory of the Economic Power of Capital.*, Londres/New York, Verso, 2023.

Pierre Salama, *Sur la valeur*, Paris, Maspero, 1979, très utile sur les questions du taux de profit.



Stavros Tombazos, *Le temps dans l'analyse économique. Les catégories du temps dans Le Capital.*, Paris, Société des Saisons, 1994.

Michel Vadée, *Marx penseur du possible*, 1<sup>o</sup> édition 1992, Paris, l'Harmattan, 1998. Démontre l'ancrage aristotélicien de la dialectique et des catégories de Marx.

ET COMME ON N'Y SAURAIT RIEN COMPRENDRE SI ON N'A PAS SENTI QUE RIEN D'HUMAIN N'Y EST  
ÉTRANGER ...

Miguel de Cervantès, *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, 2 volumes, Paris, le Seuil, 1997.

\* \* \*

## SOMMAIRE.

### Présentation : une montagne à escalader.

- *Solution I : se faire le corpus.*
- *Solution II : le livre I du Capital.*
- *Éviter de postuler une unité dialectique totale des livres I, II et III.*
- *La gestation du plan de Marx : plaidoyer pour le livre I.*

### La structure du livre I.

#### **Marchandise et monnaie et Transformation de l'argent en capital.**

- *Les erreurs à éviter sur le premier chapitre.*
- *L'archéologie du premier chapitre.*
- *La mutilation de Marx.*
- *Premier mouvement : valeur d'usage et valeur d'échange.*
- *Second mouvement : double nature du travail.*
- *Troisième mouvement : forme d'expression de la valeur.*
- *Quatrième mouvement : le fétichisme.*
- *Sens du premier chapitre.*
- *Le second chapitre.*
- *La théorie monétaire de Marx.*
- *Une difficulté finale : l'or et le commerce international.*
- *Le capital arrive, parce qu'il a acheté la force de travail.*
- *La spécificité du capitalisme chez Marx.*

#### **Le grand traité de l'exploitation : les sections III à VI du Capital.**

- *La section III : construction de la distinction capital constant/capital variable.*
- *La section III : l'exploitation extensive de la force de travail et la lutte des classes.*
- *La section IV : la production de survaleur relative, clef de la production capitaliste.*
- *La section IV : la dynamique matérielle de la production capitaliste, ses trois moments.*
- *La section IV, chapitre 13 : la dynamique matérielle de la production capitaliste et le machinisme.*
- *La section IV, chapitre 13 : les contradictions du capitalisme comme machinisme.*

- *Section IV, chapitre 13 : « Grande industrie et agriculture. »*
- *La section V : productivité et intensité.*
- *La section VI : le salaire.*

#### **La dynamique du capitalisme ou l'accumulation du capital – sections VII et VIII.**

- *Présentation.*
- *La reproduction du capital (chapitres 21 et 22).*
- *L'accumulation du capital : chapitre 23.*
- *Les origines du capital : la section VIII.*
- *De la négation capitaliste de l'appropriation personnelle à la négation de cette négation.*
- *Le vrai mot de la fin : Théorie moderne de la colonisation.*

#### **Remarque conclusive sur le livre I.**

##### **Le livre II du *Capital*.**

- *Présentation générale du livre II.*
- *Section I : la circulation du capital et le syllogisme capital-argent/capital productif/capital marchandise.*
- *Section I : Time is money !*
- *Section II : la rotation du capital, capital fixe et capital circulant.*
- *Section II : le capital argent suinte à toutes les étapes de la rotation !*
- *Section II : l'accélération est valorisation.*
- *Section II : le circuit de la monnaie déterminé par la circulation du capital.*
- *Section III : la reproduction du capital comme circuit en déséquilibre dynamique.*

#### **Remarque conclusive sur le livre II et les débats sur les « schémas de la reproduction ».**

##### **Le livre III du *Capital*.**

- *Présentation générale.*
- *Section I : le profit, ou le point de vue des capitalistes.*
- *Section I : les chapitres mathématiques.*

- *Section I : maximisation du taux de profit et matières premières.*
- *Section II : le taux général de profit, ou le point de vue des capitalistes comme classe.*
- *Section II : deux précisions qui ont fait couler beaucoup d'encre.*
- *Section II : la concurrence.*
- *Section III : la célèbre « loi de la baisse tendancielle du taux de profit ».*
- *Section IV : le capital marchand.*
- *Section V : le capital financier. Présentation.*
- *Section V : les chapitres fluides.*
- *Évaluation de la portée théorique des chapitres fluides de la section V.*
- *Section V : les chapitres épineux.*
- *Section VI : la rente foncière. Présentation.*
- *Les chapitres 8 à 14 des Théories sur la plus-value.*
- *Section VI : les chapitres généraux et la rente absolue.*
- *Section VI : la rente différentielle.*
- *Pour conclure sur la section VI.*
- *Quid de la section VII ?*

**Remarque conclusive sur le livre III.**

**Conclusion générale : la vraie portée du *Capital*.**

- Bibliographie sélective
- Sommaire